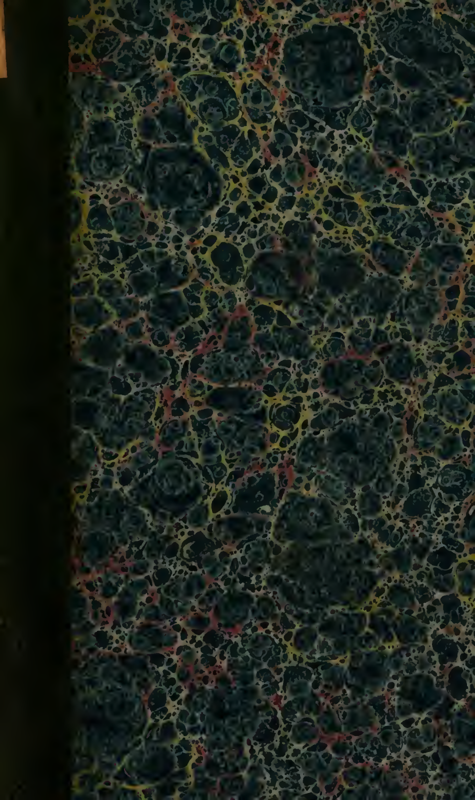


PORTE-FEUILLE

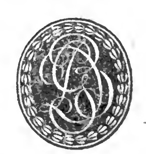
DU SECOND AGE.

PORTE-FEUILLE
DU SECOND AGE,

MÉLANGE DE PIÈCES DIVERSES LUES EN SOIRÉES DE FAMILLE;

TRADUIT DE L'ANGLAIS
Par Mme. M. C. C. OLLIVIER.

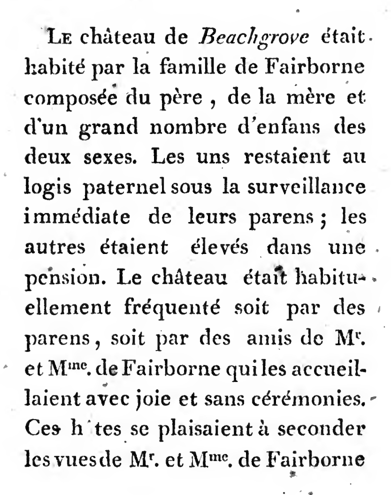
TOME PREMIER.



A PARIS.
A la Librairie de A. G. DEBRAI, rue S. Honoré, barrière des Sergens.
AN XII — 1804.



AVANT-PROPOS.



Le château de *Beachgrove* était habité par la famille de Fairborne composée du père, de la mère et d'un grand nombre d'enfans des deux sexes. Les uns restaient au logis paternel sous la surveillance immédiate de leurs parens; les autres étaient élevés dans une pension. Le château était habituellement fréquenté soit par des parens, soit par des amis de Mr. et Mme. de Fairborne qui les accueillaient avec joie et sans cérémonies. Ces hôtes se plaisaient à seconder les vues de Mr. et Mme. de Fairborne

pour l'amusement et l'instruction des plus jeunes de leurs enfans, et y contribuaient, tantôt par une fable, tantôt par une histoire ou un dialogue adapté à l'âge et à l'intelligence de ceux à qui cette lecture était spécialement destinée.

Chaque production, une fois lue, était déposée dans une cassette dont Mme. de Fairborne avait seule la clef, et qui ne devait s'ouvrir que lorsque tousles enfans se trouvaient réunis, c'est-à-dire dans le temps des vacances. Alors une des grandes jouissances de la famille était de fouiller, comme on disait, dans la cassette. Ce soin était confié au plus jeune ; il y introduisait sa petite main et en tirait le premier papier qui se pré-

sentait: un des plus âgés en faisait lecture tout haut et distinctement. Lorsqu'on avait épuisé toutes les remarques et toutes les réflexions auxquelles le sujet pouvait donner lieu, on expédiait un second messager qui rapportait de même la première pièce qui se trouvait sous sa main, et ainsi de suite pendant tout le temps que les parens jugeaient à propos de consacrer à cette utile récréation. Comme on admettait à ces lectures d'autres enfans du voisinage, la cassette acquit une sorte de célébrité dans le canton, et quantité de parens pressèrent les propriétaires de l'ouvrir au public. Ceux-ci n'ont pu résister à des instances aussi flatteuses, et se sont déterminés à pu-

blier les pièces telles qu'elles se trouvaient dans le dépôt, c'est-à-dire sans ordre, persuadés que cette manière serait plus agréable qu'une forme plus méthodique.

PORTE-FEUILLE

DU SECOND AGE.

L'ENFANT SUPPOSÉ INEPTE.

MONSIEUR Wiseman, Directeur d'une école, reçut après les vacances d'été, un nouveau pensionnaire, avec la lettre suivante :

MONSIEUR,

Cette lettre vous sera remise par mon fils Samuel, que je vous prie de recevoir au nombre de vos élèves, espérant que vos soins feront ce que n'ont pu faire jusqu'ici ceux de ses autres Maîtres; il a onze ans, et à peine est-il en état de lire passablement quelques mots de sa langue maternelle. Dès l'âge

de sept ans, il fut envoyé à une école du voisinage pour y apprendre la Grammaire ; mais le Maître s'apperçut bien-tôt qu'il n'avait aucune aptitude pour les langues. Les leçons d'écriture ne furent pas plus heureuses. On essaya ensuite de lui expliquer les premières règles de l'Arithmétique ; mais avec aussi peu de succès ; il en fut de même de la Géographie, où il ne put faire aucun progrès faute de mémoire. Enfin s'il est né avec quelque intelligence, elle ne s'est point encore manifestée ; mais je compte sur votre expérience, et j'espère que vous ne tarderez-pas à découvrir ce à quoi il est propre, et que vous l'instruirez en conséquence. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je suis impatient de savoir ce que vous en pensez.

J'ai l'honneur d'être, en attendant votre réponse,

MONSIEUR,

Votre très-humble
Serviteur,
Humphry ACRES.

Monsieur Wiseman ayant lu cette lettre dit au Répétiteur, en secouant la tête : excellent sujet qu'on nous envoie-là ! grand esprit ! qui n'est bon à rien ! mais peut-être Monsieur Acres croit-il, comme bien des gens, qu'un enfant montre du génie pour ce qu'on lui a laissé ignorer. Voyons cependant le nouveau venu ; il aura sans doute la figure humaine.

On avertit le jeune Samuel, qui arrive la tête penchée, et avec l'air craintif d'un enfant que l'on va châtier.

Approchez-vous, mon ami, et ne craignez rien, lui dit M. Wiseman : personne ici ne songe à vous faire du mal. Quel âge avez-vous ?

Samuel. J'ai eu onze ans au mois de mai dernier.

Le maître. Vous êtes fort pour votre âge. Vous aimez à jouer, je parie.

Sam. Oui Monsieur.

Le M. Etes vous adroit au jeu de billes ?

Sam. Pas mal, monsieur.

Le M. Vous savez peut-être aussi fouetter une toupie et faire rouler un cerceau ?

Sam. Oui monsieur.

Le M. Ainsi vous devez savoir écrire.

Sam. J'ai essayé pendant quelque temps, mais j'ai été obligé d'y renoncer.

Le M. Pourquoi cela ?

Sam. Parceque je n'ai jamais pu parvenir à former mes lettres.

Le M. Vous n'avez jamais pu ! et comment font donc les autres enfans ? est-ce qu'ils ont plus de doigts que vous ?

Sam. Non monsieur.

Le M Une plume est-elle plus difficile à tenir qu'une bille ? (Samuel garde le silence)

Voyons vos mains.

Samuel les présente avec autant de grâce qu'un ours en met à tendre ses pattes lorsqu'on le fait danser.

Le M. J'ai beau examiner, je ne vois rien qui puisse vous empêcher d'écrire aussi bien que tout autre écolier. Vous savez lire apparemment ?

Sam. Un peu monsieur.

Le M. Pouvez-vous lire ce qui est écrit au-dessus de la porte de la classe ?

Samuel lit en hésitant : « *Ce qu'un* « *homme a fait, un autre homme peut le* « *faire* ».

Le M. Comment avez-vous appris à lire ? n'est-ce pas en vous donnant quelque peine ?

Sam. Oui monsieur.

Le M. Eh! bien, en vous donnant plus de peine, vous parviendrez à lire mieux. Savez-vous quelque chose de la grammaire latine ?

Sam. Non monsieur.

Le M. Vous n'en avez rien retenu ?

Sam. Non monsieur; je n'ai point de mémoire.

Le. M. Cependant vous avez appris certaines choses par cœur: les jours de la semaine, par exemple, et je suis sûr que vous pourriez me les nommer dans leur ordre naturel.

Sam. Oh! oui, monsieur, je le pourrais.

Le M. Ainsi que les mois de l'année.

Sam. Oui monsieur.

Le M. Ne pourriez-vous pas aussi répéter les noms de vos frères et de vos sœurs, les noms des domestiques de votre père, et même ceux de la moitié des habitans de votre village?

Sam. Je crois que j'en viendrais à bout, monsieur.

Le M. Est-ce que *hic hæc hoc* sont plus difficiles à retenir que ces noms là? (Samuel ne répond rien.) n'avez-vous pas étudié l'Arithmétique?

Sam. J'ai essayé; monsieur, mais je n'ai pas passé l'addition.

Le M. Pourquoi n'avez-vous pas continué?

Sam. Parceque je n'y comprenais rien, monsieur.

Le M. Vous m'étonnez; combien a-t-on de billes pour deux sous.

Sam. Douze toutes neuves, monsieur.

Le M. Et pour un sou?

Sam. Six.

Le M. Combien pour quatre sous?

Sam. Vingt-quatre.

Le M. Si l'on vous donnait deux sous par jour pour jouer combien cela ferait-il par semaine?

Sam. Quatorze.

Le M. Mais si sur cette somme vous aviez quatre sous à payer, combien vous resterait-il?

Sam. (Après avoir un peu rêvé) dix, monsieur.

Le M. Fort bien. Savez-vous ce que vous venez de faire? vous venez de mettre en pratique les quatre règles fondamen-

tales de l'Arithmétique ; l'addition, la soustraction, la multiplication et la division. Tous les calculs possibles ne sont que diverses applications de ces règles. Allons, Samuel, je vois ce que vous êtes capable de faire, je n'exigerai rien au-delà; mais souvenez-vous qu'il n'y aura point d'excuse pour vous, si vous ne faites pas ce que vous êtes en état de faire. Allez rejoindre vos camarades.

Samuel sortit bien content de l'examen qu'il venait de subir, et plus encouragé qu'il ne l'avait été de sa vie.

Le lendemain il se mit au travail; un écolier plus jeune que lui fut chargé de lui apprendre à former ses lettres, et un autre de lui donner les premières leçons de la Grammaire. Il lut auprès de M. Wiseman quelques maximes en anglais, dont il comprit assez bien le sens. De cette manière il fit, en peu de temps, des progrès sensibles; déjà il savait lier ses lettres, et pouvait réciter toutes les déclinaisons, ainsi que la table de Pythagore, lorsque M. Wiseman crut qu'il était temps de répondre à

la lettre du père ; ce qu'il fit en ces termes :

MONSIEUR,

Peut-être auriez-vous desiré que je vous donnasse plutôt des nouvelles de votre fils ; mais j'évite, autant qu'il est possible, de porter un jugement trop précipité. Vous me marquiez qu'on n'avait pu encore découvrir ce à quoi votre fils était propre. Si par là vous entendez cette sorte d'esprit qui, dirigé vers un genre d'étude, fait qu'on y excelle sans peine, et pour ainsi dire sans travail, je vous avoue que je n'ai apperçu cette aptitude que dans trois ou quatre enfans, sur le grand nombre de ceux que j'ai été dans le cas d'observer. Votre fils n'a point cette aptitude-là ; mais si vous parlez de la faculté d'apprendre les choses que la plupart apprennent lorsqu'on les leur enseigne, je ne vois pas que votre fils soit plus mal partagé qu'un autre à cet égard, et je ne crains pas d'ajouter que, si vous le destinez au commerce ou à quelque profession lettrée, il a toute l'intelligence nécessaire pour

se mettre en état de parcourir, avec honneur, une de ces carrières.

Une des maximes auxquelles je tiens le plus, c'est que les choses les plus estimées dans le monde, ne s'acquièrent qu'à force de persévérance. Votre fils a déjà perdu beaucoup de temps en essais sur le genre auquel il pourrait être propre : croyez-en mon expérience, monsieur ; il est peu d'enfans qui aient un penchant naturel pour autre chose que pour le jeu ; pendant que le vôtre restera avec moi, j'aurai soin qu'il emploie son temps à l'étude des choses utiles, ne doutant point des moyens qu'il a d'y réussir.

J'ai l'honneur d'être etc.

LA GUÊPE ET L'ABEILLE.

FABLE.

Une Guêpe rencontra une Abeille et lui dit : apprenez-moi, je vous prie, pourquoi l'homme me traite si mal, tandis qu'il vous traite si bien ; nous avons, l'une et l'autre, beaucoup de ressem-

blance, et même, soit dit sans vanité, ces larges anneaux dorés qui me ceignent le corps, me rendent encore plus belle que vous; toutes deux nous sommes pourvues d'ailes; toutes deux nous aimons le miel; toutes deux nous savons nous venger de nos ennemis; pourquoi donc les hommes me haïssent-ils? pourquoi me veulent-ils faire périr, moi, qui suis beaucoup plus familière avec eux que vous ne l'êtes, car je suis chez eux à toute heure; je les visite particulièrement au moment du thé et des repas, tandis que vous restez à l'écart et semblez craindre leur présence; cependant ils vous construisent de jolies habitations couvertes de paille, et les entretiennent avec soin: souvent même, ils pourvoient à votre nourriture pendant l'hiver: d'où peut venir une si grande différence entre votre sort et le mien? Je vais vous l'apprendre puisque vous le voulez, lui répondit l'Abeille: on vous repoche d'être méchante; vous importunez d'ailleurs, sans racheter ce tort par le moindre service; si l'homme s'oc-

cupe de mon bien être, c'est qu'il me voit moi-même occupée, tant que le jour dure, à lui préparer un aliment dont il fait grand cas. Voulez-vous qu'il vous traite mieux? visitez le moins souvent, et soyez-lui plus utile.

SUR LES TALENS QUI CONVIENNENT A UNE JEUNE PERSONNE.

DIALOGUE.

Kitty. Maman, puis-je quitter mon ouvrage? je suis fatiguée.

La mère. vous avez très-peu travaillé, ma chère, et vous savez que vous deviez finir votre ourlet.

Kit. j'aimerais mieux, en ce moment, lire, ou écrire, ou étudier ma grammaire française.

La m. J'entends, parfaitement, ce que cela signifie, Kitty vous préférez toute autre occupation à celle que je vous ai recommandée.

Kit. Non, maman; mais je sais déjà travailler passablement, et il me reste tant d'autres choses à apprendre! Miss Rich ne sait pas coudre aussi bien que moi; cependant on lui montre déjà la musique, le dessein, la danse, et quantité d'autres choses que je ne me rappelle plus. Elle m'a dit qu'on ne cousait presque plus dans sa pension.

La m. Vous jasez à merveille, ma chère; mais si vous étiez aussi habile à l'aiguille que vous prétendez l'être, vous n'auriez pas mis tant de temps à faire ce bout d'ourlet; d'ailleurs, les mères doivent savoir un peu mieux que les petites filles, ce qu'il est à propos que celles-ci apprennent.

Kit. Oui, maman; mais, comme sans doute vous me destinez à apprendre ces choses dans un temps ou dans un autre, j'imaginais seconder vos vues en commençant de bonne heure; car j'ai souvent ouï dire que les enfans ne sauraient commencer trop tôt à étudier les choses qu'ils sont obligés d'apprendre.

Lam. Cela est très-vrai; mais les mêmes choses ne sont pas également nécessaires à chaque enfant, et les talens qui conviennent aux uns, souvent sont déplacés chez les autres.

Kit. Pourquoi, maman ?

La m. Parceque, ma chère, le but de toute bonne éducation est de faire des sujets propres à la condition pour laquelle ils sont nés; et vous savez, qu'à cet égard, il y a beaucoup de différence, soit entre les hommes, soit entre les femmes.

Kit. Beaucoup de différence, maman! je croyais que toutes les *Dames* vivaient de la même manière.

La m. Il est d'usage d'appeller *Dames* toutes les femmes qui ont reçu une éducation soignée, et qui ne sont pas obligées de travailler pour vivre; mais si vous réfléchissez un peu, vous conviendrez qu'elles n'ont pas toutes le même genre d'existence; car dans la société, le rang et la fortune de tous les pères et de tous les maris, ne sont pas les mêmes.

Kit. Je sais, maman, qu'il y a des Lords, et de simples Écuyers, des Ministres, des Docteurs, des Négocians, et des Marchands qui vendent en détail.

La m. Fort bien; et croyez-vous que la femme et les filles de chacun d'eux aient précisément les mêmes choses à faire, et les mêmes devoirs à remplir? Vous savez à quoi j'emploie mon temps: il me faut aller au marché, acheter les provisions pour nourrir la famille, surveiller les domestiques, partager le soin qu'ils prennent de mes enfans, instruire ceux-ci, visiter leur linge, tenir en bon état leurs vêtemens, ceux de votre papa, les miens; tout cela fait une partie essentielle de mes devoirs, mais ne les comprend pas tous: il est nécessaire que je visite de temps en temps les personnes de ma connaissance, afin de cultiver leur bienveillance; c'est pour moi, tout à la fois, un devoir et une récréation; si ces diverses occupations, n'absorbent pas toute ma journée, et que je me sente un peu fatiguée, je me délasse par quelque lecture agréable, ou par d'autres amusemens. Comparez

maintenant m'a position avec celle de Lady Wealthy, ou de Mrs. Rich, qui ont à leurs gages un grand nombre de domestiques, des gouvernantes d'enfans, des serviteurs de toute espèce, lesquels se distribuent entre-eux, la tâche que je remplis à moi seule ; rien, comme vous voyez, n'empêche ces deux personnes de faire entrer dans l'éducation de leurs filles, la musique, le dessein, les ouvrages de pur agrément et autres moyens d'employer le temps d'une manière distinguée, et de rendre ces jeunes personnes plus intéressantes dans le monde.

Kit. Est-ce que je serai un jour obligée de faire tout ce que vous faites, maman ?

La m. Il m'est impossible, ma chère, de prévoir au juste quelle sera votre position ; mais, rien ne vous autorise à croire que vous aurez moins de devoirs à remplir que moi. Le genre de vie que je mène, est celui qui, selon toutes les apparences, vous est destiné, et auquel votre éducation doit vous préparer. Les connaissances les plus in-

téressantes pour vous, sont celles qui vous y rendront le plus propre, et les talens qui s'y rapportent, sont ceux auxquels vous devez donner la préférence.

Kit. Mais quand je serai plus grande, ne recevrai-je pas des visites, et n'irai-je pas faire ma partie dans les assemblées, comme Miss Wilson et Miss Johnson?

La m. Il est très-probable que vous pourrez jouir de quelques amusemens de cette espèce; mais c'est alors même que vous aurez des occupations plus sérieuses que jamais, qui absorberont la plus grande partie de votre temps; et si vous ne vous en acquittiez pas convenablement, vous n'auriez pas le droit de partager les délassemens de celles qui s'en acquitteraient mieux que vous.

Kit. Et quelles sont ces occupations, maman?

La m. A votre avis, ne sera-t-il pas juste que vous m'aidiez un peu dans le ménage dès que vous serez en état de le faire?

Kit. Oh, oui, maman, je serais très-aise de pouvoir vous épargner quelque peine.

La m. Et bien, réfléchissez aux talens qui vous seront nécessaires pour cela; celui de coudre ne tient-il pas le premier rang? sûrement c'est le plus utile; il ne vous servira pas seulement à me seconder dans les soins du ménage; il vous procurera mille avantages pour votre propre compte. Vous rappellez-vous combien nous admirions l'adresse de Miss Smart? que de jolies choses elle savait faire, qui lui auraient coûté des sommes considérables, s'il avait fallu recourir à la marchande de modes!

Kit. Cela est vrai; je n'ai pas oublié qu'elle me fit un charmant bonnet, et à vous, maman, un très-beau chapeau.

La m. Elle était si habile, qu'après avoir pourvu à son entretien, elle trouvait encore le temps de travailler pour ses amies; ce qui ne l'empêchait pas de faire quantité de petits ouvrages pour sa mère et pour elle-même. A présent doutez-vous encore de l'utilité d'une pareille occupation?

Kit. Oh! non du tout, maman.

La m. La lecture et l'écriture sont si évidemment nécessaires, que je n'ai pas besoin, je crois, d'insister là dessus.

Kit. Vous savez que j'aime passionnément la lecture.

La m. Oui, des historiettes, des livres d'agrément; mais cela ne suffit pas, et je voudrais vous voir plus de goût pour les livres d'instruction.

Kit. En faut-il un si grand nombre de cette dernière espèce?

La m. Examinons ensemble. Il y en a qui nous font connaître nos devoirs envers Dieu et envers nos semblables. Croyez-vous que la lecture de ces livres-là soit inutile? Je vous ferai la même question sur ceux de Géographie: ne serait-il pas honteux d'être tout-à-fait étrangère à cette science? rappellez-vous combien on se mocqua de Miss Blunder pour avoir dit que, si jamais elle allait en France, elle voulait y aller par terre.

Kit. Elle ne songeait pas que l'Angleterre est une île, et par conséquent environnée d'eau de tous côtés.

La m. Fort bien, ma chère. Ne pensez-vous pas aussi qu'il n'y aurait pas de mal à savoir quelque chose de la nature des animaux, des plantes et des minéraux? ne faisons-nous pas un usage continuel des uns ou des autres? Ne serait-il pas avantageux encore d'avoir quelques notions des corps célestes, soit afin de se mieux pénétrer d'admiration pour la puissance et la sagesse du Créateur, soit afin de ne pas déraisonner sur leurs mouvemens et sur leur influence, sujet qui revient si souvent dans la conversation? Je ne parle pas de l'histoire et sur-tout de celle du pays qui nous a vu naître; vous conviendrez qu'il serait honteux de l'ignorer, parce qu'en mille occasions on ne pourrait prendre part à la conversation des gens raisonnables et bien élevés.

Kit. Il y a plusieurs de ces choses-là qui me plaisent beaucoup; mais il en est d'autres dont je ne sens pas également les avantages, par exemple, la langue française: pourquoi me la faites-vous apprendre, maman? est-ce que je dois jamais vivre en France?

La m. Il n'y a pas d'apparence ; mais il existe en cette langue, beaucoup de livres qui méritent d'être lus. D'ailleurs, il peut vous arriver de vous trouver en société avec des personnes qui n'en parlent pas d'autre, ou du moins qui préfèrent celle-là, quand elles ne peuvent se faire entendre dans celle de leur pays.

Kit. Cela me fait souvenir d'un voyageur qui arrivait, je crois d'Allemagne, et qui savait à peine quelques mots d'anglais, mais qui s'exprimait facilement en français : vous vous entreteniez avec lui dans cette dernière langue, vous et papa, et je me rappelle que je brûlais d'envie de deviner ce que vous disiez.

La m. Vous convenez donc qu'il est agréable d'entendre le français ; cependant, je ne prétends pas dire que cette connaissance doive nécessairement faire partie de celles qui conviennent à une jeune personne ; je crois seulement qu'il est bon de l'acquérir quand on en a le temps et l'occasion. Une chose beaucoup plus essentielle, c'est de savoir bien écrire et bien calculer.

Kit. Je serais enchantée de savoir bien écrire ; quand j'enverrais des lettres à mes amies, ce ne seraient pas des griffonnages tels que ceux de notre bonne Betty, que personne ne peut déchiffrer.

La m. Betty n'a pas eu l'avantage d'avoir, dans sa jeunesse, des maîtres d'écriture ; ce qu'elle sait, en ce genre, elle l'a appris sans le secours de personne, et depuis qu'elle est avec nous ; c'est un mérite auquel j'aime à rendre justice, et j'espère bien qu'elle fera de nouveaux progrès.

Si le talent d'écrire est indispensable, celui de bien calculer, ne l'est guère moins ; sans l'Arithmétique, comment se rendre compte des denrées achetées au marché, et dans les boutiques ? comment tenir un registre exact de ses dépenses ?

Kit. Quel est je vous prie le principal usage de cette science ?

La m. Elle sert à prévenir les erreurs dans le paiement des marchandises ; à empêcher que les intérêts du vendeur ou de l'acheteur ne soient lésés ;

à connaître au juste le montant de ses dépenses, afin de savoir si elles sont proportionnées au revenu que l'on a; point bien essentiel, et qu'il ne faut jamais perdre de vue. Sans la connaissance du calcul, l'homme le plus riche serait ruiné avant même qu'il pût se douter du mauvais état de ses affaires.

Kit. Mais sont-ce toujours les femmes qui tiennent les livres de dépenses? je croyais que c'était plutôt l'affaire des hommes.

La m. Ils tiennent les livres relatifs à leur commerce, à leur profession; mais c'est aux femmes à tenir registre des dépenses qui concernent le ménage, et une femme, quel que soit son rang, à moins peut-être qu'elle n'occupe le premier, est répréhensible, quand elle dédaigne des détails si nécessaires.

Je me contenterai de vous citer, à ce sujet, un exemple bien remarquable des avantages qu'une jeune personne peut retirer de ce genre d'application.

Un gros négociant de Londres manqua pour une somme très considérable...

Kit. Maman, qu'est-ce que cela veut dire, manquer?

La m. C'est être hors d'état de satisfaire à ses engagemens, et devoir beaucoup plus qu'on ne peut payer. Les créanciers de ce négociant apperçurent, en examinant ses livres, un grand déficit, sans pouvoir en découvrir la cause; ce qu'ils virent le plus clairement, c'est que les livres étaient dans le plus grand désordre, et qu'on avait négligé d'y porter quantité d'objets achetés et vendus; d'où ils conclurent que le dérangement provenait des dépenses énormes du ménage, et leurs soupçons furent d'autant plus violens que le négociant était veuf, et laissait à sa fille, jeune personne très-agréable, le soin de surveiller le ménage: on instruisit celle-ci de ce qui se passait: en conséquence, pendant que tous les créanciers étaient assemblés, elle leur envoya ses livres de dépenses: les caractères en étaient parfaitement tracés, et jusqu'au moindre article, tout y était inséré dans le plus grand ordre possible; pas la plus légère inexactitude dans les relevés. Savez-vous ce que cela

lui valut? Les créanciers enchantés de l'esprit d'ordre et des talens de la jeune personne, résolurent d'un commun accord, de lui offrir un cadeau considérable aux dépens de tous, et l'un d'eux, homme très-riche, qui avait besoin d'une femme intelligente, lui fit sa cour, et ne tarda pas à l'épouser.

Kit. Voilà qui fut très heureux; car j'imagine que cette jeune demoiselle prit soin de son pauvre père quand elle se trouva riche. Pour moi je n'aurai de long-temps rien à faire en ce genre là.

La m. Non; mais ce qu'il est bon que vous sachiez dès à présent, c'est que les jeunes personnes doivent tenir note de la dépense de leurs vêtemens, de celle de leurs menus plaisirs et de toute autre: ainsi que vous ferez, j'espère, lorsque vous serez grande.

Kit. Maman, la danse, la musique, le dessein, n'entrent-ils pas aussi dans le plan de mon éducation?

La m. Vous pouvez être sûre que vous apprendrez à danser, et cela bien-tôt: la danse n'est pas seulement un talent agré-

able ; elle est utile pour bien placer le corps, développer tous les mouvemens, leur donner de l'aisance, de la noblesse et de la grâce. Quant aux deux autres, ils ne sont que de pur agrément ; ils peuvent bien valoir quelques louanges à une femme d'une classe moyenne ; mais on ne lui fera jamais un reproche de ne les avoir pas cultivés ; ils exigent certaines dispositions naturelles, du loisir et des sacrifices que chacun ne peut pas faire : les uns les trouvent trop dispendieux, les autres manquent de courage ou d'aptitude pour les acquérir ; mais en voilà bien assez sur ces derniers talens, qui, quelque prix que vous y attachiez, ne vous occuperont pas avant que vous ayez fait de grands progrès dans ceux dont l'utilité constitue le principal mérite.

Je vois avec plaisir que vous avez fini votre tâche, ainsi nous allons faire ensemble un tour de promenade sur la place du marché, où j'ai deux ou trois objets à acheter.

Kit. Maman, ne passerons-nous pas

chez le libraire pour lui demander les livres nouveaux dont nous a parlé Miss Reader.

La m. Peut-être irons-nous. Actuellement, serrez avec soin votre ouvrage et mettez votre palatine et votre chapeau.

LES MERVEILLES DES VOYAGEURS.

Pendant une soirée d'hiver, le Capitaine *Compass* étant assis près du feu, au milieu de ses enfans, le petit Jacques lui dit; Papa, racontez-nous, je vous prie, quelque chose de ce que vous avez vu dans vos voyages Pendant votre absence, j'ai lu avec un plaisir extrême, les relations de Gulliver et les avantures de Sinbad le marin. J'imagine qu'ayant fait plus d'une fois le tour du monde, vous devez avoir vu des choses aussi merveilleuses que celles dont ils ont été témoins eux-mêmes. Non, mon ami, répondit le Capitaine,

je n'ai jamais vu, je vous assure, ni les Lilliputiens, ni les Brobdingnagians, ni la montagne d'aimant, ni la vallée de diamant; à la vérité j'ai vu différens peuples; j'en connais les mœurs et les coutumes diverses, et si cela peut vous amuser, je vous raconterai quelques unes des particularités intéressantes que j'ai observées; oui, oui, s'écrièrent à la fois tous les petits enfans, en formant un cercle autour de leur papa, qui commença ainsi: Je me trouvai un jour dans un pays où il faisait très-froid, et où les pauvres habitans ont bien de la peine à se garantir des rigueurs de la saison: ils n'ont d'autre moyen pour cela que de se couvrir de peaux de bêtes, qu'ils ont l'art d'assouplir et de rendre assez propres, ou de la robe d'un quadrupede de grosseur médiocre qu'ils ont la barbarie de dépouiller vivant. Leurs maisons sont construites en partie sous terre. Les matériaux qu'ils y employent, sont la pierre, ou une sorte de terre durcie au feu. Les tempêtes sont si violentes dans ce pays, que la

plupart des habitans sont obligés de couvrir de pierres leurs maisons : ils pratiquent des ouvertures dans les murailles, afin que la lumiere puisse pénétrer, dans l'intérieur ; mais pour empêcher le froid et l'humidité d'y pénétrer aussi, ils ont soin de fermer ces ouvertures avec une substance dure et transparente, faite avec du sable ou des cailloux. Comme le bois est fort rare chez eux, il leur aurait été difficile de se chauffer, s'ils n'avaient découvert dans les entrailles de la terre, une pierre d'une nature particuliere, laquelle s'enflamme et donne tout à la fois de la chaleur et de la lumiere. Bon dieu, dit Jacques, quelle pierre merveilleuse ! C'est apparemment quelque chose de semblable aux pierres à fusil qui brillent lorsqu'on les frappe l'une contre l'autre ; mais qui ne brûlent pas, reprit le capitaine ; d'ailleurs celles dont je parle, sont d'une couleur plus foncée.

La manière dont les habitans se nourrissent n'est pas moins remarquable; quelques-uns d'entr'eux font usage de

poissons séchés à la fumée, et y joignent, tantôt les racines de certaines plantes, tantôt une espèce de gâteau noir et grossier fait avec des graines réduites en poudre. Cette nourriture est celle de la classe la plus pauvre. Il y a pour les riches, une sorte de gâteau plus blanc, sur lequel ils se plaisent à étendre une substance huileuse que leur fournit un gros animal qu'ils nourrissent pour cet objet. Cette substance, qu'ils font entrer dans presque tous leurs mets, n'est réellement pas désagréable au goût, lorsqu'elle est fraîche. Ils dévorent également la chair de plusieurs sortes d'oiseaux et de quadrupèdes lorsqu'ils peuvent en attraper, ainsi que les feuilles et les autres parties d'un grand nombre de végétaux qui croissent dans le pays, employant les uns entièrement cruds, les autres diversement préparés à l'aide du feu. Une autre ressource pour eux, c'est la partie caillée du lait qu'ils pressent bien, qu'ils salent, et qu'ils réduisent en masse plus ou moins considérable; cette substance exhale une odeur

telle, que souvent les personnes qui ont l'estomac faible, sont forcées de s'en éloigner, afin de n'en être point incommodées. Quant à leur boisson, elle est composée d'une eau dans laquelle ils font infuser certaines feuilles sèches : on m'a dit que ces feuilles venaient de très-loin. Ils ont aussi l'art de préparer une liqueur avec le grain d'une plante qui est de la famille des gramen, ils la font de même infuser dans l'eau, et y ajoutent une herbe amère, laissant ensuite fermenter le tout. Je me déterminai à goûter de cette liqueur, qui d'abord me parut un peu nauséabonde ; mais avec le temps je m'y accoutumai. Lorsqu'on augmente la dose des ingrédiens qui composent cette liqueur, on la rend plus enivrante ; mais ce qui m'étonna le plus, c'est l'usage qu'ils font d'une liqueur chaude, et si piquante, qu'on la prendrait pour du feu liquéfié : un jour il m'arriva d'en avaler une gorgée, croyant avaler de l'eau ; l'apparence est à peu près la même ; mais je craignis un moment que ma méprise ne me privât du go-

sier ; en effet, cette liqueur coûte même la vie à quantité de gens; ce qui n'empêche pas les autres d'en être très-avides et de la savourer avec délices, quand ils peuvent s'en procurer. Ce qu'on ne croira pas, c'est que cette liqueur est faite avec des graines qui sont innocentes et même salutaires dans leur état naturel; mais une chose plus étrange encore, c'est qu'une partie des habitans prennent un plaisir singulier à se remplir la bouche d'une fumée infecte, ou le nez d'une poudre dégoûtante.

J'aurais cru, dit Jacques, que pareille drogue devait plutôt leur faire horreur.

Je l'imaginais comme vous, répondit le père ; il me semblait même que ceux qui ont un goût si bizarre, devaient inspirer aux autres de l'aversion ; mais l'habitude, dit-on, est une seconde nature.

Je quittai ce pays, et six mois après, je me trouvai chez un peuple qui jouissait d'une température délicieuse et d'un sol remarquable par la verdure et les

beautés champêtres dont il était orné. Les arbres et les arbrisseaux étaient chargés de fruits, lesquels, joints à d'autres productions végétales, composaient la nourriture de la plupart des habitans : certain fruit, sur-tout, attira toute mon attention ; imaginez un groupe de petits ballons de couleur blanche ou pourprée, contenant une liqueur délicieuse, et si transparente, qu'on pourrait compter les grains qui sont au centre. J'apperçus des champs couverts de fleurs odoriférantes ; on m'assura qu'elles seraient remplacées par des cosses qui contiennent une substance propre à nourrir les hommes et les animaux. Les forêts et les bosquets sont agréablement peuplés d'oiseaux de toute espèce : quelques-uns parlent naturellement et articulent presque aussi bien que le perroquet, quoique leur langage se borne à un seul mot. Les habitans sont passablement civilisés et d'un commerce assez agréable : leurs vêtemens sont extrêmement variés ; plusieurs d'entre eux s'habillent d'une étoffe mince, fabriquée avec

les fibres d'une tige que l'on cultive pour cet usage : d'autres sont vêtus d'un tissu formé avec une espèce de laine végétale, qui croît sur un arbrisseau, et est le produit d'une graine renfermée dans une capsule. Ce qui me frappa le plus en ce genre, ce fut une très-belle étoffe employée par les classes les plus aisées, et dont la matière, s'il faut en croire des gens dignes de foi, n'est autre chose que l'excrément d'une chenille. Jugez quelle immense quantité de chenilles il faut pour fournir à la grande consommation que l'on fait de cette étoffe. Du reste, ce peuple est très-inconstant dans la manière de se vêtir, et les femmes surtout, dont la parure se compose de tant de pièces, qu'il m'est impossible d'en faire l'énumération : elles déguisent, de la manière la plus étrange, les formes qu'elles ont reçues de la nature : à quelques égards, elles sont d'une extrême propreté; sous d'autres rapports, les Hottentotes gagneraient à la comparaison. Figurez-vous des cheveux nattés et enduits de la graisse des porcs ou d'autres animaux, masquée par des poudres de diverses

couleurs : le tout surmonté de plumes, à l'exemple des femmes de l'Inde. Une des choses qui me surprit le plus, ce fut de voir, presque dans chaque maison, un animal de l'espèce du tigre, ayant comme lui des dents et des griffes redoutables, et cependant caressé malgré son naturel féroce ; que dis-je? chéri, choyé par les femmes les plus délicates et les plus timides.

Je ne me soucierais guère d'un joujou comme celui-là, dit Jacques. Un pareil passe-temps, répondit le voyageur, pourrait vous valoir quelques bonnes égratignures. Le langage de cette nation paraît rude et difficile aux étrangers ; cependant les personnes nées dans le pays, conversent entre-elles avec beaucoup d'aisance et de vivacité. Une des mille et une bizarreries qui m'ont le plus choqué, c'est la manière dont les hommes se saluent entre-eux ; quelque temps qu'il fasse, qu'il pleuve ou qu'il vente, ils se découvrent la tête, et lorsqu'ils veulent témoigner un respect particulier à quelqu'un, la laissent nue pendant quelque temps ; comme chez nous, interrompit Jacques.

Pour le coup, papa, s'écria Betsy, j'ai deviné votre petite ruse ; le pays dont vous venez de parler, c'est le nôtre ; ce sont nos usages journaliers que vous avez décrits sans nous en avertir.

Bah ! s'écria Jacques, est-ce que nous brûlons des pierres ? est-ce que nous mangeons de l'huile, ou des graines réduites en poudre ? portons-nous pour vêtemens, des peaux de bêtes, ou des toiles faites avec l'excrément des chenilles ? jouons-nous avec des tigres ?

Comment ? dit le voyageur, qu'est-ce donc que le charbon de terre, sinon une sorte de pierre ? Le beurre n'est-il pas une espèce d'huile ? et le froment est-il autre chose que du grain ? Le cuir ne se fait-il pas avec des peaux de bêtes, et la soie, avec le fil que fournit une chenille ? En outre, ne pouvons-nous pas nommer avec autant de raison, le chat un animal de l'espèce du tigre, que le tigre un animal de l'espèce du chat ?

Betsy a parfaitement raison ; c'est de nos propres mœurs que je vous ai en-

tretenus. Mon intention était de vous faire sentir combien ils serait facile à un étranger, de nous présenter comme merveilleuses des choses communes chez nous, et de vous faire remarquer, que nous désignons habituellement par leurs noms, quantité de choses, sans nous inquiéter de leur nature et de leurs propriétés; de sorte que notre savoir se réduit à une vaine nomenclature, et que nous ignorons presque toujours ce que les choses sont en elles-mêmes.

LA JEUNE SOURIS.

FABLE.

Une jeune souris vivait dans un buffet, où l'on conservait maintes friandises: c'était chaque jour biscuit, marmelade ou sucre. Jamais souris n'avait été nourrie aussi délicatement; mais souvent elle avait jetté un œil d'envie sur le souper de la famille, et s'était même glissée sur le tapis pour y ramasser quelques miettes à la dérobée, sans que personne eût songé à lui faire du mal. Bref, son

bonheur aurait été complet, s'il n'eût été quelquefois traversé par les frayeurs que lui causait le chat : alors elle fuyait tremblante dans son trou, pratiqué derrière la boiserie. Un jour elle accourut toute joyeuse vers sa mère. Maman, dit-elle, cette famille de bonnes-gens a construit, je crois, une maison pour me loger : elle est placée dans le buffet ; je dois présumer qu'elle est pour moi, car elle ne convient qu'à m'a taille ; le fond en est de bois ; elle est entourée d'un grillage en fil de fer ; sans doute mes généreux hôtes l'ont préparée pour me garantir des poursuites de ce maudit chat qui me donne si souvent une inquiétude mortelle ; l'entrée en est si étroite qu'il lui serait impossible de s'y introduire, et mes maîtres ont poussé l'attention jusqu'à y mettre une petite provision de fromage d'une odeur si délicieuse, que j'ai été tentée de me jetter dans cette charmante retraite ; mais je n'ai pas voulu en prendre possession sans vous en parler : il me serait doux de la partager avec vous : elle est assez grande pour nous deux, et si vous

cédez à mes vœux, nous nous y retirerons cette nuit même.

Ma chère enfant, dit la mère, il est très-heureux pour vous que vous ayez résisté à votre premier mouvement ; ce prétendu asile est une prison d'où vous ne seriez sortie que pour être livrée au chat votre cruel ennemi, ou pour être mise à mort de quelque autre manière. L'homme, retenez-bien ceci, n'a pas le regard aussi farouche que le chat, mais il n'est pas moins notre ennemi. Ne jugeons pas toujours par la mine.

LE PAYS NATAL

DRAME.

La scène est dans un hameau que des arbres dérobent entièrement à la vue.

HARFORD ET BEAUMONT.

Harford. Le voilà, ce lieu chéri ; c'est sur ce gazon que je jouai tant de fois avec mes camarades : voilà les grands arbres sur lesquels je grimpais pour

enlever des nids d'oiseaux, et l'étang où voguaient mes batelets faits de coquilles de noix. Quelle foule de sensations délicieuses se présentent à ma mémoire! ou plutôt quel mélange de plaisirs et de regrets! oui, il y a dans le pays qui nous a vu naître, quelque chose qui nous affecte autrement que la vue d'un sol étranger, quel qu'il soit.

Beaumont. Ce lieu ne peut avoir pour vous rien d'attrayant que lui-même; car, après tant d'années d'absence, vous ne devez y retrouver ni amis, ni parens.

Harf. Il est vrai que je n'ai plus ici de parens, et que je ne sais si je puis dire en avoir jamais eu. Mon père et ma mère étant morts, je fus en quelque sorte abandonné: mes frères et mes sœurs se dispersèrent: notre petit patrimoine fut vendu: on me mit en nourrice chez de pauvres gens, pour être élevé comme ils le jugeraient convenable, et au bout de quelques années, la faible pension qu'on leur avait promise, cessa de leur être payée.

Beaum.

Beaum. Et qui après cela pourvut à votre nourriture, et à votre entretien ?

Harf. Les bonnes gens qui avaient, jusques-là pris soin de moi, continuèrent de me prodiguer les marques de leur tendresse et tout pauvres qu'ils étaient, me traitèrent comme un de leurs enfans : ils firent même plus ; ils tachèrent de me procurer une éducation qui répondît à ma naissance, et qui ne se sentît pas de l'état de délaissement où j'avais été réduit. Secondés par le digne curé de la paroisse, ils me firent admettre en qualité d'externe, à l'école du village, et comme ils étaient pleins de probité et de sentimens religieux, ils veillèrent sur mes mœurs avec soin, et ne négligèrent rien pour me préserver de la contagion du vice. Tant d'obligations ne s'effaceront jamais de mon souvenir : et c'est uniquement pour témoigner ma reconnaissance à mes bienfaiteurs, que j'ai entrepris ce voyage.

Beaum. Combien passâtes vous de temps avec eux ?

Harf. Treize ans : après quoi j'é-

prouvai un desir irrésistible de combattre pour ma patrie. Ayant appris, par hazard, qu'un mien parent éloigné était capitaine d'un vaisseau de guerre, je pris congé de mes respectables hôtes, et me rendis au port où était ce parent. Les bienfaiteurs qui m'avaient élevé, me procurèrent tout ce qui était nécessaire pour mon voyage; mais avec qu'elle tendresse mêlée de regrets, ils reçurent mes adieux! quels témoignages de la plus touchante affection ils me prodiguèrent, lorsque je me séparai d'eux! Vous savez ce qui m'est arrivé depuis mon admission au rang de garde marine, jusqu'à ma promotion au grade de lieutenant de vaisseau, dont je jouis actuellement. Quoi qu'il se soit écoulé quinze ans depuis que j'ai quitté ces braves gens, ma reconnaissance pour eux n'a rien perdu de sa vivacité, et je ne me pardonnerais pas d'avoir laissé échapper la première occasion qui s'est présentée de les revoir.

Beaum. Il y a peu d'apparence que vous les retrouviez tous deux.

Harf. J'ai su depuis peu d'un jeune

homme du village, qu'ils vivaient encore; mais, je crois, dans une extrême misère.

Beaum. Dans quel endroit du hameau demeuraient-ils ?

Harf. Précisément ici au tournant .... Mais quoi? je n'apperçois plus la maison; cependant je suis certain de n'en avoir pas oublié l'emplacement. Il faut qu'elle ait été abbattue! Oh! mes chers, mes bons vieux amis! que serez-vous devenus!

Beaum. Que n'en demandez-vous des nouvelles à cette petite fille?

Harf. Vous avez raison : écoute ma chère ! connais-tu dans le hameau le nommé Jean Beech ?

La Petite Fille. Le vieux Jean Beech? Oh oui, très bien, monsieur, et Marie Beech aussi.

Harf. Où restent ils ?

La petite. Un peu plus loin, à côté du chemin.

Harf. N'habitaient-ils pas autrefois ici autour ?

La petite Oui, ils y ont demeuré jusqu'au moment où le fermier Sything abbattit leur maison pour en faire une houblonnière.

Harf. Viens me montrer l'endroit où ils demeurent, je te récompenserai de ta peine.

La petite. Très-volontiers (*Tous deux suivent la petite.*) c'est là, dans cette petite chaumière, et voilà Marie qui file à la porte.

Harf. Bien, ma chère. (*Il remet à la petite quelque monnaie; elle les quitte.*) Comme le cœur me bat! Mais ce ne peut pas être là celle qui m'a allaité: que dis-je? c'est elle-même: je me rappelle maintenant ses traits; comme elle paraît vieillie!

Beaum. Quinze ans de plus, le chagrin, la misère, changent bien la figure.

Harford et Beaumont parvenus auprès de la porte de l'habitation.

Harf. Bon jour, la bonne femme! pourriez-vous nous donner à boire, à mon camarade et à moi? nous sommes

bien altérés, ayant marché pendant toute la journée à l'ardeur du soleil.

Marie Beech. Je n'ai que de l'eau à vous offrir, messieurs; si vous en voulez je vous en apporterai avec plaisir.

Beaum. Vous nous obligerez beaucoup si vous voulez bien prendre cette peine.

Marie. Ne restez pas au soleil, Messieurs; notre demeure est bien chétive, mais au moins vous serez à l'ombre, tandis que j'irai vous chercher de l'eau fraîche.

Harf. (à Beaumont) Toujours la même! toujours excellente créature? Entrons.

La seconde scène est dans l'intérieur de la chaumière où est un vieillard assis auprès du feu.

Beaumont. Bon jour; brave homme; nous avons pris la liberté de demander à votre femme un peu d'eau fraîche.

Jean Beech. Asseyez-vous, Messieurs, asseyez-vous; je voudrais pouvoir vous offrir ma chaise; mais j'ai le malheur

d'être boiteux et presque aveugle pour surcroît.

Harf. Boiteux et aveugle! Oh, Beaumont!

Beaum. Est-ce que vous n'avez pour subsister, que votre travail ?

Jean. Nous en avons vécu, tant que nous avons eu des forces; mais actuellement je ne puis presque plus rien faire, et ma pauvre femme gagne bien peu de chose en filant; aussi avons nous été obligés, en dernier lieu, de recourir aux aumônes de la paroisse.

Harf. Aux aumônes de la Paroisse! Mais, sans doute, on a égard aux services que vous avez rendus dans la force de l'âge, et l'on vous donne des secours suffisants.

Jean. Hélas, monsieur, je ne suis pas fort disposé à me plaindre; mais qu'est-ce qu'un schelling par semaine, vu la dureté du temps?

Harf. C'est bien peu en effet! c'est là tout ce qu'on vous donne?

Jean. Tout: encore cela ne doit-il pas

durer long-temps ; car on dit qu'il faut que nous allions travailler dans quelque attelier pour gagner notre vie , sans quoi lon sera forcé de nous mettre à l'hôpital.

Marie entre , apportant de l'eau. En voici, messieurs, vous pouvez boire à la cruche, elle est propre.

Harf. A l'hôpital dites-vous ?

Marie. Oui messieurs , et mon pauvre mari se chagrine de nous voir réduits à aller, sur nos vieux jours, mourir dans un hôpital. Nous n'avons pas toujours été aussi à plaindre ; mais, depuis que nous avons été chassés de notre petite ferme par le gros fermier qui demeure près de l'église, nous sommes devenus , de jour en jour , plus pauvres et plus infirmes : tellement qu'il ne nous reste aucune ressource.

Jean, poussant des sanglots. Je puis à peine en supporter la pensée ; mais Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut, et nous devons nous soumettre.

Harf. N'avez-vous pas d'enfans qui puissent vous assister ?

Jean. Nos enfans, monsieur, sont tous morts excepté un seul, qui réside loin d'ici, et qui est aussi pauvre que nous.

Beaum. Mais, assurément, mes amis, d'aussi honnêtes gens que vous paraissez l'être, doivent avoir quelqu'un qui s'intéresse à eux.

Jean. Monsieur, nous ne connaissons que nos voisins, et ils pensent que l'attelier est assez bon pour des pauvres.

Harf. Dites-moi, je vous prie, n'y eût-il pas autrefois dans ce village une famille de Harfords ?

Jean. Oui, monsieur, il y a bien long-temps; mais tous ceux de cette famille sont morts, ou absens, et loin d'ici.

Marie, Le plus jeune de cette famille, qui était, je puis le dire, le plus beau, fut nourri chez nous pendant que nous occupions le petit coin de terre

qui est là-bas à côté de l'esplanade et resta avec nous jusqu'à l'âge de treize ans : il était si doux, et se conduisait si bien, que je l'aimais autant que s'il eut été mon propre fils.

Harf. Et qu'est-il devenu ?

Jean Hélas ! monsieur, nous l'ignorons : c'était un garçon fort et plein de courage ; quoi que ce fût bien la plus douce créature qu'il y eût au monde. Pendant la dernière guerre, il voulut se faire marin, et combattre les Français et les Espagnols ; il partit sans que rien pût l'arrêter : depuis, nous n'en avons pas entendu parler.

Marie. Ah ! le cher garçon aura été tué, j'en suis sûre ; car s'il vivait encore, s'il était en Angleterre, je suis persuadée que rien ne pourrait le retenir, qu'il viendrait voir ses pauvres *Papa* et *Maman*, comme il avait coutume de nous appeller. Combien de nuits j'ai passées sans pouvoir fermer l'œil, tant il occupait ma pensée !

Harf. à Beaumont. Je n'y puis tenir plus long temps !

Beaumont à Harfort. Contenez-vous encore un moment. Actuellement, mes amis, pour reconnaître le service que vous venez de me rendre, je vais vous apprendre quelques nouvelles qui vous plairont. Ce même Harford, Edouard Harford. . . . .

Marie. Ah ! justement, voilà son nom ! mon cher nourrisson ! monsieur est-il vivant ?

Jean Laisse parler monsieur, ma chère.

Beaum. Votre nourrisson Harford vit, et se porte bien. Il est actuellement lieutenant de vaisseau, et aussi brave officier qu'il y en ait au service.

Jean. J'espère que monsieur ne voudrait pas s'amuser à nous donner une fausse joie.

Beaum. Je ne plaisante point, sur mon honneur.

Marie. Dieu soit loué, Dieu soit loué. Ah ! si je pouvais seulement le voir !

Jean. Et moi je ne souhaite que cela avant de mourir !

Harf. Le voici, mes chers, mes tendres bienfaiteurs ! le voici qui vient acquitter envers vous la dette la plus sacrée.

(*Il se jette au cou de Marie et l'embrasse.*)

Marie. Quoi ! ce gentilhomme, mon nourrisson ! c'est lui : ah ! est-il possible ! est-il possible ! oui, oui je le vois, je le reconnais : c'est lui-même.

Jean. O mes pauvres yeux ! que vous me faites faute en ce moment ! mais je ne puis pas m'y tromper, c'est lui, sûrement ; je le reconnais au son de sa voix.

(*Il lui tend une de ses mains dont se saisit Harford.*)

Harf. Respectable vieillard ! oh ! que ne pouvez-vous me voir aussi distinctement que je vous vois !

Jean. Je vois assez, puisque je vous reconnais; je sais que c'est bien vous, cela me suffit.

Marie. O jour, jour heureux!

Harf. Avez-vous donc cru que je pûsse vous oublier jamais?

Jean. Oh, non! nous vous connaissons trop bien pour cela; mais que d'années se sont écoulées depuis votre départ!

Marie. Il y aura quinze ans à la Pentecôte.

Harf. Pendant tout ce temps-là je n'ai pas remis le pied en Angleterre, et il n'y a que trois semaines que j'y suis rentré pour la première fois.

Jean. Que vous êtes bon, d'avoir mis tant d'empressement à nous venir voir!

Marie. Comme vous êtes grandi! mais c'est toujours le même air de douceur: toujours le même sourire sur les lèvres.

Jean. Je voudrais pouvoir vous consi-

dérer avec de meilleurs yeux; mais il faut se consoler ; le voici enfin, je le tiens par la main ; où est l'autre monsieur qui l'accompagne.

Beaum. A côté de vous, et se félicitant d'être témoin du bonheur d'un digne couple tel que le vôtre.

Harf. C'est mon plus sincère ami, depuis bien des années : et je lui dois presque autant de reconnaissance qu'à vous deux.

Marie. Si cela est ainsi, que Dieu le bénisse et le récompense!

Harf. L'idée des peines et du dénuement que vous avez éprouvés, me navre le cœur ; mais l'avenir sera moins fâcheux pour vous ; il ne sera plus question d'attelier ni d'hôpital.

Jean. Que Dieu vous bénisse, mon fils, je vais donc encore être heureux ; mais que ce soit sans vous être à charge, je vous en prie.

Harf. Que dites-vous ? est-ce que s'il ne me restait qu'un schelling, mon

devoir ne serait pas de le partager avec vous? Qui est-ce qui prit soin de moi, lorsque tout le monde m'eut abandonné? après la mort de mon père et de ma mère, qui est-ce qui m'en tint lieu? ne fus-je pas recueilli dans votre maison, et traité comme un de vos enfans? et je vous abandonnerais dans votre vieillesse! non, jamais, jamais.

Marie. Ah! vous eûtes toujours le cœur naturellement sensible, et je vois que je ne me trompais pas, en songeant, que tôt ou tard, notre cher nourrisson se souviendrait de nous.

Harf. Il vous faut quitter cette misérable cabane ouverte à toutes les intempéries, et habiter une chaumière plus solidement construite, soit dans ce village, soit dans un autre.

Jean. Ah, je vous en prie, monsieur, laissez-nous finir nos jours dans le lieu qui nous a vu naître. Quant à une autre maison, il n'y a de vacante que celle qu'habitait le vieux charpentier, si elle n'était pas trop considérable pour nous.

Harf. Quoi! cette chaumière blanche, située au milieu de l'esplanade ? je me la rappelle : c'est justement celle qui vous convient ; il faut que vous vous y établissiez dès cette semaine.

Marie. C'est bien au-delà de mes espérances et de mes souhaits.

Harf. Vous aurez là un petit enclos pour la nourriture d'une vache, une petite fille pour la traire et pour vous soigner tous deux ; un jardin bien fourni d'herbes et de racines, une petite basse cour pour y nourrir des cochons et de la volaille, et quelques meubles pour votre maison.

Jean. Oh c'est trop! c'est trop!

Marie. Mais qui me fait ainsi pleurer, quand une telle abondance de biens se répand sur nous.

Harf. Où reste le propriétaire de la petite maison qui est à vendre?

Jean. Monsieur c'est notre plus proche voisin.

Harf. Je vais lui parler: venez Beaumont, nous irons ensemble. Que le ciel vous bénisse et vous protège, mes chers amis!

Jean. Que Dieu vous comble de ses grâces!

Marie. O l'heureux jour! l'heureux jour!

LE CHARDONNERET ET LA LINOTTE.

FABLE.

Un chardonneret aux ailes dorées et fier de son plumage, apperçut une modeste linotte qui se reposait sur une branche; il s'approcha d'un air avantageux, se plaça sans façon à côté d'elle, et lui tint ce langage:

J'ose croire, ma chère, que ma présence ne vous sera pas importune. J'ai naturellement du goût pour la société, et la galanterie dont je me pique, ne me permettrait pas de rencontrer une belle sans lui dire mot; ce serait démentir la réputation d'amateur qu'on

veut bien m'accorder. D'ailleurs, la solitude absolue est une chose si triste, si maussade, que je ne puis me persuader qu'une jeune personne faite pour plaire, la préfère, sincèrement aux hommages qu'elle a droit d'attendre ; d'aignez donc agréer les miens, et permettre que je vous consacre cette matinée.

Quoi! pas la moindre parole! quel dédain dans vos regards! et cependant quelle langueur dans ces beaux yeux ? Ah! je reconnais ma méprise; ce n'est ni la mélancolie, ni le goût pour la réflexion qui vous retient dans cette retraite ; mais quelque rendez-vous que j'aurai traversé sans le savoir. Quel est donc l'être fortuné qui occupe ainsi votre rêverie ? serait-ce un jeune fils, à parure modeste, au maintien grave, une manère de quaker, que j'ai rencontré à quelques pas d'ici? Oui, oui, je le parierais, c'est l'objet qui a trouvé la route de votre cœur. Qui se ressemble, s'assemble, dit le proverbe : et sans doute il espére faire de vous sa compagne. Croyez-moi, ma chère, faites usage de votre discernement, levez les

yeux, comparez et jugez. Nulle belle jusqu'ici n'a vu avec indifférence l'éclat de ma robe azurée, et l'ivoire de mon bec, dont la blancheur est encore relevée par le beau noir de mon cou; allons, dissipez ces nuages sombres qui vous vont si mal, ayez plus de confiance en vous même, et ne laissez pas échapper une bonne fortune dont vos charmes vous rendent si digne.

Le fat ayant cessé de parler, la linotte reprit: ce serait bien dommage qu'un être aussi accompli que vous, perdît son temps auprès d'une obscure linotte dont la conquête ne peut flatter sa vanité; que serait-ce donc si cette humble linotte à laquelle il sacrifie des momens si précieux, avait le cœur engagé ailleurs, et ne pouvait le payer de retour? car, il faut vous l'avouer, cet être simple et modeste, cette manière de Quakèr, comme il vous plait de le désigner, ne laisse pas d'avoir des prétentions au bon sens, à la franchise, à la générosité des sentimens: toutes qualités bien inférieures, sans doute, à celles dont vous vous piquez: pour lui rendre même

toute la justice qu'il mérite, je dois ajouter qu'il chante aussi mélodieusement que vous, mais qu'à ce talent, il en joint un autre dont je fais grand cas, celui de savoir se taire à propos. Achevrai-je de vous dévoiler mon ame ? telle est la bizarrerie de mon goût, que je me regarderais comme la plus malheureuse créature, si j'étais condamnée à passer ma vie avec un fat. Cela dit, la linotte prit son essor, et laissa le jeune présomptueux un peu confus de sa mésavanture; mais non corrigé, car rien ne corrige ceux de son espèce.

LE PETIT ÉCU,

OU

LA DEMI-COURONNE.

Valentin, à treize ans, étudiait dans une de nos grandes écoles; il avait d'heureuses dispositions, mais ne pouvait s'empêcher de porter secretement envie à ceux de ses camarades qui recevaient pour leurs menus plaisirs, plus

d'argent que lui ; c'est ce qui le détermina à écrire à son père pour sonder ses dispositions à cet égard. Sans lui demander une somme plus forte que celle qu'on lui donnait, il se contenta de glisser dans sa lettre, que plusieurs écoliers de la classe avaient une demi-couronne à dépenser par semaine. Le père qui avoit de bonnes raisons pour ne pas suivre cet exemple ; mais qui cependant ne voulait pas affliger son fils par un refus positif, lui répondit de manière à lui faire sentir la valeur d'une demi-couronne, et à combien d'usages on pouvait l'employer utilement, au lieu de la consacrer, comme font les écoliers, à des choses absolument superflues.

On a calculé, lui marquait-il, qu'une livre et demie de pain, par jour, suffit pour maintenir un homme en santé et conserver ses forces. Supposez que cette quantité de pain revienne à deux sous et demi de notre monnoie, et ajoutez un sou pour une pinte de lait, surcroît essentiel pour la subsistance de cet homme, une demi-couronne le ferait vivre huit à neuf jours.

Dans notre Comté les gages ordinaires d'un manœuvre, sont de sept schellings par semaine; en y joignant l'augmentation de salaire provenant des travaux de la moisson, le tout ne fera pas trois demi-couronnes pour chaque semaine dans le cours de l'année. Je suppose que sa femme et ses enfans gagnent entre eux une demi-couronne; avec une somme de dix schellings par semaine, cette homme est obligé de loger, de chauffer, de vêtir et de nourrir lui, sa femme et six enfans; d'où il suit qu'une demi-couronne peut fournir par semaine, à deux êtres de notre espèce, toutes les choses de première nécessité.

Dans les cantons où la pomme de terre est commune, on peut, pour une demi-couronne, en avoir deux boisseaux du poids de quatre-vingts livres chacun; voilà cent soixante livres de nourriture solide; en déduisant le déchet de l'apprêt et de la cuisson, et en prenant deux livres et demie par jour pour une personne, on en peut nourrir neuf pendant un mois pour une demi-couronne,

et joindre aux pommes de terre un peu de sel ou de lait de beurre.

Si le père d'une famille pauvre et nombreuse se trouvé sans ouvrage, si sa femme est malade ou en couche, la paroisse croit pourvoir suffisamment à leurs besoins, en leur donnant une demi-couronne par semaine.

Quantité de pauves géns du voisinage recevraient avec reconnaissance, un pain de six sous, par semaine, et le regarderaient comme un supplément considérable à la portion de leurs enfans. Ainsi, pour une demi-couronne, vous pouvez rendre heureuses pendant huit jours cinq pauvres familles.

La bière forte est pour l'homme pauvre une sorte de boisson de luxe; mais elle n'est pas pour lui sans utilité, puisqu'elle peut lui tenir lieu de quelques alimens solides et le mettre en état de mieux travailler. Vous pouvez donc moyennant une demi-couronne, procurer pendant la moitié d'un mois, une pinte de cette boisson par jour.

Il y a dans cette contrée beaucoup de chaumières habitées par de nombreuses familles, et dont la location monte à quarante schellings par an ; une demi-couronne par semaine acquitterait le loyer de trois de ces chaumières, et fournirait encore de quoi payer les réparations.

Pour être admis chez une maîtresse d'école, il en coûte deux sous par semaine ; ainsi pour une demi-couronne vous pourriez y faire recevoir quinze enfans qui apprendraient à lire, et à coudre. Dans une ville, on peut, pour cinq schellings par trimestre, apprendre à lire, à écrire, à calculer, et se mettre en état d'exercer un petit commerce, une demi-couronne par semaine est donc suffisante pour procurer cet avantage à six enfans.

Voilà, mon fils, différentes manières d'employer utilement pour les autres, une demi-couronne par semaine : il ne tiendra aussi qu'à vous de l'employer utile-

ment pour vous même, et voici comment.

Vous aimez les gravures coloriées des plantes et autres objets d'histoire naturelle. Or, on publie chaque mois plusieurs ouvrages qui en contiennent de cette espèce, comme le *Magasin botanique*, la *Flore rustique*, le *Magasin des Naturalistes*, la *Botanique anglaise*. Ainsi avec une demi-couronne, vous pouvez choisir parmi ces recueils périodiques.

La même somme employée à acquérir les meilleures éditions des livres classiques, vous en procurerait plus en un an, que vous n'en pourriez lire en quatre. Si c'est pour de tels usages que vous desirez une demi-couronne par semaine, je ne la regreterai point; mais je serais fâché de vous la voir employer en friandises ou choses futiles, à l'exemple de vos camarades d'école.

ALFRED;

ALFRED.

Personnages.

Alfred,	*Roi d'Angleterre.*
Gubba,	*Fermier.*
Gaudelin,	*sa Femme.*
Ella,	*Officier d'Alfred.*

La Scène est dans l'Isle d'Athelney.

Alfred. Que tout est calme et paisible dans cette retraite! La rivière promène en serpentant ses eaux silencieuses tout autour, et d'épais buissons la défendent contre l'attaque de l'ennemi. Les sanguinaires Danois n'ont point encore pénétré dans ce sauvage asile : je crois y être à l'abri de leur cruauté; mais il faut que je trouve quelques habitans, autrement je mourrais de faim.... Ah! j'apperçois un sentier, et il me

semble voir la fumée d'une chaumière. Tâchons de nous y traîner.

(Scène devant la chaumiere.)

Gubba sortant, Gaudelin dans l'intérieur.

Alf. Dieu vous garde, brave homme; Vous sentez-vous disposé à exercer l'hospitalité envers un pauvre voyageur?

Gubba. Hélas! on voit maintenant tant de pauvres voyageurs, que si nous venions au secours de tous, bientôt il ne nous resterait rien pour nous mêmes; cependant allons trouver ma femme, nous verrons ce qu'on pourra faire pour vous.

Ma femme, je suis bien las; j'ai coupé du bois pendant toute la journée.

Gaudelin. Je vois que vous êtes prêt pour le souper; mais le souper n'est pas prêt pour vous; le gâteau ne sera cuit que dans une heure, et le soleil est encore bien haut; il n'est pas encore descendu derrière la vieille grange. Mais qui est celui qui vous accompagne?

Alf. Bonne mère, je suis un étran-

ger qui vous demande la nourriture et le gîte.

Gaud. Bonne mère! dites bonne femme, s'il vous plaît, et soyez le bien venu. Cependant je n'aime point les étrangers et le pays n'a pas à se louer d'eux. Nous n'avons pas eu un jour de bon, depuis qu'ils ont mis le pied dans notre île.

Alf. Je ne suis point étranger pour l'Angleterre, quoique je le sois pour vous. Je suis né anglais.

Gub. Et haïssez-vous ces méchans Danois qui mangent nos grains, brûlent nos habitations et enlèvent notre bétail?

Alf. Si je les hais!

Gaud. Oui, de tout votre cœur? Il hésite mon ami, il n'est pas franc.

Alf. Non, je n'hésite pas, je les ai en horreur.

Gub. (*lui tendant la main*) Frappez-là, vous êtes un brave homme.

Alf. J'étais avec le Roi Alfred, lors de la derniere bataille qu'il livra.

Gaud. Avec le Roi Alfred? que le ciel le bénisse!

Gub. Qu'est-il devenu notre bon Roi?

Alf. Vous l'aimez donc véritablement?

Gub. Oui, autant qu'un pauvre homme peut aimer un roi. Je priais Dieu qu'il le rendît vainqueur de ces pillards; mais dieu en a ordonné autrement.

Alf. Vous ne pouvez aimer Alfred plus que je ne l'aime moi-même.

Gub. Mais qu'est-il devenu?

Alf. On le croit mort.

Gub. Quel malheur! Dieu nous aide! venez et partagez notre pain noir; on n'est pas délicat quand on a bien faim.

Gaud. Oui, oui, venez, vous serez aussi bien reçu qu'un prince. Mais mon ami, quoi que nous ayons la volonté de traiter charitablement cet étranger, (et ce serait offenser Dieu que d'en agir autrement) cependant rien n'empêche qu'il ne fasse quelque chose pour s'aider lui-même; il paraît robuste et adroit.

Gub. Tu as raison, ma femme. Que savez-vous faire, l'ami?

Alf. Je suis très-disposé à vous aider dans tous les travaux auxquels vous voudrez m'employer. Je serai bien-aise de gagner mon pain avant de le manger.

Gub. Voyons, savez-vous lier proprement des fagots?

Alf. Je n'en ai pas l'habitude, et je crains de m'acquitter bien gauchement de cet emploi.

Gub. Savez-vous couvrir en chaume? Une partie de la couverture de l'étable vient d'être emportée par le vent.

Alf. Hélas! je n'y entends rien non plus!

Gaud. Demande-lui s'il sait tresser le jonc; nous avons besoin de quelques corbeilles.

Alf. Je n'ai jamais rien fait de semblable.

Gub. Savez-vous, du moins, mettre du foin en meule?

Alf. Pas davantage.

Gub. Morbleu! quel garçon! et pourtant il a deux mains comme nous. Vois,

ma femme; si tu peux l'employer dans l'intérieur de la maison, ne fût-ce qu'à mettre du bois au feu, et à frotter les tables.

Gaud. Eh bien, qu'il ait l'œil sur le gâteau pendant que j'irai traire la vache.

Gub. Et moi, j'irai corder du bois, en attendant que le souper soit prêt.

Gaud. Je vous en prie, brave homme, ne laissez-pas brûler le gâteau, ayez bien soin de le retourner.

Alf. Comptez sur moi.

(ALFRED seul.)

Alf. J'aurais du courage, si j'étais seul malheureux; mais l'image de mon pays ravagé me déchire le cœur. Du Humber à la Tamise, les eaux sont teintes du sang de mes sujets. Combien de braves soldats taillés en pièces! combien de paisibles cultivateurs traînés loin de leurs foyers! et moi que le ciel chargea de la conduite de ce troupeau, je le laisse en proie à la voracité de ces loups dévastateurs. Je ne sais que les plain-

dre... Dieu protecteur de l'innocence, si je ne suis pas digne de soustraire ce pays à la fureur du Danois, suscitez un héros qui le combatte avec plus de succès que je ne l'ai fait! Que mes jours s'écoulent dans cette obscure habitation, dans ces emplois serviles, pourvu que l'Angleterre soit heureuse je n'aurai rien à regretter. Mais voici mes hôtes

(*Gubba et Gaudelin entrent.*)

Gaud. Prend mon seau, Gubba; quel excellent souper nous allons faire avec ce lait frais et le gâteau! Mais que vois-je? il est tout brûlé; comme il est noir! vous ne l'avez donc pas retourné une seule fois, grand paresseux, grand vaurien!

Alf. J'en suis, je vous assure, très-fâché; mais j'avais l'esprit occupé de si tristes pensées!

Gub. Allons, allons, ma femme, pardonne-lui, il est peut-être amoureux. Je me rappelle que quand j'étais amoureux de toi...

Gaud. Vous vous rappellez....

Gub. Eh, dame oui, je me le rappelle quoiqu'il se soit écoulé bien des années depuis. Ma mère faisait bouillir une chaudronnée de froment et ....

Gaud. Laissons-là tes vieux contes et mangeons chacun notre souper.

Alf. Que ce lait est agréable! que ce gâteau est délicieux!

Gub. Nous sommes charmés qu'il vous paraisse tel, l'ami, mais où couchera-t-il, Gaudelin?

Gaud. Nous n'avons qu'un lit, vous le savez bien; mais il y a de la paille fraîche dans la grange.

Alf. (*à part*) Si je ne suis pas logé comme un roi, je le serai au moins comme un soldat. Hélas! combien de mes pauvres soldats sont étendus sur la pierre!

Gaud. Quel bruit se fait entendre? on dirait des chevaux qui galopent. Mon ami, va voir ce que c'est!

Alf. Fasse le ciel que mes infortunes n'occasionnent pas la ruine de cette pauvre famille. Il eût mieux valu

périr de faim que de leur faire partager le malheur qui me poursuit.

(Gubba revient suivi d'Ella tenant son épée nue.)

Gaud. Miséricorde! une épée, mon Dieu, sauvez-nous.

Gub. Ce ne peut être qu'un Danois. Ah! Monsieur; laissez-nous la vie.

Ella (se jettant aux genoux d'Alfred) O mon maître! ô mon Roi! Le ciel vous rend-t-il à mes vœux impatiens?

Alf. (l'embrassant, Est-ce vous mon cher Ella?

El. J'ai d'heureuses nouvelles à vous apprendre. Vos troupes bloquées dans le château de Kinwith, ont fait une sortie vigoureuse et mis en déroute les Danois. Le féroce Hubba a mordu la poussière.

Alf. Est-il possible, suis-je encore roi?

El. Leur fameux étendard, le Corbeau danois est pris, et leur armée frappée d'une terreur panique. Vos soldats vous redemandent à grands cris; voici une lettre qui

vous instruira des détails. (*Il lui remet une lettre.*)

Gub. (*à part*) Qu'allons nous devenir ? (*à sa femme*) Ta mauvaise langue nous coûtera cher.

Gaud. O mon pauvre mari ! nous serons pendus ; cela me paraît sûr ; mais aussi qui aurait deviné que c'était là le roi ?

Gub. Nous aurions dû présumer à son incapacité pour les travaux champêtres, qu'il était né pour des fonctions plus relevées.

Alfred (*sortant de la chaumière*) Dieu soit loué ! voilà d'heureuses nouvelles, l'espérance jaillit de l'abyme du désespoir. O mon cher Ella ! il m'est donc encore permis d'aspirer à la gloire et de marcher à la tête de mes braves anglais : partons conduisons-les à la victoire. Nos amis n'attendent que le signal pour se réunir à nous.

El. Ils sont nombreux, n'en doutez-pas; mais pendant long-temps ils ont été réduits, comme leur maître, à se réfugier dans les cavernes et à errer de chaumière en

chaumière. Quand ils sauront que vous vivez, que vous êtes à la tête de nos braves soldats; ils s'empresseront de partager votre gloire et vos dangers.

Alf. Il me tarde d'être réuni à eux et de savoir que mon peuple est vengé.

Gubba et Gaudelin se jettant aux pieds d'Alfred.

Gaud. Nous vous supplions, sire, d'user de miséricorde envers nous; nous n'avions pas le bonheur de connaître votre gracieuse majesté.

Gub. Pardon, sire, pardon pour ma femme; elle a une assez mauvaise langue, mais un cœur excellent.

Alf. Moi vous pardonner, mes bonnes gens? je dois vous remercier au contraire; vous m'avez soutenu dans ma détressse; si jamais je remonte sur le trône de l'Angleterre, mon premier soin sera de vous récompenser pour l'hospitalité que vous avez exercée envers moi; c'est à moi à vous servir, à vous protéger à mon tour. Venez fidelle Ella, aux armes, aux armes! je brûle de me mesurer avec le fier Danois; et je jure de ne

point remettre l'épée dans le fourreau, que je n'aye puni ces brigands, et fait régner sur les bords de la Tamise, la paix dont jouit la tranquille colombe au sein de ses pénates.

L'ÉCUREUIL MÉCONTENT.

Un écureuil vivait dans un bocage agréable, situé vers la partie occidentale d'une chaîne de montagnes ; il y était heureux depuis deux ou trois ans ; à la fin, il commença à se plaindre de sa situation, et se dit un jour à lui-même : Quoi ! faudra-t-il que je reste éternellement confiné dans cette étroite demeure que je parcoure tristement les mêmes arbres, condamné aux noix et au gland pour toute nourriture, et que mes jours s'écoulent dans une honteuse léthargie ? quantité d'oiseaux, habitans, comme moi, de ce bocage, vont où il leur plaît, et à l'approche de l'hiver, savent trouver au loin une température plus douce et se procurer un printemps, pour ainsi dire, perpétuel. Mon voisin le coucou vient de m'annoncer son prochain départ, et

il n'est pas jusqu'au petit rossignol qui ne se dispose à en faire autant. Il est vrai que je n'ai pas comme eux des ailes; mais j'ai des jambes assez souples, et si je n'en fais pas usage, autant vaudrait être taupe ou loir. Qui m'empêcherait d'atteindre cette chaîne de montagnes bleuâtres que j'apperçois du haut de ces arbres? Ce doit être un délicieux séjour, le soleil l'éclaire chaque matin avant d'apporter ici la lumière : comme ce lieu paraît alors orné de diverses couleurs! avec quel art elles sont nuancées! avec quelle harmonie elles se rapprochent sans se confondre? quel risque peut-il y avoir à en essayer! Si l'endroit ne me plaît pas, ne suis-je pas toujours le maître de revenir ici? Allons, c'est un parti pris, dès demain je me mets en route.

Cette résolution formée, l'écureuil ne put fermer l'œil de toute la nuit, tant il avait l'esprit préoccupé de son projet. Dès la pointe du jour, il fait sa petite provision de vivres pour le voyage, et le voilà cheminant. Il arrive bientôt à l'extrémité du bois, et traverse avec la même rapidité les marais qui le séparent

du pied de la montagne. Le soleil n'était pas encore levé ; le voyageur déjeûne de grand appétit ; s'étant ainsi réconforté, il se met à gravir les montagnes : c'est une tâche bien pénible que de franchir les flancs escarpés d'une montagne ; mais notre écureuil était habitué à grimper : il s'en tira fort bien pendant quelque temps ; néanmoins ses forces ne secondèrent pas toujours son courage ; il fut souvent obligé de s'arrêter pour reprendre haleine, tellement qu'à midi, il n'avait pas encore atteint le sommet du premier rocher. L'appetit le gagnait, il s'assit pour dîner. Quelle charmante perspective s'offrit à ses regards, lorsqu'il jetta les yeux sur l'espace qu'il venait de parcourir ! comme il dédaignait l'humble habitation où il avait mené une vie si douce, si paisible ! il s'étonnait d'y avoir végété si longtemps ; cependant le courage pensa l'abandonner quand il vint à considérer ce qui lui restait à franchir, et combien il était encore loin du sommet de la montagne ; il se sentit fatigué et prit un peu de repos ; après quoi, il se remit en marche, mais

moins lestement que la première fois. Il cheminait sur un sol inégal, noir, stérile, et, ce qui le surprit beaucoup, d'autant plus froid qu'il était plus rapproché du soleil. Le pauvre avanturier n'eut pas poursuivi sa route pendant l'espace de deux heures, que ses forces se trouvèrent totalement épuisées; alors il songea tout de bon à regagner son gîte avant la nuit; malheureusement, au moment où la prudence allait triompher d'une vaine curiosité, les nuages s'amoncèlent tout-à-coup autour de la montagne, et ne permettent plus de distinguer les objets un peu éloignés. Bientôt la tempête éclate, les vents se déchaînent, la grêle, la pluie, réduisent au désespoir notre jeune étourdi: transi de froid, perclus de ses membres, il ne peut ni avancer, ni reculer. Pour comble de disgraces, il ne reconnaît plus son chemin, et ne sait de quel côté tourner pour regagner son gîte, cet asile obscur qu'il a si injustement dédaigné et qui fait maintenant l'objet de

tous ses vœux. La tempête dura jusqu'à l'approche de la nuit, et tout ce qu'il put faire, engourdi et las comme il l'était, ce fut de se traîner dans le creux d'un rocher qui était à quelque distance. Ses provisions étaient épuisées, ensorte que mourant de faim et de froid, il atteignit, comme il put, le coin le plus reculé de la caverne; là, il se blottit, se couvrit le dos de sa queue et prit un léger sommeil, souvent interrompu par le froid et par le sifflement aigu du vent. Déjà l'aurore laissait appercevoir le sommet des montagnes, quand l'écureuil, moitié gelé, moitié affamé, sort de son trou et se traîne comme il peut vers le front sourcilleux du rocher pour découvrir le chemin qu'il doit prendre. Pendant qu'il s'avance ainsi, un milan prend son essor du rocher voisin, l'apperçoit, fond à tire-d'ailes sur lui, le saisit et le presse dans ses serres meurtrières. L'écureuil à demi-mort de frayeur et emporté avec une vîtesse égale à celle du vent, se regarde comme destiné à devenir la pâture des petits de son ravisseur, quand un aigle

qui avait vu le milan saisir sa proie, le poursuit pour la lui enlever, et l'atteignant, lui applique un tel coup de bec, qu'il est forcé de lâcher sa victime, pour ne s'occuper que de sa propre défense. Le pauvre écureuil, après avoir été suspendu quelques instans dans les airs, tomba sur un arbre touffu dont les feuilles hospitalières et les tendres rameaux, adoucirent tellement la violence de sa chûte, que, quoique étourdi et respirant à peine, il en fut quitte pour de légères contusions; enfin, revenu de son étourdissement et rendu à lui-même, il tressaillit de joie en se retrouvant au milieu du même arbre qui l'avait vu naître. O ma chère patrie, s'écria-t-il, ô mon premier domicile! si je suis encore tenté de vous abandonner et de préférer les illusions de l'ambition, à la douce sécurité que l'on goûte ici, puissé-je me voir une seconde fois exposé à tous les dangers auxquels je viens d'échapper comme par miracle!

SUR LE CHÊNE.

Dialogue entre un Instituteur et deux Eléves, Georges et Henry.

L'instituteur. Venez, mes amis, asseyons-nous un moment à l'ombre de cet arbre. Je ne sais comment se trouvent vos jambes, mais les miennes sont presque lasses.

Georges. Je ne suis point fatigué ; mais j'ai bien chaud.

Henri. Et moi de plus grand soif.

L'inst. Lorsque vous vous serez reposés, vous pourrez boire à ce ruisseau ; ensuite nous lirons quelque chose d'un livre que j'ai sur moi.

(*Ils vont s'asseoir au pied de l'arbre*)

Hen. Dieu ! quel arbre ! comme il est beau ! comme ses branches sont étendues ! on le nomme ?

Geo. Vous ne voyez pas le gland ?

L'inst. C'est un Chêne, l'arbre le plus majestueux qui croisse en ce pays. Il ne plaît pas seulement à la vue, il est encore plus précieux par l'utilité qu'on en retire.

Hen. Je serais bien-aise de savoir à quoi il est propre.

L'inst. Dans ce cas, aulieu de lire, nous allons nous entretenir sur ce sujet. A la bonne heure, il en vaut bien un autre. George Vous connaissez le Chêne au gland qu'il porte; mais s'il n'en avait pas, à quoi le distingueriez-vous d'un autre arbre ?

Geo. Je serais embarrassé je l'avoue.

L'inst. Embarrassé, pourquoi ? n'y a-t-il que son fruit qui le caractérise ? et cette écorce raboteuse qui le recouvre; et ces longs rameaux qui partent du tronc dans une direction presque horisontale et donnent à tout l'arbre la forme circulaire; et ces branches remplies de nœuds, qui s'étendent en tous sens : tout cela ne suffirait-il pas pour le reconnaître, même au milieu de l'hiver, lorqu'il est entièrement dépouillé de ses feuilles? Il est vrai que les feuilles fournissent un signe plus certain, en ce quelles diffèrent encore plus de celles des autres arbres, n'étant, ni entièrement unies sur les bords, ni découpées

pées en dents de scie ; mais profondément divisées et formant plusieurs contours arrondis, d'un beau vert foncé.

Hen. Et le fruit ?

L'inst. Vous avez raison, toute espèce de plante porte une substance à laquelle on pourrait donner ce nom, quoique l'usage l'ait restraint aux seules productions qui offrent un aliment à l'homme: on appelle fruit en général la semence d'une plante avec son enveloppe : la semence du Chêne est le gland ; c'est une espèce de noix renfermée à demi dans une coupe.

Geo. Et dans une coupe très-jolie ; j'en ai fait des bateaux qui voguaient à merveille dans une jatte.

L'inst. Si vous n'étiez pas plus grand qu'une fée, vous pourriez vous en servir pour boire. La fable nous dit que ces êtres imaginaires en faisaient usage au lieu de coupes « et buvaient dans des « coupes de gland les perles de la rosée. »

Hen. Le gland est-il bon à manger ?

L'inst. Dans les premiers âges du monde, avant que l'homme cultivât la

terre, il vivait uniquement des productions sauvages que la nature lui offrait. L'histoire nous apprend que le gland formait la partie la plus considérable de sa nourriture; je crois même que l'on continue d'en manger encore dans quelques pays méridionaux, où probablement ce fruit n'a pas la même âcreté que dans le Nord. Nous l'employons principalement à nourrir les porcs. Dans les parties de l'Angleterre où les forêts de chêne sont communes, on élève de nombreux troupeaux de ces animaux que l'on conduit au bois en automne, temps où le gland est mûr. Ils y trouvent, pendant deux ou trois mois, une ample nourriture. Mais ce n'est là qu'une faible partie des avantages que nous devons au Chêne; vous serez étonné d'apprendre que votre patrie tient de cet arbre sa principale gloire et sa sécurité.

Hen. Quoi! comment cela?

L'inst. N'avez-vous pas lu dans l'histoire ancienne ce que l'oracle répondit aux Athéniens, qui lui demandaient comment ils devaient s'y prendre pour éluder les efforts des ennemis et se mettre à l'abri de toute invasion.

Entourez-vous de murailles de bois, leur répondit l'oracle.

Hen. De murailles de bois! voilà qui est bizarre, des murailles de pierre m'auraient paru plus sûres, elles offrent moins de prise au feu.

L'inst. D'accord, mais vous ne saisissez-pas le sens de l'oracle, le voici : la ville d'Athènes était l'entrepôt d'un grand commerce; comme ses habitants étaient très versés dans l'art de la navigation, l'oracle leur donnait à entendre qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de chercher leur sûreté dans leurs vaisseaux : or, la position de la grande Bretagne est absolument la même que celle d'Athènes. Notre pays est une île qui n'a besoin ni de murailles, ni de fortification. Il ne lui faut que des vaisseaux pour tenir en respect ses ennemis. Aujourd'hui nous avons la marine la plus belle, la plus imposante qui existe sur la surface du globe. Nos vaisseaux nous défendent contre les attaques des autres nations et nous mettent à portée de les attaquer elles-mêmes lorsqu'elles nous insultent; et cet avantage, nous le devons au Chêne.

Geo. Est-ce que tout autre bois ne serait pas aussi bon pour la construction des vaisseaux ?

L'inst. Aucun autre ne serait aussi convenable, sur-tout pour les vaisseeux de guerre. Le bois de chêne est le plus solide que nous puissions employer; c'est celui qui se conserve le mieux dans l'eau et qui résiste le plus long-temps au choc des vagues et au boulet de canon. Une qualité précieuse du chêne, c'est qu'il est moins sujet que tout autre bois à éclater où à se briser : une balle peut le traverser sans y causer de fente. N'avez-vous jamais entendu ce vieux refrain « *Nos vaisseaux sont de cœur de chêne et cœur de chêne ont nos matelots.* »

Geo. Non, je ne connaissais pas cette chanson.

L'inst. Elle fut composée à une époque où les armes de l'Angleterre venaient d'obtenir des succès plus éclatans que tous ceux dont l'histoire eût jusques-là fait mention : et ces succès étaient à juste titre particulièrement attribués à notre flotte dont la matière première est le

chêne de la grande Bretagne : ainsi, j'espère que désormais vous ne regarderez les Chênes qu'avec le respect qu'ils méritent.

Hen. Oui, le Chêne sera toujours mon arbre favori.

L'inst: Vous trouvez donc que Pope a raison de dire dans *sa forêt de Windsor* :

« Que l'Inde s'énorgueillisse de ses riches productions, nous ne lui envierons ni son ambre, ni ses baumes, tant que nos chênes transporteront d'un pôle à l'autre les plus précieux fardeaux, et feront l'ornement des mers soumises à leur empire ?

Ce passage s'applique également à la marine marchande et à la marine militaire : en effet, tous nos vaisseaux sont construits soit avec le chêne du pays, soit avec les chênes importés de l'étranger.

Geo. Les mats de vaisseaux sont-ils aussi de chêne ?

L'inst. Non, le bois de chêne serait trop lourd pour cela : d'ailleurs il serait difficile

difficile de trouver des troncs de chênes assez hauts et assez droits pour cet usage. On construit les mats avec diverses espèces de Pin et de Sapin qui fournissent des tiges très-longues et très-droites.

Geo. Emploie-t-on le chêne à autre chose qu'à la construction des vaisseaux ?

L'inst. Oh assurément ! c'est un des bois dont les charpentiers et les menuisiers font le plus d'usage pour les ouvrages où la force et la durée sont nécessaires : comme portes, chassis de fenêtres et poutres que l'on scelle dans les murs afin de les rendre plus solides. Les planchers, les escaliers, sont quelquefois construits avec ce bois. Dans nombre d'anciennes maisons de campagne qui furent construites lorsque le chêne était plus abondant qu'il ne l'est aujourd'hui, toute la charpente était de ce bois. On l'emploie encore quelquefois à faire des tables, des sièges, des commodes et des bois de lit, quoiqu'on y ait presque entièrement substitué l'acajou pour les meubles élégans et des bois plus légers et plus tendres pour les meubles communs ; car la densité du

chêne fait qu'il est très difficile à travailler et en rend la main d'œuvre fort chère. C'est aussi le chêne, qu'on préfère, pour la construction des moulins, des ponts, des digues, des charettes et des chariots, des tonneaux, des cuves, enfin du dernier meuble dont l'homme ait besoin. Georges, devinez-vous de quel meuble je veux parler ?

Geo. Non.

Hen. D'un cercueil.

L'inst. Cela est vrai.

Hen. Pourquoi donc cette dernière habitation a-t-elle besoin d'un bois aussi solide ?

L'inst. Je n'en vois aucune autre raison que cet attachement à la vie qui nous porte à conserver, le plus long-temps possible, notre dépouille mortelle, c'est cette horreur pour la destruction de notre être, qui détermine tant d'hommes à prendre des mesures pour disputer aux vers leurs restes inanimés ; mais glissons sur ce triste sujet. Je ne vous ai

encore exposé qu'une partie des services que nous rend le Chêne : n'avez-vous jamais vu de tannerie?

Geo. Nous avons souvent passé tout près d'un établissement de cette espèce, situé à l'extrêmité de la ville ; mais nous n'avons jamais osé mettre le pied dans la cour à cause d'un gros dogue qui en défendait l'entrée.

L'inst N'est-il pas enchaîné pendant le jour?

Hen. Sans doute, mais il aboie avec tant de force et a le regard si féroce, que nous avions peur qu'il ne rompît sa chaîne.

L'inst. Moi, j'ai peur que vous ne soyez deux poltrons. Cependant j'imagine que vous vous êtes assez approchés de la cour pour y remarquer de gros monceaux d'écorce.

Geo. Oh oui, il y en a plusieurs.

L'inst. Eh bien, ce sont des monceaux

d'écorce de chêne, dont on fait usage pour tanner les cuirs.

Hen. Et quel est leur effet sur le cuir ?

L'inst. Le voici. Chaque partie du chêne est astringente, c'est-à-dire a la propriété de rapprocher ou resserrer les molécules élementaires des corps, par conséquent de les rendre plus fermes, plus compactes : les parties molles, ainsi rapprochées, sont plus solides et résistent mieux à la destruction. Aussi-tôt qu'on a dépouillé l'animal, on en fait macérer les peaux dans une eau de chaux pour en enlever le poil et la graisse ; on la met ensuite tremper dans une décoction d'écorce de chêne ; cette liqueur qui est fortement astringente, donne de la consistance à la peau et la convertit en cette substance qu'on nomme cuir. On soumet aussi aux procédés de la tannerie les filets de pêche et les voiles des vaisseaux. Cet usage de l'écorce du chêne la rend très précieuse ; aussi avez-vous pu remarquer dans les forêts beaucoup de gens occupés à dépouiller de leur écorce les chênes abbattus et à l'entasser avec soin.

Geo. Il est vrai, mais je croyais qu'ils ne la ramassaient que pour la brûler.

L'inst. Ils s'en gardent bien; elle est trop précieuse pour cela. Il me reste à vous faire connaître un autre usage du chêne; il entre dans la composition de la teinture.

Hen. De la teinture! et quelle couleur peut-il donner, s'il vous plaît?

L'inst. La sciure de chêne est le principal ingrédient qui entre dans la teinture des futaines: à l'aide de quelques mélanges et de quelques procédés, on parvient à leur donner avec cette poudre une couleur brune, plus ou moins foncée. Chaque partie du chêne produit, ainsi que tous les autres végétaux astringents, le bleu foncé ou le noir, par la simple addition de quelques préparations de fer. C'est de cette manière qu'on fait quelquefois usage de l'écorce de cet arbre pour obtenir la teinture en noir. N'avez-vous jamais vu ce que les enfans appellent une pomme de chêne?

Geo. J'en ai cueilli moi-même.

L'inst. Savez-vous ce que sont ces sortes de pommes ?

Geo. Le fruit du chêne apparemment.

L'inst. Point du tout. Je vous ai dit que le fruit de cet arbre était le gland ; quant à ces pommes, ce sont des excroissances formées par un insecte.

Géo. Un insecte ! et comment peut-il les former.

L'inst. Cet insecte est une espèce de mouche qui a la faculté de percer la peau extérieure des branches du chêne sous laquelle il dépose ses œufs ; la partie entamée se gonfle et produit une sorte de tumeur : après un certain temps, les œufs éclosent, et les petits insectes se frayent une sortie en rongeant l'enveloppe qui les recélait. Cette sorte de pomme est un assez fort astringent qu'on emploie quelquefois pour la teinture en noir. On trouve dans les contrées méridionales, une espèce de chêne qui fournit d'autres excroissances rondes qu'on nomme noix de galle. Elles deviennent très-dures, et sont un

puissant astringent, qui est toujours employé dans la teinture en noir et dans la composition de l'encre, en y joignant une autre substance qui contient du fer, et qui est connue sous le nom de couperose. Voilà les principaux usages du chêne, ils me paraissent si importans, que quiconque plante un gland et prend soin de l'arbre qui en provient, mérite, à mes yeux d'être rangé parmi les bienfaiteurs de son pays. Rien d'ailleurs de plus imposant, de plus majestueux, qu'une forêt de beaux chênes; c'est un ornement fait pour décorer l'habitation des plus puissans d'une contrée.

Hen. En ce cas, je suis surpris que tout gentilhomme riche, dont les terres sont suffisamment étendues, ne les couvre pas de chênes.

L'inst. Plusieurs propriétaires, sur tout depuis quelques années, ont fait des plantations de cet arbre; mais toute espèce de sol ne lui convient pas: une autre considération empêche beaucoup de personnes de se donner la peine, et de faire la dépense qu'exige cette plantation; le chêne est si long-temps à croître

que personne ne peut raisonnablement s'attendre à jouir de ceux qu'il a plantés. Un chêne de cinquante ans est très-loin du degré d'accroissement dont il est susceptible, et à peine, en un siècle, cet arbre a-t-il atteint toute sa perfection; néanmoins il est de notre devoir de penser à la postérité aussi bien qu'à nous-mêmes, et ceux qui ont reçu des chênes de leurs ancêtres, doivent en laisser à leurs neveux.

Hen. Eh bien, selon moi, toute personne qui fait abattre un chêne, devrait être tenue d'en planter un autre.

L'inst. Dites deux ou trois pour un, à cause des accidens qui peuvent en arrêter la croissance.

Il me reste à vous citer un passage sur le chêne parvenu à l'état de pleine croissance ou plutôt au premier degré de décadence, et sur les animaux auxquels il sert de retraite et d'aliment; après quoi nous continuerons notre promenade.

Voyez ce chêne vénérable; son écorce raboteuse, et son tronc couvert de mousse

attestent deux siècles de végétation. Remarquez ces branchages énormes qui s'étendent au loin entrelacés sans aucun ordre, et cette cime majestueuse qui semble obscurcir les cieux. C'est un vaste château aërien, construit par la nature et qui sert d'habitation à diverses tribus. La corneille occupe l'étage le plus élevé, et fait plier les branches sous le poids de son nid. L'écureuil léger s'empare du milieu, s'y ménage un ombrage et une terrasse au besoin. Le pic au bec effilé trouve sa pâture sous l'écorce qui recèle les insectes dont il est avide; tandis que ce superbe édifice décline insensiblement vers sa destruction, et finit par être lui-même la proie du temps.

LES DEUX BRIGANDS,

SCÈNE.

Alexandre le grand, *dans sa tente.* Gardes.

Un homme enchaîné et d'une contenance fière, est amené devant lui.

Alexandre. Es-tu ce brigand de Thrace,

dont les exploits ont fait tant de bruit.

Le brigand. Ma patrie est la Thrace, en effet, et je suis soldat.

Alex. Toi, soldat! un voleur, un pillard, un assassin, la peste de la contrée! je pourrais honorer ton courage; mais je dois détester et punir tes crimes.

Le brig. Qu'ai-je fait que Alexandre puisse me reprocher?

Alex. N'as-tu pas défié ma puissance, troublé le repos public, et passé ta vie à mettre à contribution les personnes et les propriétés?

Le brig. O Alexandre! je suis ton captif, par conséquent forcé d'entendre ce qu'il te plaît de me dire, et de subir les peines que tu voudras m'infliger; mais tu n'as aucun empire sur mon ame; et si je répondais à tes reproches, ce serait en homme qui ne craint rien.

Alex. Parle librement. Loin de moi l'idée de me prévaloir de ma puissance

pour imposer silence à ceux avec lesquels je daigne m'entretenir.

Le brig. Je répondrai donc à ta question par une autre. Comment Alexandre a-t-il passé sa vie ?

Alex. Comme un héros. Interroge la renommée, elle te l'apprendra. Parmi les braves, j'ai été le plus brave; parmi les souverains, le plus respecté; parmi les conquérans, le plus invincible.

Le brig. Et la renommée n'a-t-elle pas aussi parlé de moi ? jamais bande plus vaillante fut-elle commandée par un chef plus redoutable ? non... mais il est au-dessous de moi de me vanter; tu sais toi-même si l'on a eu bon marché de moi.

Alex. Misérable ! encore, qui es-tu ?.. un vil, un infame brigand.

Le brig. Et un conquérant qui est-il ? n'as-tu pas, tel qu'un mauvais génie, troublé la paix générale, desséché les canaux de l'industrie, pillé, ravagé, tué, au mépris des loix et de

la justice, uniquement pour satisfaire une misérable ambition ? j'ai joué le même rôle sur un théâtre plus resserré, avec une centaine de braves. Toi, tu as porté l'effroi chez toutes les nations, à la tête de cent mille combattans. Si j'ai dépouillé des individus, tu as ruiné des princes et des rois; si j'ai brûlé quelques hameaux, tu as porté la désolation dans les empires les plus vastes et les villes les plus florissantes. Quelle différence vois-tu donc entre nous, si ce n'est que tu étais né sur le trône et moi dans une condition privée; ce qui t'a fourni les moyens de devenir plus puissant que moi?

Alex. Mais si j'ai pris en roi, j'ai donné en roi. Si j'ai renversé des empires, j'en ai élevé de plus grands. J'ai protegé les arts, le commerce et la philosophie.

Le brig. Et moi aussi, j'ai généreusement donné aux pauvres ce que j'avais enlevé aux riches. J'ai établi l'ordre et la discipline parmi l'espèce la plus fé-

roce du genre humain. J'ai tendu un bras protecteur à l'opprimé. Je suis à la vérité peu versé dans ce que tu appelle philosophie ; mais je crois que ni toi ni moi ne réparerons jamais dans le monde les maux que nous y avons causés.

Alex. Il suffit. Qu'on lui ôte ses fers et qu'il soit bien traité. (*Le brigand sort*) Y aurait-il donc tant de rapport entre Alexandre et un brigand ? approfondissons la chose ; elle en vaut bien la peine.

LE PRIX DU PLAISIR.

J'ai envie, je crois, de faire un tour à cheval, dit après déjeuner le jeune *lord Linger*, qu'on prépare mes bottes, et mon cheval.

On selle le cheval et l'on attache au jeune lord ses éperons.

Non, reprit-il, j'aime mieux faire le tour du parc avec mon petit attelage.

L'ordre était à peine expédié, que le jeune lord envoie son valet-de-chambre contremander l'attelage : sa

fantaisie actuelle est d'exercer dans le champ voisin son nouveau chien de chasse.

Toute réflexion faite, il vaut mieux, dit-il, rester au logis et faire quelques parties de billard. Il en commence une en effet, mais ne peut faire un coup dont il soit content. Son précepteur qui était présent, jugea le moment favorable pour lui proposer une lecture : ah! je crois que je le veux bien, répondit le jeune lord ; car je suis las de ne rien faire ; que lirons-nous ?

Milord en resta dernierement à l'un des plus beaux morceaux de l'Enéide ; lui plairait-il de l'achever ?

Volontiers .... mais non : je préfère de continuer l'histoire de D Hume : ou si nous nous occupions de la Géographie ?

Je ne demande pas mieux ; les globes sont dans votre cabinet d'étude. On passe dans ce cabinet, assez mal nommé, et le jeune lord, les coudes appuyés sur la table, jette un regard distrait sur les globes : les tourne et retourne nonchalamment et écoute en bâillant les explications du précepteur.

Celui-ci venait de commencer la solution d'un problême interressant, lorsque le jeune lord l'interrompit pour demander la lecture de Virgile : on apporte le livre, et grâce aux facilités qu'on a l'adresse de lui ménager, le noble traducteur parvient à rendre tant bien que mal, une vingtaine de vers. Sonnant alors : c'est bien assez travaillé, dit-il : Tom, apportez-moi mon arc et mes flèches. Le bel arc de la fabrique de Londres, son étui vert, avec le carquois et les autres accessoires, tout est apporté en un clin-d'œil. Le jeune lord se rend à l'endroit destiné pour ce genre d'exercice ; il ajuste successivement plusieurs flèches ; aucune n'atteint le bouclier qui servait de blanc ou de but : de dépit, il tire le reste au hazard, puis ordonne qu'on lui amène son cheval. Il parcourt l'espace d'un mille ou deux, suivi d'un domestique et à midi sonnant, se trouve sur une esplanade auprès de laquelle était placée l'école du village. Tout à coup la porte s'ouvre avec fracas : une nuée de joyeux polissons se précipite sur l'herbe en

poussant des cris d'allégresse : bientôt le tumulte fait place à des jeux réglés : les uns s'exercent aux ballons, les autres courent la poste aux ânes ; chacun se livre aux amusemens qui sont le plus de son goût ; tout est bruit, mouvement, plaisir.

Comme le lord Linger avait ralenti le pas de son cheval, il démêla dans la foule le fils d'un de ses fermiers, qui avait été compagnon des jeux de son enfance ; il lui fit signe d'approcher, et lui demanda comment il se trouvait du métier d'écolier : oh ! fort bien, milord, répondit Jacques. Quoi ! vous avez donc beaucoup d'heures de récréation ? nous avons deux heures à midi et une le soir ; voilà tout : encore faut-il prendre là-dessus le temps des repas.

—— C'est bien peu en vérité ! —— J'en conviens ; mais aussi quand nous nous livrons à la dissipation, c'est de bien bon cœur, et nous mettons le temps à profit comme des gens qui n'en ont point à perdre ; lorsqu'il est question de travailler, c'est tout de même ; mais adieu, milord, j'entends mes camarades

qui m'appellent. Là dessus il part comme un trait. Que Jacques est heureux, disait le jeune lord en lui même, que ne suis-je écolier comme lui!

LES REPROCHES DE CANUTE A SES COURTISANS.

Acteurs.

Canute, *roi d'Angleterre.*
Oswald, Offa, *courtisans.*

La scène est à Southampton, à la marée montante.

Canute. Est-il vrai, mes amis, que je sois le plus grand des monarques, comme vous me l'avez répété si souvent?

Offa. Très-vrai, mon Souverain, vous êtes le plus puissant de tous les rois.

Oswald. Nous sommes tous vos esclaves; nous baisons la poussière de vos pieds.

Of. Non seulement nous sommes vos esclaves ; mais les élémens mêmes subissent votre loi ; la terre vous obéit d'un pôle à l'autre, et la mer est soumise à vos ordres.

Can. Quoi! la mer avec ses vagues mugissantes et redoutables m'obéit? Ce terrible élément s'arrêtera-t-il à mon commandement?

Of. La mer vous appartient : elle fut créée pour porter vos vaisseaux d'une extrémité du globe à l'autre, et pour répandre à vos pieds les trésors de l'Univers : elle est redoutable pour vos ennemis ; mais elle vous reconnaît pour son souverain.

Can. Le flux ne va-t-il pas paraître ?

Osw. Oui, Sire, vous pouvez voir déjà la mer se gonfler.

Can. Apportez-moi une chaise, posez-la ici, sur le sable.

Of. Quoi! Sire, dans l'endroit même où le flux va venir?

Can. Oui précisément.

Osw. Ah, ah (*à part*) que va-t-il faire!

Of. Sans doute il n'est pas assez fou pour nous croire.

Can. O puissant Océan! toi qui es mon sujet, car mes courtisans me l'assurent, ton devoir rigoureux est de m'obéir; ainsi donc, j'étends sur toi mon sceptre sacré et t'ordonne de te retirer. Eloigne tes vagues menaçantes, défends-leur de mouiller les pieds de ton royal maître.

Osw. La mer aura, je crois, bien peu de respect pour ses ordres.

Of. Voyez avec quelle force s'élève la marée!

Can. Hé bien, la mer obéit-elle à mes ordres? si elle est ma sujette, il faut avouer que j'ai là une sujette bien rebelle. Voyez comme elle se soulève, et avec quelle fureur elle dirige ses ondes écumantes sur ma personne sacrée! Vils adulateurs! pensiez-vous que j'ajouterais foi à des impostures aussi grossières? sachez qu'il n'y a qu'un seul être auquel les élémens obéissent: C'est

le Souverain du ciel et de la terre, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs; lui seul peut dire à l'Océan : *Ici tes flots s'arrêteront, ici tes vagues abaisseront leur cime orgueilleuse, ici ta fureur respectera les bornes que ma puissance a posées.* Un roi n'est qu'un homme, c'est-à-dire un vermisseau ; osera-t-il se flatter d'égaler en puissance le suprême ordonnateur, et de commander comme lui à la mer de se retirer ?

Emportez cette couronne et quelle n'approche plus de ma tête. Puisse mon exemple servir à réprimer l'orgueil des rois, et votre disgrâce apprendre aux courtisans à respecter la vérité et leur maître !

LES CHOSES
COMME IL CONVIENT DE LES NOMMER.

Charles. Papa, vous devenez bien paresseux ; l'hiver dernier vous étiez dans l'usage de nous raconter des histoires, à présent vous ne nous en dites plus du tout. Nous voici rassemblés au-

tour du feu et prêts à vous écouter: je vous en prie, cher papa, racontez-nous-en une bien jolie pour nous dédommager.

Le père. Volontiers ; de quelle espèce la voulez-vous ?

Ch. Papa, une histoire de brigands.

Le p. Une histoire de brigands! allons, soit . . . . Un jour des hommes tous vêtus de la même manière . . . .

Ch. Avec des crêpes noirs sur le visage ?

Le p. Non, ils avoient des bonnets de fer ; et longeaient, sans bruit et en bon ordre, le pourtour d'une épaisse forêt, après avoir traversé une plaine couverte de bruyères.

Ch. C'était des gens de bien mauvaise mine, je parie.

Le p. Je ne dis pas cela : c'était au contraire, autant que je puis m'en souvenir, des hommes grands et bien faits : ils laissaient à leurs droite une vieille tour ruinée.

Ch. A minuit; et à l'instant où la cloche achevait de sonner douze heures : n'est-il pas vrai papa ?

Le p. Point du tout : c'était le matin, par un beau jour d'été et l'air était embaumé du parfum des fleurs ; ils cheminaient à la suite les uns des autres.

Ch. Sans le moindre bruit, tout courbés, et rampant le long des haies.

Le p. Au contraire, ils se tenaient singulièrement droits, et loin de garder le silence, ou de craindre d'être entendus, ils ne marchaient qu'au son de divers instrumens.

Ch. Mais, papa, c'était le moyen d'être promptement découverts.

Le p. Voilà dequoi ils paraissaient s'inquiéter fort peu. Loin de se cacher, il tiraient gloire de leurs actions. Ils s'avançaient comme je l'ai dit, à la suite les uns des autres, vers une vaste plaine où se trouvait un joli village auquel il mirent le feu.

Ch. Les scélérats !

Le p. Et tandis que le village brûlait, ils égorgèrent vingt mille hommes.

Ch. Oh ! quelle horreur ! Vous ne voulez pas sans doute que j'ajoute foi à ce récit : c'est un conte comme vous nous en avez fait tant de fois ; mais papa vous ne nous attraperez plus. Comment se persuader qu'un aussi grand nombre d'hommes se laissent tranquillement couper la gorge par de pareils gens ?

Le p. Tranquillement, dites-vous ! Je ne me suis pas servi de cette expression là : elle aurait été d'autant plus déplacée, qu'ils opposèrent à leurs meurtriers, la résistance la plus opiniâtre.

Ch. Mais est-il posible qu'une poignée d'hommes en tue vingt mille?

Le p. Qui vous parle d'une poignée : les meurtriers étaient au nombre de trente mille.

Ch. Pour le coup je devine : il s'agit d'une bataille.

Le p. J'en conviens ; mais vous

conviendrez à votre tour que les attaques des brigands ne sont rien, si on les compare aux meurtres que peut commettre une armée.

LE RAT ET LA SONNETTE.

Il y avait, dans une campagne, une grande et vieille maison, tellement infestée de rats, que rien n'était à l'abri de leur voracité ; ils escaladaient les murs pour atteindre le lard suspendu au plancher ; des tablettes très élevées n'étaient pas un rempart suffisant pour garantir le fromage et la pâtisserie ; ils perçaient les murs pour pénétrer dans la chambre des provisions et piller les conserves et les confitures : à force de ronger, ils se faisaient jour dans les buffets, et couraient par bandes derrière les boiseries. Les chats leur déclaraient vainement la guerre. La mort-aux-rats n'était pas d'une plus grande ressource ; ces pillards étaient trop rusés et trop bien nourris, pour se laisser tenter par un mets qu'ils ne connaissaient pas. Seulement, de loin en loin, quelqu'un des plus

plus étourdis, se laissait prendre à un autre piège qui lui coûtait la vie. Un jour qu'un de ces étourdis s'était, sans le vouloir, rendu prisonnier, le propriétaire de la maison s'avisa d'un stratagême nouveau qui lui réussit à merveille; ce fut de lui attacher au cou une petite sonnette et de le laisser aller.

Le rat ne se vit pas plutôt libre qu'il gagna la retraite la plus voisine où il espérait rejoindre ses camarades; mais ceux-ci, au bruit de la sonnette, soupçonnant qu'un ennemi avait pénétré dans leurs retranchemens, se dispersèrent aussi-tôt. Le porte-sonnette suivit leurs traces, et devina bientôt la cause de leur fuite; cela l'amusa beaucoup, partout où il abordait, il était redouté. Il chassait ainsi ses anciens amis, de trou en trou, de chambre en chambre, s'amusant de leurs terreurs, et les augmentant par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. Il arriva de là qu'il eut à lui seul la disposition de la maison. Bon, dit-il, moins il y en aura, meilleure chère je ferai. En effet, il nagea

dans l'abondance des mets les plus friands ; il s'y livra tellement qu'il pensa en étouffer, et qu'il pouvait à peine se soutenir sur ses jambes.

Pendant deux ou trois jours, ce genre de vie lui parut délicieux : notre hermite mangeait, puis mangeait encore, et jouait à merveille le rôle d'épouvantail ; mais il se lassa bientôt de l'état d'isolement auquel il se condamnait lui-même, et n'aspira plus qu'à se réunir à ses camarades. La difficulté était de se débarrasser de la sonnette qui leur faisait peur. Il y employa ce qu'il avait de force et d'adresse ; mais toutes ses tentatives furent inutiles, et ce qui l'avait d'abord amusé, devint son tourment. Il eut beau errer de chambre en chambre dans l'espoir de désabuser quelqu'un de ses camarades, la maudite sonnette les écartait toujours. Les regrets, l'ennui, finirent par le rendre stupide ; privé de son agilité naturelle, il se trouva sur le chemin d'un chat dont il devint la proie.

L'homme assez élevé au-dessus de ses égaux pour leur inspirer de la crainte, est forcé d'expier son élévation

par la perte de toutes les douceurs de la société. Il est seul au milieu de la foule; il rougirait d'y être confondu et personne ne se soucie d'être trop près de lui. On ne saurait assez le répeter: L'amour et la crainte n'habitent point ensemble.

LE PROPRIÉTAIRE CHEZ SON FERMIER.

DRAME.

La scène se passe dans une chambre de la ferme.

Betty, *femme du fermier.*

Fanny, *jeune personne recueillie par la fermière.*

Enfans *de différens âges, diversement occupés.*

Arrivée du propriétaire.

Le propriétaire. Bon jour Betty.

Betty. Ah! c'est vous, monsieur? comment vous portez-vous? comment se portent, madame, et toute votre respectable famille?

Le prop. Très bien, je vous remercie ; et vous Betty, êtes vous en bonne santé, ainsi que votre mari et vos enfans?

Bet. Monsieur, vous nous faites beaucoup d'honneur, nous nous portons assez bien. Voudriez-vous vous reposer? notre chambre est bien petite et bien embarrassée ; je voudrais pouvoir vous reçevoir mieux. Marie, vîte un siège à monsieur.

Le prop. Je vois que tout ici est fort bien. Jean est allé aux champs sans doute ?

Bet. Oui, monsieur, il est allé semer et herser avec ses deux aînés.

Le prop. C'est bien ; j'apperçois ici deux, trois, quatre, six enfans : c'est là toute votre famille, je pense ; ils sont tous occupés comme des abeilles.

Bet. Oh, monsieur, les temps sont trop durs pour permettre de rester oisif. Jean et moi, nous avons toujours beaucoup travaillé, et nous accoutumons

nos enfans à faire comme nous. Il n'est aucun d'eux, excepté les plus jeunes, qui ne sache faire quelque chose.

Le prop. C'est très-bien; avec l'amour du travail et la sobriété, on ne doit pas craindre, quelque chose qui puisse arriver, de donner le jour à une nombreuse famille. Il serait à desirer que les enfans de certains gentilshommes fussent élevés dans des habitudes aussi louables.

Bet. Monsieur, ceux qui ont une fortune acquise, ont-ils besoin de prendre tant de peine?

Le prop. La fortune se dissipe plus aisément qu'elle ne s'acquiert; et lorsqu'on a épuisé sa bourse, que faire pour la remplir, si l'on n'a la ressource du travail?

Bet. Cela est vrai, monsieur; aussi remercions-nous le ciel de nous avoir donné en même temps la force de travailler, l'amour du travail, et pour comble de biens, un aussi bon propriétaire que monsieur.

Le prop. De bons fermiers méritent d'avoir de bons propriétaires, et depuis long-temps je sais ce que vous valez. Approchez, mes jolis enfans, je vous apporte des gâteaux, parceque vous êtes bien sages.

Betty à ses enfans. Pourquoi donc ne remerciez-vous pas monsieur?

Le prop. Je ne pensais pas que vous eussiez une fille de l'âge de cette jeune personne.

Bet. Je n'en ai pas en effet d'aussi grande, monsieur, elle n'est pas à moi, quoique je l'aime autant que si elle était ma propre fille.

Le prop. C'est peut-être une parente?

Bet. Non, monsieur.

Le prop. Qui est-elle donc?

Betty (bas) Lorsqu'elle sera sortie, je dirai à monsieur qui elle est. (*haut*) Fanny, allez prendre du lait pour le porter au veau qui est dans l'étable. (*Fanny sort.*)

Le prop. Voilà assurément une personne bien jolie, et qui paraît être bien modeste.

Bet. Ah ! monsieur, elle est aussi bonne que jolie ; elle est étrangère, et d'un pays fort éloigné ; elle demeure avec nous depuis plus d'un an ; un accident l'y amena, si Monsieur le desire j'aurai l'honneur de lui en donner les détails.

Le prop. Je vous en prie ; j'apprendrai avec plaisir tout ce qui concerne cette aimable fille, mais faites-moi donner un verre de petit lait.

Betty. Je vous demande pardon, Monsieur, de ne vous en avoir pas offert. Courez, Marie, chercher à Monsieur du petit lait frais dans une jatte bien nette.

Le prop. Maintenant, commencez je vous prie, l'histoire de la jeune personne.

Bet. Très-volontiers.

Un soir que mon mari revenait des champs, il apperçût sur le chemin un chariot renversé il vola au secours

et trouva une pauvre vieille dame étendue sur le sable et grièvement blessée; près d'elle était cette jeune fille, poussant des cris lamentables. Après que mon mari eût aidé à relever le chariot, il alla secourir les dames. Il parvint après beaucoup de peine, à remettre la dame âgée dans la voiture. Il l'accompagna et la conduisit jusqu'ici; arrivé, il m'avertit et nous fîmes prendre à cette dame quelques fortifians; mais elle était si mal qu'elle ne put continuer sa route. Après nous être consultés Jean et moi, nous la recueillîmes et la transportâmes dans un lit. Elle était dangereusement blessée à la tête; son état, loin de diminuer, semblait devenir plus grave chaque jour. Nous appellâmes un médecin et fîmes de notre mieux pour lui procurer les secours qui convenaient à sa situation. Mais rien ne réussit, et bien-tôt nous vîmes qu'il n'y aurait vraisemblablement pas moyen de la rappeller à la vie. La pauve Fanny, sa petite fille, ne la quittait ni le jour ni la nuit, et vous eussiez eu, monsieur, le cœur déchiré des gémissemens que

lui arrachait l'état de son aïeule. Helas! s'écriait cette jeune personne, c'est la seule amie que j'aye dans lemonde; que devenir si je la perds! Le père ni la mère de Fanny, n'étaient plus. Lorsque mon mari rencontra ces pauvres dames, elles allaient dans le nord pour y vivre à bon compte, et tâcher d'y trouver quelques-uns de leurs parens. Enfin, Monsieur, au bout de quelques jours, la pauvre dame succomba. L'argent qu'elle avait sur elle n'allait guère aude-là de la somme nécesaire pour acquitter les frais du médecin et ceux de l'enterrement. Cette perte plongea Fanny dans une extrême affliction: je crus qu'elle ne consentirait jamais à abandonner la tombe de son aïeule. Elle se désolait, et se livrait à toute l'amertume de la plus profonde douleur. Mais, je fatigue monsieur, peut-être?

Le prop. Non, je vous assure; votre réeit m'intéresse infiniment.

Bet. Nous fîmes tous nos efforts pour consoler cette jeune infortunée; mais

elle s'écriait à chaque instant : que deviendrai-je ? où aller ? qui prendra soin de moi ? Je dis à Jean : cette pauvre créature me perce l'ame ; peut-être consentirait-elle à rester avec nous, quoiqu'elle paraisse avoir été élevée pour une condition différente de la nôtre ; mais que pourrait-elle faire, seule dans le monde, et abandonnée à elle-même ! Alors nous convînmes, mon mari et moi, que je lui proposerais de rester avec nous. Lorsque je l'en pressai, la pauvre enfant ! il me semble voir encore l'altération de sa contenance ! Oh ! me dit-elle : le plus ardent de mes vœux est de rester avec vous. Je crains de ne pouvoir vous rendre que de bien faibles services ; mais je m'appliquerai à vous devenir utile, je m'efforcerai d'y réussir. Vous ne vous occuperez, lui répondis-je, que des choses qui vous feront plaisir ; nous sommes enchantés que vous veuillez partager notre demeure ; vous resterez avec nous tant qu'il vous plaira.

Enfin, Monsieur, la jeune personne resta, et mit tant d'intelligence et de

bonne volonté à se rendre familiers nos travaux de toute espèce, qu'elle devint bien-tôt mon premier aide, puis elle est d'un caractère si doux ! elle est si fort attachée à nous et à nos enfans ! que je la regarde, que je la chéris, comme l'aînée de ma famille. Je suis persuadée que Fanny a reçu une bonne éducation ; elle sait lire, écrire et travailler à l'aiguille beaucoup mieux que nous; et lorsque l'ouvrage est fini, elle instruit nos enfans. La conduite de cette jeune personne est d'une régularité si parfaite qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer. Voilà, Monsieur, l'histoire de notre chère Fanny.

Le prop. Je vous remercie de tout mon cœur de me l'avoir apprise, ma bonne Betty ! elle honore également et vous et Fanny. Mais quel est je vous prie, son nom de famille ?

Bet. C'est . . . permettez que je me rappelle, c'est, je crois, Welford !

Le prop. Welford ! ce nom m'est connu; je serais fort aise de m'entretenir un moment avec Fanny.

Bet. Et bien je vais l'appeller. (*Fanny arrive*)

Le prop. Venez, ma chère enfant. Betty m'a fait le récit de votre histoire; elle m'a vivement interressé, je vois que vous êtes orpheline.

Fanny. Oui, Monsieur, une pauvre orpheline.

Le prop. Welford est votre nom?

Fan. Oui, Monsieur.

Le prop. Quel lieu habitaient vos parens?

Fan. Londres, Monsieur; mais je les perdis en bas âge, et j'allai près de mon aïeule dans le comté de Surry.

Le prop. Cette dame était-elle votre aïeule paternelle? excusez, je vous prie, ces questions; elles ne sont pas l'effet d'une vaine curiosité.

Fan. Elle était mon aïeule paternelle, et demeura veuve pendant long-temps.

Le prop. Connaissez-vous son nom de fille?

Fan. Elle se nommait Borrowdale.

Le prop. Borrowdale! Apprenez-moi, je vous prie, en quel lieu vous alliez, lorsque le fatal accident vous arriva?

Fan. Monsieur, nous nous rendions à Kendal en Westemoreland, où mon aïeule était née.

Le p op. Ah! c'est bien la même . . . chaque circonstance le confirme . . . . Ma chère Fanny. (*lui prenant la main*) vous avez trouvé un parent, lorsque vous vous y attendiez le moins: j'étais le cousin germain de votre mère: la mienne était une Borrowdale de Westmoreland et sœur de votre aïeule. Je connais toute votre famille et me rappelle la mort de votre bon père, homme estimable, artiste distingué. Je sais aussi que votre tendre mère, ne pouvant supporter une telle perte, ne lui survécut que très-peu. Mais je ne pus jamais me procurer aucun renseignement sur la famille qu'ils laissèrent, ni savoir ce que devint ma parente. Je me réjouis bien sincèrement, ma chère Fanny, de vous avoir retrouvée par un hazard aussi extraordinare.

Il faut que vous veniez habiter avec nous. Ma femme et mes filles seront très-aises de recevoir une personne dont la conduite fait autant l'éloge.

Fan. Je vous suis obligée, Monsieur, de votre bonté; mais je suis dans un état trop obscur pour vivre, en qualité de parente, dans une maison telle que la vôtre.

Le prop. Non assurément; et vous saurez bien-tôt, Fanny, que nous ne sommes point du nombre de ceux qui méconnaissent des êtres estimables, parce qu'ils n'ont dans le monde d'autre lustre que celui de leurs vertus. D'ailleurs votre langage, votre conduite, annoncent que vous avez reçu une bonne éducation.

Fan. Ma pauvre aïeule, Monsieur, eut assez de bonté pour me donner toute celle qui dépendait d'elle, et si je n'ai pas recueilli plus de fruit des exemples et de l'instruction que j'ai reçus, je ne dois en attribuer la faute qu'à moi seule.

Le prop. Vous vous énoncez très-bien, Fanny; et plus je vous entends, plus je sens que je m'attache à vous. Préparez-vous donc à venir habiter ma maison. Je m'empresserai de témoigner à ces excellentes gens, une reconnaissance proportionnée à la générosité avec laquelle il vous ont accueillie.

Bet. Ma chère Fanny, je partage bien sincèrement votre bonheur; mais nous serons tous très affligés de nous séparer de vous.

Jean arrive, *accompagné de son fils aîné, Thomas.*

Jean. Quoi! vous ici, Monsieur?

Le prop. Oui, Jean, et j'ai trouvé chez vous un trésor.

Jean. Et quel est s'il vous plaît, Monsieur, ce trésor.

Le prop. Une aimable parente, Jean, cette jeune personne que vous avez si généreusement recueillie, est ma cousine.

Jean. Quoi! notre Fanny!

Thomas. Fanny !

Le prop. Oui vraiment, et lorsque je vous aurai remercié des bontés que vous avez eues pour elle et pour son aïeule, je l'emmenerai chez moi, et là présenterai à ma femme et à mes filles.

Jean. Voilà de surprenantes nouvelles. Je suis bien aise Fanny que vous ayez trouvé un tel asile, vous en êtes digne ; mais nous allons tous ici faire une grande perte.

Bet. C'est ce que je disais à ma chère Fanny.

Thomas (bas à Fanny.) Quoi vous voulez nous quitter, Fanny ! nous devons nous séparer !

Fanny (bas à Thomas.) Que puis-je faire, Thomas ?

Le prop. Il me semble appercevoir, sous plus d'un rapport, de l'éloignement pour une séparation.

Bet. Que voulez-vous, Monsieur, nous avons vécu ensemble si heureux !

Thomas (bas à Fanny.) Je vois qu'il faut nous séparer; mais j'espère. . . j'espère que vous ne nous oublierez pas entièrement.

Fanny (bas à Thomas.) Vous oublier ! oh ! non, jamais.

Le prop. Allons, je vois qu'il existe entre ces jeunes gens quelque mystère qu'il faut éclaircir. Betty, c'est à vous que je m'adresse.

Bet. Vous savez, Monsieur, que nous ne pouvions présumer que Fanny, fût votre parente. Mon fils Thomas et elle parurent concevoir du penchant l'un pour l'autre. Nous vîmes dans Fanny une fille de mérite et ne nous opposâmes point au dessein qu'ils avaient de s'unir aussi-tôt que Thomas pourrait se procurer une ferme. . . . . . .

Jean. Mais actuellement nous devons abandonner ce projet d'union.

Thomas. Pourquoi y renoncer, mon père ?

Le prop. Fanny, c'est à vous à prononcer sur cette question,

Fan Monsieur, Thomas m'offrit sa main lorsqu'ils ne voyait en moi qu'une pauvre fille sans appui, je dus regarder comme une faveur l'attention qu'il faisait à moi ; j'acceptai son offre : aucun changement de fortune ne peut me déterminer à lui retirer mon consentement : quelque chose qui puisse arriver, mon intention est d'unir mon sort au sien.

Thomas, lui prenant la main. Ma très-chère Fanny !

Le prop. Vous agissez noblement, ma chère fille, et me rendez orgueilleux des liens qui m'unissent à vous. Vous obtiendrez mon entier consentement, et je l'accompagnerai de témoignages effectifs de l'estime que vous m'inspirez.

Bet. Puisse le ciel vous combler de faveurs, monsieur ! car je sais que le cœur de mon pauvre garçon eut été navré, s'il eut fallu qu'il se séparât de l'objet de ses vœux; ma chère Fanny ! (*elle l'embrasse.*)

Le prop. J'ai, très à propos une

ferme maintenant vacante : Thomas la prendra, et la dot de Fanny l'acquitera pour son époux.

Thomas. Monsieur recevez me très-humbles remercîmens pour vos bontés.

Jean. Agréez, monsieur, le témoignage de notre reconnaissance commune.

Fan. Monsieur, puisque vous avez été si indulgent dans cette circonstauce, permettez-moi de me borner à aller rendre mes devoirs à ces dames. Souffrez que je ne quitte point le genre de vie auquel je suis accoutumée et que je dois continuer : je desire n'en pas embrasser un autre aussi opposé. D'ailleurs, je pense ne pouvoir être mieux nulle part que chez ceux que vous-même avez nommé mes futurs parens.

Le prop. Votre demande, Fanny, est tellement d'accord avec les convenances, elle annonce tant de jugement, que je ne puis m'y refuser; cependant vous voudrez bien que nous cultivions votre connaissance. J'aurai dans tous

les temps un plaisir particulier à vous voir.

Fan. Je serai toujours disposée, monsieur, à vous témoigner mon dévouement.

Le prop. Hé bien, Fanny, que Thomas vous amène à la maison cet après dîner; je vous présenterai à vos parentes et nous parlerons d'affaires. A revoir ma chère! mais il me faut un baiser.

Fan. Monsieur, j'aurai l'honneur d'aller saluer ces dames.

(*Le propriétaire sort.*)

Bet. Ma chère Fanny! ma fille! car à présent je puis vous nommer ainsi : vous ne pouvez concevoir toute l'obligation que je vous ai.

Thom. Eh! qui doit en avoir plus que moi ?

Fan. N'avez-vous pas chacun des droits à ma reconnaissance ?

Jean. Qui aurait pensé, lorsque j'allai

relever le chariot, qu'il dût être pour nous la source d'un bonheur aussi complet ?

Bet. Une bonne œuvre n'est, dit-on, jamais perdue.

Fan. Mes chers amis, j'employerai toute ma vie à vous prouver la vérité de ce proverbe.

L'OIE ET LE CHEVAL.

FABLE.

Une oie se crut deshonorée de voir un cheval paître à côté d'elle dans la même prairie, et sifflant avec humeur, elle dit à son commensal : vous ne prétendez pas, sans doute, être un animal aussi noble, aussi parfait que moi : vous n'habitez qu'un seul élément ; je puis ainsi que vous, fouler la terre ; mais vous n'avez pas, comme moi des ailes pour fendre les airs, et il vous est impossible de me suivre quand il me prend fantaisie de me promener sur les étangs et sur les lacs pour me pénétrer de la fraîcheur salutaire des eaux. Toutes vos facultés sont bornées à celles d'un

quadrupède : moi, j'y joins celles du poisson et de l'oiseau.

Voilà bien de quoi faire la dédaigneuse, lui répondit froidement le cheval ; vous habitez, il est vrai, dans trois élémens; mais vous ne brillez dans aucun. Vous volez, j'en conviens, mais votre vol est si pesant, que vous devez vous-même, le trouver ridicule, lorsque vous le comparez à celui de l'alouette ou de l'hirondelle. Vous pouvez vous soutenir sur la surface de l'eau, soit : mais pouvez-vous plonger comme le poisson, et y trouver votre subsistance? vous marchez sur la terre ; mais avec quelle grâce? vous trainez en tortillant deux larges pattes, et ne pouvez faire un pas sans porter à droite et à gauche, avec inquiétude, un cou qui ne finit point. Ma conformation ne me permet de vivre que sur la terre ; mais j'en suis peut-être dédommagé par la noblesse des formes, par la juste proportion des membres, par la vîtesse des mouvemens, et par la force que chacun reconnaît en moi. Allez, ridicule pécore, apprenez qu'il vaut mieux être admiré

dans un seul genre, que d'être une oie dans plusieurs.

LES GRAMINÉES.

Un Instituteur, Georges et Henri.

Henry. Dites moi, s'il vous plaît, quelle est cette plante qui croît de l'autre côté de la haie ?

Georges. C'est du blé ; n'en voyez-vous pas les épis ?

Hen. Cela est vrai, mais elle me semble bien petite pour du blé ; et celui auprès duquel nous venons de passer n'a pas encore beaucoup d'épis.

Geo. En ce cas, j'ignore ce que c'est. Monsieur, voudriez-vous nous l'apprendre ?

L'instituteur. Je ne suis pas surpris de votre embarras. Ce que vous voyez est une sorte de gramen, qu'on sème pour avoir du foin, et qui se nomme Rey-grass.

Hen. Mais, comment se fait-il que

cette plante ait tant de ressemblance avec le blé ?

L'inst. Il n'y a rien là d'étonnant ; le blé n'est qu'une espèce de gramen, et si vous aviez la taille d'un Lilliputien, toute espèce de gramen vous paraîtrait du blé très élevé.

Geo. Il n'y a donc entre le blé et le gramen, d'autre différence que la grandeur ?

L'inst. Pas d'autre, absolument.

Hen. Mais nous mangeons le blé et ne mangeons pas le gramen.

L'inst. Nous n'employons pour notre nourriture que la semence du blé, et nous abandonnons les tiges et les feuilles aux chevaux et aux vaches, nous pourrions de même faire servir à notre nourriture la semence du gramen, si elle était assez grosse pour valoir la peine d'être recueillie ; et qui plus est, il y a des pays où l'on fait usage de certaines espèces de ce genre de plantes.

Hen. On peut donc regarder le froment

ment et l'orge comme des espèces de gramen.

L'inst. Sans doute ils font partie de cette grande famille que les botanistes appellent plantes graminées, et dont il est bon de vous donner quelque idée, puisque l'occasion s'en présente. George, allez nous chercher une racine de rey-grass; nous vous attendrons ici, au bord de la haie.

Hen. Nous pouvons nous asseoir en cet endroit. Il ne manquera pas d'herbes autour de nous.

L'inst. Soit. Eh bien, arrachez quelques-unes des plantes que vous voyez en épis.

Geo. (*arrivant*) Voici ma récolte.

Hen. Et voilà la mienne.

L'inst. Etendez le tout sur un mouchoir, et examinons les racines. Quel caractère y remarquez-vous!

Geo. Elle sont, je crois, ce que vous appellez fibreuses.

L'inst. Précisément; elles sont comme

un paquet de petites cordes. Maintenant, considérez les tiges; ne sont-elles pas creuses, et entrecoupées par des nœuds, comme la paille du blé?

Hen. C'est vrai.

L'inst. Vous pouvez remarquer que les feuilles de toutes ces plantes sont longues, étroites et terminées en pointes comme celle du blé.

Hen. Les unes et les autres se ressemblent même si fort, qu'on a de la peine à les distinguer.

L'inst. Observons à présent les épis. En voilà qui sont épais, et serrés comme ceux du froment et de l'orge; d'autres sont plus lâches, plus ouverts, et ressemblent plus à ceux de l'avoine. Les premiers conservent le nom d'épis, et les autres sont plus particulièrement désignés sous celui de *panicules*; en les examinant de près, vous verrez qu'ils sont tous formés d'un certain nombre de gousses, qui à proprement parler, sont les fleurs, à chacune desquelles

succède une semence unique. Vous avez surement cueilli plus d'une fois des épis de froment, pour en manger les grains.

Hen. Oui, et j'avoue que je les aime beaucoup.

L'inst.. Hé bien, vous avez dû remarquer que chaque grain était placé dans une case particulière, et contenue dans une enveloppe écailleuse, faisant partie de l'épi : au lieu de grain, ce n'était d'abord qu'une fleur agréablement nuancée; mais un assemblage de feuilles du milieu desquelles sortaient des filamens couronnés chacun d'un point blanc ; dès que l'épi est formé, les fleurs s'ouvrent et laissent appercevoir ces points blancs, qui se trouvent dans toutes les variétés du gramen.

Geo. Quest-ce qu'on appelle la barbe du grain ?

L'inst. Ce sont des filamens pointus, qui sortent des extrémités des enveloppes, et les hérissent. Toutes les espèces de gramens, offrent quelque chose d'analogue ; mais ces filamens ne sont pas

de la même longueur dans toutes ; ceux de l'orge, par exemple, sont très-longs, et donnent à tout le champ qui en est ensemencé, l'apparence d'un tapis de duvet, surtout lorsque le vent y produit des ondulations.

Geo. Tous les pays fournissent-ils les mêmes espèces de gramens ?

L'inst. Non. Le blé est partout le produit de la culture ; mais l'expérience prouve que certaines espèces réussissent mieux dans un climat que dans un autre : c'est ainsi que l'avoine et le seigle se plaisent d'avantage dans les contrées septentrionales de la zone tempérée : l'orge et le froment prospèrent mieux dans les contrées méridionales de cette même zone. Le froment est l'espèce que l'on préfère généralement pour faire du pain ; on en distingue différentes espèces, caractérisées par la grosseur, la dureté et la couleur du grain.

Hen. N'est-ce pas en Angleterre que croît la meilleure espèce de froment ?

L'inst. Point du tout : le froment veut

un climat plus chaud que le nôtre ; et ce n'est qu'à force de soins et dans quelques terrains choisis, que nous sommes parvenus à le cultiver avec une sorte de succès. D'un autre côté, la zone torride est trop chaude pour le froment ; mais le riz et le maïs s'en trouvent bien.

Geo. J'ai vu des épis de maïs; ils étaient aussi gros que mon poing; mais je n'ai pas trouvé que le grain ressemblât au nôtre.

L'inst. Pour la grosseur vous avez raison : il y a la même différence entre les tiges et les feuilles ; d'autres plantes auxquelles vous n'avez peut-être pas fait attention, appartiennent à la même famille.

Geo. Quelles sont ces plantes?

L'inst. Ce sont les cannes et les roseaux : depuis la canne à sucre et le bambou des tropiques*, jusqu'au roseau commun de nos fossés avec lequel vous faites vos flèches, toutes ont le caractère général qui distingue le gramen de toute autre production végétale.

Geo. Je sais que les roseaux ont de de très-belles sommités chevelues, semblables à celles qu'on voit dans les gramens.

L'inst. Vous pouvez ajouter que leurs tiges sont entrecoupées de plusieurs nœuds comme celles du blé. La plupart des plantes en question, sont très-hautes ; mais le grain qu'elles produisent n'est pas gros en proportion et ne peut être employé comme aliment. Ce n'est pas tout : il y a encore d'autres plantes très-communes parmi nous, et qui ont quelque rapport avec les gramens.

Geo. Quelles sont-elles ?

L'inst. N'avez-vous pas remarqué dans les marais et sur les bords des fossés, une sorte de plante à feuilles larges, et épaisses, surmontées de longs épis noirâtres ? C'est le jonc, dont il y a plusieurs sortes.

Geo. A quoi sont-elles utiles ?

L'inst. Elles fournissent un aliment au bétail, qui les mange fraîches ou

sèches; mais elles sont inférieures en qualité au bon gramen.

Geo. Qu'est-ce donc qui rend une espèce meilleure que l'autre?

L'inst. Diverses propriétés. Quelques unes multiplient plus que d'autres, résistent mieux à la gelée et à la sécheresse, procurent une plus abondante récolte de feuilles, et sont plus avantageuses pour former des pâturages et du foin.

Les sucs des unes sont plus nourrissans et plus doux que ceux des autres. En général, cependant, les différentes espèces d'herbes, tiennent leur principale qualité de la nature des différens sols, et c'est en améliorant la qualité du sol, que l'on améliore celle de l'herbe.

Geo. Les gramens croissent-ils dans tous les pays?

L'inst. Le gazon vert, qui couvre naturellement le sol fertile de toute contrée, est composé principalement d'herbes de diverses espèces et forme ainsi le tapis verdoyant étendu sur la

surface de la terre; et l'on peut dire que ces humbles plantes concourent plus à l'embellissement et au bonheur de ses habitans, qu'aucune des autres productions du règne végétal.

Hen. Quoi plus que les arbres?

L'inst. Oui certes. Un terrain entièrement couvert d'arbres, serait sombre, mal sain, à peine habitable: au contraire, les prairies, les plaines et les champs de blé, présentent à l'œil la plus agréable perspective, et fournissent aux besoins, aux commodités et même aux agrémens de la vie. Qu'on nous donne du grain et de l'herbe; que nous manquera-t-il pour subsister?

Hen. Voyons, que pourrions-nous tirer de ces plantes? du pain et de la farine pour faire des poudings.

Geo. Dites aussi du lait; car vous savez que les vaches se nourrissent d'herbes et de foin, par conséquent, du beurre, du fromage, et tous les mets qui se préparent avec du lait.

L'inst. Et n'avons-nous pas aussi avec

le grain et l'herbe, toutes les espèces de viandes et de volailles? Quant à la boisson, la bière et l'èle se font avec l'orge. C'est aux gramens que nous sommes principalement redevables de ces bienfaits.

Geo. Je suis maintenant persuadé que les plantes nous sont d'une grande ressource.

L'inst. C'est assez pour aujourd'hui. Actuellement retournons à la maison. Une autre fois, nous ferons une collection de toutes les espèces d'herbes, et nous apprendrons à les distinguer l'une de l'autre.

LE THÉ.

L'inst. Allons, le thé est prêt; quittez votre livre et causons un peu. Vous avez vu très souvent faire le thé, mais je parierais que vous n'avez jamais examiné la nature de cette opération.

Le pupille. C'est une opération de cuisine, n'est-ce pas?

L'inst. Permis à vous de la nommer ainsi ; mais c'est à proprement parler une opération de *chimie*.

Le pup. De chimie ? je pensais que la Chimie était une science très profonde.

L'inst. Oh ! il y a tant de choses dans la vie commune qui appartiennent aux sciences les plus abstraites ! Le thé se fait par un procédé chimique que l'on nomme *infusion*, laquelle consiste à verser de l'eau chaude sur une substance, afin d'en extraire quelque chose. L'eau, comme vous le voyez, extrait des feuilles du thé: couleur, goût et saveur.

Le pup. L'eau froide ne produirait-elle pas le même effet?

L'inst. Oui, mais plus lentement. L'effet de la chaleur est de seconder presque toutes les liqueurs dans la propriété qu'elles ont d'extraire les vertus des herbes et des autres substances : ainsi les bonnes ménagères étaient autrefois dans l'usage de faire bouillir le thé afin d'en tirer tout ce qu'il était possible d'en

obtenir. La grande chaleur, le mouvement que lui imprime l'ébullition, la fait agir plus puissamment. La liqueur dans laquelle on a fait bouillir une substance se nomme *décoction.*

Le pup. Cela étant, nous avions aujourd'hui à dîner une décoction de mouton.

L'inst. L'application est juste : le bouillon est en effet une décoction ; on peut dire la même chose de l'eau d'orge et de celle de gruau ; mais lorsqu'on tient pendant quelque temps une substance dans l'eau froide, ce procédé s'appelle *macération* ; ainsi les ingrédiens qui entrent dans la composition de l'encre, passent par l'état de macération ; vous jugez que dans tous ces cas là, une substance ne se dissout qu'en partie dans le liquide, parce qu'une partie de la substance est *soluble* et que l'autre ne l'est pas.

Le pup. Qu'entendez-vous par soluble?

L'inst. La *solution* est la propriété qu'a un corps solide, mis dans un fluide,

d'y disparaître entièrement sans enlever à la liqueur son état de limpidité : ainsi quand je jete dans mon thé un morceau de sucre, vous voyez qu'il diminue graduellement jusqu'à ce qu'il n'en paraisse plus rien : il se trouve ensuite tellement distribué, que chaque goutte de la liqueur en reçoit une saveur nouvelle, sans que la liqueur ait rien perdu de sa limpidité.

Le pup. Le sel se dissoudrait-il ainsi?

L'inst. Sans doute ; mais si je jetais dans ma tasse un morceau de craie, il resterait au fond, sans se dissoudre.

Le pup. Mais il rendrait l'eau blanchâtre?

L'inst. Oui, si l'on agitait l'eau, il en résulterait une suspension qui ferait perdre à la liqueur sa transparence, qu'elle pourrait recouvrer, si on la laissait reposer ; car la craie se précipiterait au fond, ce qui rétablirait l'eau dans son premier etat.

Le pup. Comment la crême se mêle-t-elle avec le thé ?

L'inst. Elle n'y est que suspendue, voilà pourquoi elle lui enlève sa transparence; mais les parties qui composent la crême, étant plus déliées et plus légères que celles de la craie, elle reste longtemps unie à la liqueur; néanmoins, avec le temps, la crême se séparerait et monterait à la surface, en laissant le thé limpide, maintenant, supposons un mélange de sucre, de sel, de craie, de feuilles de thé: le tout jeté dans de l'eau chaude; quel en sera le résultat?

Le pup. Le sucre et le sel se fonderont et disparaitront, les feuilles de thé déposeront leur couleur et leur parfum; pour la craie . . . . je ne sais pas ce qu'elle deviendra.

L'inst. Hé bien, que l'on agite ce mélange, la craie se tiendra suspendue dans la liqueur et la fera paraître trouble; mais si on laisse reposer la liqueur, elle reviendra à son premier état de limpidité.

Le pup. La craie et les feuilles de thé resteront alors au fond?

L'inst. Oui, et la liqueur, quoique limpide, contiendra en état de *solution*, le sel, le sucre et les molécules d'où dépendent la couleur et le parfum du thé. Les autres parties qui entrent dans la composition des feuilles ne seront point dissoutes.

Le pup. En ce cas, j'imagine que le thé étant fait, les feuilles sont plus légères qu'elles ne l'étaient auparavant.

L'inst. Vous avez raison: si on les recueillait et qu'on les séchât, on s'appercevrait qu'elles ont en effet perdu une partie de leur poids; quelque fois cependant une substance ne contient de soluble, qu'une portion extrêmement légère; mais c'est dans cette portion que résident ses qualités les plus essentielles: c'est ainsi qu'une quantité d'épices communique un parfum très-fort à une grande quantité de liquide et ne perd que très-peu de son poids.

Le pup. Toutes les liqueurs dissolvent-elles les mêmes substances?

L'inst. Nullement: plusieurs se dis-

solvent dans l'eau, qui ne pourraient se dissoudre dans l'esprit de vin, mais s'y condenseraient, au contraire. Cette différence est la base de plusieurs expériences curieuses dans la pratique des arts : par exemple, le vernis est une dissolution de résine dans l'esprit de vin, sur laquelle l'eau n'a point de prise : c'est pourquoi lorsqu'on a étendu le vernis avec le pinceau, sur une surface quelconque, et qu'il est sec, ni la pluie, ni la moisissure ne peuvent l'altérer. Vous en avez la preuve dans les beaux vernis qui décorent les voitures, et dont l'éclat est à l'épreuve de toutes les injures du temps. L'esprit de vin d'un autre côté, n'a point de prise sur un vernis préparé avec de l'eau gommée.

Le pup. Cela me rappelle qu'ayant un jour fait de l'eau gommée, je laissai dans un lieu chaud, le vase qui la contenait et que l'eau se dissipa totalement : ce qui rendit à la gomme son premier état de solidité. En serait-il de même si l'on faisait dissoudre du sel ou du sucre dans de l'eau.

L'inst. Il n'y a pas de doute. Si vous exposiez la solution à la chaleur, elle se sècherait entièrement, et restituerait à votre sel et à votre sucre, l'état de solidité que leur avait enlevé l'eau.

Le pup. Aurais-je encore le même résultat, si l'expérience se faisait sur une tasse de thé?

L'inst. Point du tout, mais votre question exige quelques développemens préliminaires.

La chaleur a la propriété d'élever en vapeurs la plupart des corps ; c'est ce qu'on appelle *évaporation* ou *exhalaison* ; mais cet effet a lieu à différens dégrés suivant les différentes substances; quelques-unes s'évaporent très-facilement; d'autres, non, et il en est qui résistent au feu le plus violent. En général les fluides sont très-volatils ; mais pas tous également. L'esprit de vin s'évapore beaucoup plus vîte que l'eau : ensorte qu'ayant un mélange de ces deux liqueurs, exposé à une chaleur modérée, vous pourriez en extraire tout l'esprit et avoir l'eau dans son premier état.

L'eau à son tour s'évapore plus vîte que l'huile. Quelques-uns des corps solides sont plus sujets que d'autres à l'évaporation : ainsi un faible dégré de chaleur suffit pour opérer l'entière évaporation des sels odoriférans ; mais les solides sont, en général plus *fixes* que les fluides : voilà pourquoi, lorsqu'un solide a été dissout dans un fluide, il peut communément, par la voie de l'évaporation, recouvrer ses principes volatils ; c'est de cette manière qu'on extrait le sel commun de l'eau de mer et des sources salines, à l'aide de quelques procédés artificiels ; mais dans les pays chauds, la simple chaleur du soleil suffit pour cela. Quand l'eau n'est portée qu'au dégré de chaleur nécessaire pour opérer la dissolution du sel, elle en est, comme ont dit, *saturée* : et si l'on augmente l'intensité de la chaleur, le sel commence à se séparer, et prend la figure de petites masses régulières que l'on nomme *cristaux*. On peut, par le même procédé, amener le sucre à l'état de cristallisation : alors il est sucre candi.

Le pup. Mais qu'est-ce qu'un sirop ?

L'inst. Une liqueur dans laquelle on a fait dissoudre assez de sucre pour l'épaissir sensiblement, mais pas assez pour qu'il fasse masse à part. Actuellement venons à la question que vous m'avez proposée au sujet du thé : si l'on exposait les feuilles à l'action d'une chaleur violente, les parties subtiles qui contiennent le parfum, étant aussi volatiles que l'eau, s'évaporeraient avec elle, il ne resterait que celles qui constituent la stypticité et la couleur du thé ; lequel ne serait alors que ce qu'on nomme extrait, en termes de l'art.

Le pup. Que devient l'eau qui s'évapore ?

L'inst. Elle s'élève dans l'atmosphère et s'unit avec elle, mais si dans son ascension, elle se trouve arrêtée par quelques corps froids, alors elle se condense : c'est-à-dire qu'elle redevient eau. Levez le couvercle d'une théïère, vous y verrez l'eau attachée aux parois : c'est la vapeur condensée du thé. Tenez une cuiller

ou un couteau dans le passage de la vapeur qui s'échappe du bec de la bouilloire, aussi-tôt vous le trouverez couvert de gouttes d'eau. L'opération par laquelle on convertit un fluide en vapeur pour la condenser ensuite, se nomme *distillation*. Voici comment on s'y prend pour cela: le vaisseau dans lequel chauffe la liqueur est exactement couvert avec un autre qu'on appelle le chapiteau, c'est dans celui-ci que s'élève et se condense la vapeur. Cette vapeur est ensuite attirée par le moyen d'un tuyau, dans un autre vaisseau qu'on nomme *récipient* : c'est par ce procédé que l'on obtient le parfum des végétaux odoriférans, soit sous forme d'eau, soit sous forme d'esprit. La partie odorante étant très-volatile, s'élève en même temps que la vapeur de l'eau ou de l'esprit, et y reste unie après sa condensation. L'eau rose et celle de lavande ne se font pas autrement.

Le pup. Donc l'eau attachée à l'intérieur du couvercle de la théière, aura le parfum du thé.

L'inst Elle doit l'avoir ; mais vous le distinguerez difficilement si le thé n'est pas très-fin.

Le pup. J'ai, je crois, entendu dire que l'on adoucissait l'eau de la mer par la distillation.

L'inst. Oui, c'est une ancienne découverte que l'on vient de faire revivre. Le sel de l'eau de mer étant d'une nature fixe, ne s'élève point en vapeur, voilà pourquoi en condensant la vapeur, l'eau se trouve fraîche : et c'est en effet la voie qu'emploie la nature pour élever les eaux de l'Océan ; elles s'amoncèllent en nuages, et ces nuages condensés dans les froides régions de l'atmosphère, retombent en pluie. Notre thé est fait, ainsi nous allons terminer cette leçon de chimie.

Le pup. Est-ce réellement là de la chimie ?

L'inst. Assurément.

Le pup. Quoi, J'ai compris sans

peine tout ce que vous m'en avez dit!

L'inst. J'ai desiré que vous le comprissiez ainsi.

L'HIRONDELLE ET LA TORTUE.

FABLE.

Un tortue confinée depuis bien des années dans un jardin, venait de quitter son souterrain d'hiver, et s'avançait à pas lents, ou plutôt se traînait pour jouir de la chaleur du soleil : une hirondelle que le printemps avait ramenée des pays lointains, rasant le gazon, heurta la vielle tortue : puis, se plaçant devant elle, lui demanda comment elle s'était portée depuis l'année dernière ; je vous remercie, répondit la tortue : depuis l'automne que nous ne nous sommes vue, je n'ai fait qu'un somme, sans rêver ni remuer ; blotie dans un trou, j'ai bravé les rigueurs de l'hiver, et ne me suis permis de quitter mon asile, que parce qu'il n'y avait plus dans ce jardin, ni neige ni glaçons. Et moi reprit l'hirondelle, à qui une douce température fait autant de plaisir qu'à vous,

dès que les vents froids commencèrent à se faire sentir, je pris mon essor et laissai bien loin derrière moi les régions glacées : guidée par le soleil, je ne m'arrêtai que lorsque j'eus atteint les côtes verdoyantes de l'Afrique : là je ne m'occupais qu'à faire la chasse aux papillons et à quelques autres insectes ailés ; le matin, je récréais les nègres par mon ramage, et le soir, je prenais gîte parmi les chauve-souris ; mais le printemps me promettant une température plus agréable, je me suis rapprochée du nord, et me voilà, vous annonçant le retour de cette charmante saison. Dieux ! que de peines inutiles, répliqua la tortue ! Pourquoi changer continuellement de climats, et voyager sans cesse comme s'il y allait de la vie ? faites comme moi et comme quelques-unes de vos pareilles ; demeurez six mois à l'abri de tout danger. Plaisant conseil, repartit la voyageuse, lorsque je serai sans yeux et sans ailes, je pourrai le suivre ; mais jusques-là vous trouverez bon que je n'en fasse rien. Je ne mesure le temps que par l'emploi que j'en fais,

et n'estime la vie, qu'autant qu'il m'est permis d'en jouir. Ne voyez-vous pas, pauvre imbécile, que dormir la moitié de l'année c'est renoncer à la moitié de la vie ?

LES MANUFACTURES.

Henri. Mon cher papa, vous disiez l'autre jour qu'il y avoit en Angleterre beaucoup de *manufactures.* Qu'est-ce que c'est qu'une manufacture.

Le père. Le mot manufacture signifie littéralement un travail qui s'exécute avec la main : il est formé de deux mots latins, *manus* main et *facere* faire ; c'est l'opposé de *productions.* Nous tenons ces dernières de la nature ; elles n'exigent aucun travail de notre part ; tels sont les fruits, le blé, le marbre etc.

Hen. Mais on n'obtient le blé qu'à force de travail ; vous m'avez souvent fait remarquer combien il en coûte de peine au fermier pour cultiver son champ, l'ensemencer et le préserver des mauvaises herbes.

Le p. Oui, mais le fermier ne produit pas lui-même le blé ; il lui prépare seulement un sol, et éloigne les obtacles qui pourraient naître de l'ingratitude du terrain ou du voisinage des autres plantes, et gêner le procédé secret et merveilleux de la végétation ; mais la végétation elle-même n'est pas du ressort de l'homme : ce n'est pas sa main qui fait sortir les fibres déliées des racines, qui élève les tiges verdoyantes d'où naît l'épi ; qui nourrit, développe, grossit le grain, et lui donne cette couleur d'un blond doré, par laquelle le laboureur est averti que le moment de la récolte est arrivé : tout cela s'exécute sans le concours de l'homme, et même par des voies qui lui sont inconnues.

Hen. Ainsi le blé est une *production* de la nature, et le pain l'ouvrage de l'homme.

Le p. A parler strictement, le pain est, en effet, une chose manufacturée ; mais en général, l'usage n'est pas de désigner par ce nom les opérations dans lesquelles la matière première ne subit que de légers

légers changemens. S'il s'agissoit de donner une définition philosophique du pain, nous dirions que c'est une *preparation* du blé.

Hen. Le sucre est-il un objet fabriqué?

Le p. Non, par la même raison; d'ailleurs, sans entrer dans le détail de toutes les espèces de substances alimentaires, je crois que la matière nutritive est d'une nature trop sujette à l'altération, et que généralement on l'obtient par des procédés trop simples, pour mériter le nom de fabrique. Voilà pourquoi nous disons sucrerie, moulin à huile, fabrique de chocolat. On ne dit pas manufacture de bière, mais brasserie; on s'exprime ainsi uniquement par délicatesse de langage; car toute fabrication dont les procédés renferment beaucoup d'art et d'invention, peut, à juste titre, être réputée manufacture.

Hen. Dit-on manufacture de tableaux?

Le p. Non, mais par une raison différente. Un tableau, sur-tout s'il appartient au genre le plus relevé de la peinture,

est une production du génie, et non une simple combinaison de couleurs; c'est la main qui exécute, à la vérité; mais c'est le génie qui la guide. Où en eût été Reinolds, lorsqu'on lui demandait un tableau, s'il eût été obligé de faire dessiner les yeux par un artiste, le nez par un autre, la bouche par un troisième? Il faut que tout soit exécuté par le même peintre, et nul ne peut le suppléer, à moins d'avoir les mêmes idées que lui . . . C'est en cela que son travail diffère de celui des manufactures et qu'il est d'un ordre plus relevé.

Hen. Je n'ai encore qu'une notion très imparfaite de ce qu'on doit appeller une manufacture : un exemple me feroit mieux comprendre ce qu'on entend par-là.

Le p. L'horlogerie est une manufacture : l'or, l'argent, le fer qu'on y emploie, sont des productions de la nature, et les matériaux qui entrent dans la composition de l'ouvrage. Mais c'est de l'industrie admirable de l'homme qu'une montre tient ce nombre étonnant de roues

et de ressorts qui en font une machine si compliquée.

Hen. Mais ne faut-il pas autant de génie pour faire une excellente montre que pour composer un beau tableau ?

Le p. Distinguons. Le premier horloger montra peut-être autant et même plus de génie, que le premier peintre; mais une fois inventée, l'horlogerie n'exige plus qu'un travail mécanique, que peut exécuter tout homme d'une intelligence ordinaire, en se conformant à certaines règles précises que la pratique a rendues familières; mais ce n'est pas du tout la même chose en peinture.

Hen. Pour faire un livre, il faut des études approfondies et une grande fécondité d'idées; cependant l'autre jour quelqu'un vous disait à dîner, que M. Pica avait *fabriqué* un gros volume en moins de quinze jours.

Le p. Fabriqué était le mot, en effet; car l'ouvrage n'est qu'une compilation qui n'a coûté à l'auteur que la peine

de prendre ici une page, là une autre, sans indiquer les écrits qu'il avait mis à contribution ; travail qui n'exige que des mains et où la tête n'a rien à faire. Quand vous entendez votre mère se plaindre de ce qu'à Londres la crême est fabriquée, cela ne veut dire autre chose, sinon que la crême n'est pas telle que la nature la produit ; mais que les laitières la sophistiquent, et y mêlent des ingrédiens plus ou moins nuisibles ; c'est comme si votre mère disait : on nous vend le résultat d'un art pernicieux, pour une production bienfaisante de la nature. En général, la délicatesse du langage veut qu'on ait égard non-seulement à l'acception simple et primitive des mots, mais encore aux idées accessoires que l'usage a pu y ajouter.

Hen. Existe-t-il des manufactures chez toutes les nations.

Le p. Il s'en trouve chez toutes celles qui ont fait quelques progrès dans la civilisation ; mais c'est dans les pays



naturellement pauvres que l'on voit ordinairement les manufactures les plus considérables et les plus variées.

Hen. Pourquoi cela ?

Le p. Apparemment par la raison que les individus riches et indépendans du besoin, sont rarement aussi industrieux que ceux qui ne peuvent se procurer les commodités de la vie que par le travail : c'est ainsi que les Espagnols qui possèdent les mines d'or et d'argent les plus riches qui soient au monde, sont privés de beaucoup de choses dont on jouit à Londres et à Amsterdam.

Hen. Fort bien, et je crois que si mon oncle Ledjer trouvait une mine d'or sous son magasin, il aurait bientôt fermé boutique.

Le p. Cela est assez vraisemblable; au reste, il n'est pas aisé d'établir des manufactures dans un pays pauvre ; elles exigent un esprit inventif et beaucoup d'habileté dans l'exécution. Ce n'est pas tout, il faut, pour les rendre florissantes

le concours de la paix au dehors et de l'union dans l'intérieur : Ajoutez à cela des lois en vigueur, un gouvernement protecteur de l'industrie, et des capitalistes capables de combiner une entreprise et de la suivre avec persévérence. Lorsque vous verrez chez une nation les manufactures prospérer, ne demandez pas si la civilisation y a fait de grands progrès, si les propriétés y sont respectées, si l'empire des lois y maintient l'ordre.

L'établissement d'une manufacture entraîne de grandes dépenses, pour simplifier la main-d'œuvre, il faut payer chèrement des machines, outre l'argent, le crédit est nécessaire pour tirer de chez l'étranger les matières premières qu'on se propose d'employer. Il n'y a pas une manufacture dans la Grande-Bretagne qui n'exige quelques-unes des productions du continent, telles que les huiles, les drogues, le vernis, le mercure et autres objets semblables. Delà la nécessité d'une marine et d'une communication amicale avec les autres nations, afin d'échanger les fruits de

l'industrie contre les productions de leur pays. C'est sur l'activité du commerce que repose la prospérité des manufactures : ces deux choses sont dans une dépendance réciproque. D'ailleurs ces établissemens ne deviennent pas florissans tout d'un coup ; cela demande du temps, et tient souvent à quelques circonstances locales, telles que les propriétés particulières de l'eau, etc. dont il n'est pas d'abord aisé de reconnaître l'existence.

J'ai ouï dire, par exemple, que les femmes Irlandaises filaient mieux que les femmes Anglaises, parce que la température humide de leur climat leur rendait la peau plus douce et les doigts plus flexibles. Il est également prouvé que nous ne pouvons parvenir à teindre en écarlate comme les Français, quoique nous ayons les mêmes ingrédiens ; ce qui vient probablement de la différence dans la pureté de l'air : mais quoique le concours de tant de circonstances soit nécessaire pour le succès des manufactures de luxe, il n'y a point de nation qui ne puisse se livrer à celles

qui ont pour objet de procurer les commodités ordinaires de la vie. Les métiers de tisserand et de forgeron, en particulier, sont connus de puis un temps immémorial.

Hen. Je me rappelle en effet qu'Hector recommande à Andromaque de retourner dans son appartement et de s'y occuper à tisser des étoffes avec ses femmes. Je n'ai pas oublié non plus le bouclier d'Achille.

Le p. Fort bien. Vous vous souvenez sans doute aussi de ce beau lin qu'on filait en Égypte, à une époque bien antérieure à celle de la guerre de Troie. Si vous voulez remonter encore plus haut, vous verrez Tubalcaïn mettre en œuvre le fer et l'airain avant le déluge.

Hen. Lequel est le plus important, de cultiver la terre où d'établir des manufactnres ?

Le p. L'Agriculture est le premier des arts, parce qu'avant tout il faut songer à vivre ; mais les douceurs et les

agrémens de la vie se réduisent à bien peu de chose sans les manufactures.

Hen. Est-il nécessaire de se donner tant de peine pour se procurer des plaisirs ?

Le p. La nature n'a pas voulu que nos facultés restassent oisives ; voilà pourquoi elle a multiplié avec tant de profusion les matériaux qui devaient les exercer, tels que les diamants, les métaux, les couleurs, les plantes, les mines d'or et d'argent, les écorces, les gommes, le bois, les pierres, le marbre, les peaux, les terres et les minéraux de toute espèce. Les instruments dont elle nous a pourvus, ne manifestent pas moins son intention.

Hen. Je croyais que les instrumens étaient le fruit de l'industrie humaine.

Le p. Quel autre nom que celui d'intrument pouvez-vous donner à ces deux machines qui ne vous quittent point : qui réunissent la force à la souplesse ; qui sont formées de cinq branches inégales en dimensions, dont chacune se contracte

ou s'étend quand il vous plaît, est d'une sensibilité exquise et protégée par une substance aussi solide que la corne?

Hen. Vous voulez parler des mains.

Le p. Sans doute. L'homme est aussi supérieur aux brutes, par l'organisation du toucher, que par les lumières de la raison. La trompe de l'éléphant est l'instrument qui se rapproche le plus de celui dont il est question: aussi les Latins employaient-ils le même mot pour désigner la trompe de l'éléphant et la main de l'homme. La nature en formant la main de l'homme, semble lui dire: travaille: sois industrieux. En effet, il ne s'est pas plus-tôt élévé au-dessus de la condition des sauvages, qu'il s'occupe des moyens de pourvoir à sa subsistance, de prévenir la détresse, et de se procurer quelques douceurs. Vous avez vu dans Thomson, de quelle manière l'industrie est venue au secours du pauvre pour le garantir des rigueurs du froid et comment elle lui a appris à fendre du bois, à tailler la pierre,

construire des maisons, à échanger des fourrures souillées de sang contre des vêtemens de laines et ensuite ceux-ci contre la soie et le coton.

Hen. Pour arriver à ce point de perfection, il faut réunir diverses connaissances. Dans le nombre, quelles sont celles que vous jugez les plus nécessaires ?

Le p. Il n'en est aucune, qui n'ait son utilité ; mais les deux sciences qui intéressent le plus les manufactures, sont la mécanique et la chimie : par l'une on construit des poulies, des roues, des moulins, on facilite l'exploitation des mines, on abrège les travaux, on fait exécuter par quelques hommes ce qui, sans celà, exigerait un trop grand nombre de bras. On doit à la chimie la fusion des métaux, la beauté de la teinture, les procédés du blanchîment, l'extraction des vertus ou propriétés des diverses substances, et la meilleure manière de les employer. La fabrique du savon, par exemple, est une opération chimique ;

c'est avec le secours des connaissances chimiques qu'un homme de génie est parvenu à blanchir une pièce de toile dans l'espace de quarante-huit heures; ce qui eut été l'affaire de plusieurs mois, en suivant les procédés ordinaires. Vous avez pu entendre parler de Sir Richard Arkwright, mort depuis peu.

Hen. Oui, qui avait commencé par être barbier, et qui avait rasé le premier venu pour deux sous.

Le p. Justement; mais comme il avait beaucoup de gout pour les mécaniques, il s'y livra avec ardeur, et inventa ou du moins perfectionna une machine avec laquelle un seul homme peut faire l'ouvrage de vingt ou trente; ce qui ne pouvait manquer de lui procurer une brillante fortune dans un pays où le mérite personnel est si libéralement encouragé. Il avait sous ses ordres plusieurs centaines d'ouvriers, et le Roi lui permit de faire précéder son nom du titre de *Sir*.

Hen. Quel avantage lui en revenait-il?

Le p. Je suppose que ce titre lui fit plaisir : autrement il n'en aurait pas alongé son nom ; puisque les titres sont en usage, on s'honore soi-même, en les dispensant à des hommes qui ont bien mérité du public. Arkwright avait coutume de dire que s'il avait le temps de perfectionner ses machines, il mettrait une toison de laine dans une *boîte* et qu'il en sortirait du drap.

Hen. Que voulait-il dire ? est-ce que la boîte renfermait quelque fée dont la baguette pouvait transformer la laine en drap ?

Le p. Le travail et l'industrie ; voilà les fées qui opèrent les métamorphoses, et celles sur lesquelles il comptait. Il voulait faire entendre qu'il inventerait une machine assez compliquée pour carder, filer, employer la laine et la convertir en étoffe, sans l'intervention des bras de l'homme.

Hen. Je n'aurais jamais cru qu'un mouton eût porté mon habit avant moi.

Le p. Il y a des manufactures où la

matière première est beaucoup plus déguisée : quoi de plus vil en apparence que le sable et la cendre ? Auriez-vous imaginé qu'il pût sortir d'un pareil mélange, un cristal transparent auquel rien n'est comparable ?

Hen: Il y a à Londres un magasin de verreries que je ne puis voir sans songer au palais d'Aladin.

Le p. Il est sûr que celui qui n'aurait aucune idée de nos manufactures, et qui entrerait pour la première fois dans un de nos principaux magasins, croirait que tous les diamans de Golconde y sont rassemblés, et que le moindre est suffisant pour payer la rançon d'un prince. Se douterait-on mieux, en voyant les tiges vertes de certaines plantes, qu'elles peuvent fournir un tissu moelleux, blanc comme la neige et tout à la fois assez flexible pour envelopper exactement notre corps et en suivre tous les mouvemens ? Qui soupçonnerait que l'on pût tirer de ces tiges fibreuses, des tissus aussi fins que cette draperie transparente à laquelle les romains donnaient

le nom de tissu aërien, *textilis ventus*?

Hen. Ce qui m'étonne le plus, c'est que l'on puisse trouver un fil assez délié pour cela.

Le p. Il faut que les fileuses aient les doigts d'Arachné. C'était, comme vous savez, une fileuse dont le travail égalait en finesse celui de l'araignée. La dentelle est une autre production de l'industrie, plus admirable encore: on la tire du lin; c'est une de celles dont la matière première conserve le moins de proportion avec la valeur qu'elle acquiert. Combien croyez-vous qu'une livre de lin convertie en dentelle rapporte de fois ce qu'elle a coûté?

Hen. Je ne sais pas au juste; bien des fois apparemment.

Le p. Supposons qu'on l'ait payée vingt huit sous. On fait à Valenciennes de la dentelle dont l'aune se vend dix guinées et même plus; on n'y emploie pas plus d'une demi-once de lin; calculez maintenant.

Hen. La demi-once ne revient guère qu'à deux centimes.

Le p. Ainsi vous pouvez me dire combien le prix de la dentelle contient de fois le prix de la matiere premiere.

Hen. Plus de mille fois.

Le p. Cependant il y a une autre matière première qui acquiert, par la main d'œuvre, une valeur encore plus disproportionnée.

Hen. Quelle est-elle ?

Le p. Le fer. Il revient, lorsqu'il est brut, à environ dix schellings (douze francs) le cent, c'est-à-dire moins d'une centime l'once. Vous avez vu ce bel acier taillé en forme de diamant ?

Hen. Oui, des boucles, des épingles, des chaînes de montre.

Le p. Ainsi vous pouvez vous en former une idée ; mais ce n'est là que l'espèce la plus commune. Une chaîne travaillée à Woodstock, dans le comté

d'Oxford, et envoyée en France, fut payée 170 louis; elle ne pesait pas plus de deux onces. Jugez combien la main d'œuvre avait multiplié la valeur de la matière première.

Hen. Le rapport entre la vente et l'achat premier est à peu près comme 200,000 à 1; cela est prodigieux.

Le p. Telles sont les métamorphoses opérées par les manufactures. L'homme est, en quelque sorte, rendu semblable au Créateur par son industrie, et peut dire en contemplant ses œuvres : *ce qui est sorti de mes mains est bien.* En parlant des ouvrages en acier, je dois ajouter que, sous ce rapport, aucune nation connue ne peut nous disputer la supériorité

Hen. Quelles sont nos principales manufactures ?

Le p. Elles sont aujourd'hui en si grand nombre, qu'il me serait difficile de n'en point omettre. L'Angleterre abonde en excellens pâturages, qui nourrissent une

grande quantité de moutons ; c'est pourquoi la laine a toujours fait une branche importante de notre commerce ; mais nous n'avons pas toujours eu le talent de la mettre en œuvre. Il fut un temps où nous nous contentions de la vendre aux Flamands et aux Lombards qui en savaient tirer parti, ce ne fut qu'en 1326, qu'Edouard premier attira en Angleterre quelques ouvriers de Flandres pour y former des élèves ; mais il se fabriqua peu de drap dans notre île avant le règne de Henri VII. Manchester et Birmingham furent le berceau de cette branche de notre industrie. Faible d'abord, elle s'accrut peu à peu, et parvint enfin à cet état florissant où nous la voyons aujourd'hui. L'époque où elle fut portée à son plus haut dégré, est encore présente à la mémoire de quelques-uns de nos vieillards. Manchester est pareillement renommé pour ses cotons et ses mousselines, et Birmingham pour sa coutellerie et sa quincaillerie, arts dans lesquels nous surpassons le reste de l'Europe. Nous fabriquons aussi depuis quelques années de fort beaux tapis, nos pendules et nos

montres sont universellement estimées. Les plats et les assiettes de terre de pipe, dont nous nous servons communément, ainsi que l'élégant service orné d'instrumens de musique que nous admirâmes hier dans la maison où nous prîmes le thé, sont fabriqués à Burslem, dans le comté de Stafford. Les poteries principales qu'on y trouve, sont de l'invention d'un artiste très-habile et excellent chimiste, qui secondé par un homme plein de goût et que la mort vient d'enlever aux arts, a donné à notre argile plus de valeur que n'en a la plus belle porcelaine de la Chine. Cette argile a pris, sous son ciseau, les formes élégantes et gracieuses que nous admirons dans les productions des artistes grecs et étrusques. Il a rempli nos cabinets et couvert nos cheminées d'urnes, de lampes et de vases sur lesquels sont tracées avec autant de légèreté que de simplicité, les belles draperies d'Herculanum. En un mot, il a donné à nos maisons la physionomie de l'antique, et a transformé nos salons et nos salles à manger en autant d'écoles du goût. Cette manufacture ne travaille pas pour les

Anglais seulement, elle fait des envois considérables à l'étranger. L'Impératrice de Russie en a tiré plusieurs services magnifiques, et il en fut expédié un, il n'y a pas long-temps, au Roi d'Espagne, qui voulait en faire présent à l'Archevêque de Tolède : il fut payé mille livres sterlings. Un de ces jours nous irons visiter le magasin qu'elle entretient à Londres.

Hen. Les détails dans lesquels vous avez bien voulu entrer, m'ont inspiré un vif desir de voir de près l'industrie en activité dans les manufactures.

Le p. J'en suis fort aise : il y a, en effet, pour un esprit cultivé, plus de plaisir à examiner de quelle manière se fait une épingle, qu'à se livrer aux frivoles amusemens pour lesquels la plupart des jeunes gens dissipent une partie de leur fortune. Je vous donnerai aussi quelque notion d'une espèce de manufacture qui ne fait pas moins d'honneur à notre pays : c'est de nos papeteries que j'entends parler.

Hen. Cher papa, qui vous empêche de me les faire connoître actuellement ?

Lep. Il est trop tard, ce sera pour une autre fois. Bon soir.

LE POISSON VOLANT.

Le poisson volant, dit la fable, n'avait pas d'ailes originairement; mais étant d'un caractère naturellement ambitieux, il murmurait de se voir toujours confiné au fond des eaux, et desira planer dans l'air. Si je pouvais, disait-il, voler comme les oiseaux, non-seulement je serais plus à portée d'admirer les beautés de la nature; mais j'échapperais plus facilement aux poissons qui me font la guerre, et me tiennent dans un trouble continuel. En conséquence il présente sa requête à Jupiter, et le supplie de lui accorder deux ailes. Sur le champ ses nageoires s'allongent et prennent une forme semblable à celle qu'il souhaitait. Il ne se possédait pas de joie, et commença à dédaigner ses anciens camarades moins favorisés que lui. Malheureusement pour lui, sa joie et son orgueil furent de courte durée; il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il était

exposé à plus de dangers qu'auparavant: essayait-il de voler, il était poursuivi par l'oiseau des tropiques; s'il cherchait sa sûreté dans le sein de l'eau, il se trouvait tellement épuisé de fatigue, qu'il n'était plus en état de résister aux ennemis qu'il avait parmi les poissons. Il prit donc le parti de présenter une seconde requête à Jupiter, pour lui demander la faculté de redevenir poisson; mais Jupiter lui répondit: quand je t'ai donné des ailes, je n'ignorais pas qu'elles te seraient incommodes; mais ton orgueil et ton humeur inquiète m'ont déterminé à te prendre au mot; et tu garderas, comme punition, ce que tu as sollicité comme faveur.

DU VIN,

ET DES LIQUEURS SPIRITUEUSES.

Georges et Henri, accompagnés de leur précepteur, allèrent un jour visiter un gentilhomme du voisinage, qui leur fit un accueil très-obligeant, leur montra en détail toutes les productions de ses

jardins, et leur procura divers amusemens champêtres. Mais le spectacle d'une vigne de grande étendue attira principalement leurs regards. La teinte vermeille, et le velouté de ses grappes suspendues aux rameaux annonçaient leur parfaite maturité. L'abondance en égaloit la beauté, et les ceps étoient courbés sous la richesse de ce précieux fardeau. On leur fit accepter du raisin et ils en emportèrent quelques grappes. Chemin faisant, Georges dit au précepteur: Ce raisin me fait naître une idée, monsieur. Le vin, comme vous le savez, se nomme le jus de la treille; mais le vin a de l'ardeur, il enivre ceux qui en font excès; nous avons mangé ce matin une grande quantité de raisin, et en avons pris en même temps le jus; cependant je ne me trouve nullement échauffé, et il me semble qu'il ne me porte nullement à la tête. Quelle en est la raison, je vous prie?

Le précepteur. La voici: le jus du raisin n'est pas le vin, quoique le vin soit le produit de cette substance.

Georges. Apprenez-moi donc, je vous vous prie, comment se fait le vin.

Le préc. Je vais vous l'expliquer : c'est un procédé qu'il est bon de connoître. Le jus que l'on retire des grappes, se nomme *moût* de raisin ; ce n'est d'abord qu'une liqueur sucrée, qui n'a pas plus de chaleur que l'eau : elle est un peu acidule, n'est ni forte ni spiritueuse. Après être resté dans cet état pendant quelque temps, le jus s'épaissit et devient trouble : il s'agite du fond à la surface, rejette de l'écume et des pepins qui s'élèvent et retombent aussi-tôt. On nomme ce bouillonnement, *travail*, ou *fermentation*. Il dure pendant quelque temps, plus ou moins, selon la qualité du raisin et la température de l'atmosphère : ensuite il dépose peu à peu, et devient plus clair qu'il n'étoit d'abord : c'est alors qu'il a perdu la saveur fade et sucrée qu'il avoit auparavant, et qu'il acquiert de la vigueur, du montant, une qualité chaude et enivrante. C'est ainsi qu'il passe à l'*état de vin*. L'ensemble de ces opérations naturelles se nomme *fermentation vineuse*. Outre le

su

jus du raisin, quantité d'autres liqueurs peuvent être soumises à la fermentation.

Geo. J'ai entendu parler du travail de la bière et de l'*aile*; est-il le même que celui de la fermentation?

Le préc. Absolument le même. On peut, à proprement parler, nommer ces boissons vins d'orge. Vous savez qu'elles sont limpides, fortes et enivrantes. Par la même raison, nous nommerons le cidre, vin de pommes, et l'hydromel, vin de miel. Vous avez entendu parler de vin de groseille, et de beaucoup d'autres liqueurs de cette espèce.

Hen. Oui, il y a du vin de sureau, du vin de primevère et du vin d'orange.

Geo. Peut-on faire du vin avec chacune de ces substances?

Le préc. Tout végétal qui fournit un jus sucré, est susceptible de passer à l'état de fermentation et de produire une liqueur vineuse. Mais le vin provenant des végétaux qui ne contiennent que peu de suc, est foible, manque de séve, et est sujet à s'aigrir.

Hen. Mais l'orge n'est pas sucrée.

Le préc. Elle ne l'est pas naturellement; mais avant de l'employer pour la bière, on la convertit en *drèche* : alors elle contracte sensiblement la qualité sucrée. Vous connoissez ce qu'on nomme drèche ?

Hen. J'en ai vu d'amoncelée dans les magasins; mais j'ignore la manière dont elle se fait.

Le préc. On fait passer l'orge à l'état de drèche en l'entassant et l'humectant; alors elle s'échauffe, augmente de volume, et germerait comme l'orge que l'on aurait semée, si on ne la séchait dans un fourneau. L'orge acquiert, par ce procédé, une qualité sucrée. Vous avez bu du moût de bière ?

Hen. Oui, monsieur.

Le préc. On le fait en mettant tremper la drèche dans l'eau chaude : ce liquide extrait et dissout toute la partie sucrée que contient la drèche.

Geo. Ne pourrait-on pas faire du vin avec de l'eau et du sucre?

Le préc. Oui, les vins que l'on fait en Angleterre, avec des fruits et des fleurs du pays, contiennent tous beaucoup de sucre. Par exemple, la fleur de primevère ne donne guères que le parfum au vin qui en prend le nom; mais le sucre que l'on y joint en fait réellement du vin.

Geo. Aucune de ces espèces de vin n'égale en qualité celui qu'on tire du raisin.

Le préc. L'excellence du jus que ce fruit produit d'ailleurs abondamment, l'a fait préférer à toute autre substance pour faire le vin dans les climats où il atteint toute la perfection dont il est susceptible. Il ne l'acquiert pas en Angleterre, si ce n'est par une chaleur artificielle.

Geo. Ainsi ce doit être dans les climats les plus chauds que le vin est le meilleur.

Le préc. Les climats trop chauds ou trop froids nuisent également à la qualité

du raisin, qui est proprement une production de la zone tempérée. Il réussit mal entre les tropiques. Dans les pays très-chauds, il est presque impossible de faire du vin de garde : la fermentation y est si forte, qu'il s'aigrit presque aussitôt.

Geo. Il me semble avoir lu que les habitans de la Guinée font du vin de palmier.

Le préc. Oui. On fait à certaines espèces de palmiers des incisions, et il en découle une liqueur qui fermente aussitôt, et qui produit une sorte de vin privé de force, mais agréable. Ce vin demande à être bu le jour même qu'il a été fait, car le lendemain il est aussi sûr que le vinaigre.

Geo. Le vinaigre n'est-il pas du vin aigri ?

Le préc. Toute substance qui donne du vin, peut aussi fournir du vinaigre, et sa force est proportionnée à celle du vin qui l'a produit. Le vinaigre ne peut se faire que lorsque la fermentation vineuse à été opérée ; mais il n'est pas nécessaire

que le vin ait acquis son dernier dégré de perfection : car lorsqu'on veut faire du vinaigre, on bouche la liqueur encore chaude, et, dans cet état, elle passe continuellement à une autre espèce de fermentation que l'on nomme *acide*, et dont le vinaigre est le résultat.

Geo. J'ai entendu parler d'*ailégar*, je pense que c'est du vinaigre fait avec l'*aile*.

Le préc. Il est vrai ; mais comme l'aile n'a pas autant de force que le vin, le vinaigre qui en provient, n'a pas autant d'acidité ni de perfection ; cependant les ménagères font de bon vinaigre avec du sucre et de l'eau.

Geo. Le vinaigre enivrerait-il ceux qui en boiraient une certaine quantité ?

Le préc. Le vin en passant à l'état de vinaigre, perd sa propriété enivrante, ainsi que son goût vineux.

Geo. D'où viennent les liqueurs spiritueuses ? n'ont-elle pas de l'analogie avec le vin ?

Le préc. Oui, elles viennent de la

partie spiritueuse et enivrante du vin, séparée de sa partie aqueuse. Vous pouvez vous rappeller qu'en parlant de la distillation je vous dis qu'elle consitait à faire élever en vapeurs les esprits de la liqueur soumise à cette opération. On la lui fait subir de nouveau pour séparer le reste de l'eau qu'elle contient. J'ajouterai que certains fluides se convertissent en vapeurs plus aisément que d'autres, étant plus vo'atils, c'est-à-dire plus susceptibles d'évaporation : ainsi le vin est une liqueur mixte ou composée, dont la base est l'eau. L'esprit vineux est la partie de cette substance qui échauffe et enivre. Cet esprit donc étant beaucoup plus volatil que l'eau, s'exhale en vapeurs à l'aide d'un feu modéré, et peut être recueilli dans des vaisseaux. C'est ainsi que se font les liqueurs spiritueuses.

Geo. Toute substance peut-elle fournir des esprits ?

Le préc. Oui, pourvu qu'elle ait été soumise à l'action de la fermentation vineuse ; ainsi il se fait en Angleterre

une grande quantité d'esprit de drèche avec une espèce de moût fermenté que l'on distille sans l'avoir réduit à cet état d'*aile* ou de bière. La liqueur appellée *gin* est également spiritueuse ; elle se fait avec le froment, et se parfume avec les grains de genièvre. On obtient même des esprits de la pomme de terre, de la carotte et du navet : en faisant d'abord passer les sucs de ces végétaux à l'état de fermentation. Dans les Indes occidentales, le rum se distille avec le marc des cannes à sucre ; après l'avoir bien lavé et laissé fermenter. Mais l'eau-de-vie est le produit de la distillation du jus du raisin, et se fait dans les pays vignobles.

Geo. L'esprit de vin diffère-t-il des liqueurs spiritueuses ?

Le préc. L'esprit de vin est la partie la la plus forte des liqueurs ; on l'obtient en leur faisant subir une distillation nouvelle ; car toutes les liqueurs spiritueuses contiennent encore beaucoup de parties aqueuses. On les en sépare à l'aide d'un feu plus vif que celui dont on a fait

usage pour la première distillation. Mais si l'on veut obtenir l'esprit de vin aussi bon et aussi pur qu'il est possible, il faut le distiller plusieurs fois de suite, et en séparer à chaque opération les parties aqueuses qu'il contient encore. Alors on obtient l'esprit de vin parfaitement pur.

On emploie les mêmes procédés à l'égard de toute espèce de liqueurs spiritueuses dont ont veut se procurer l'esprit.

Geo. Maman a des petites bouteilles d'eau de lavande. Qu'est-ce que l'eau de lavande ?

Le préc. C'est de l'esprit de vin parfumé avec des fleurs de lavande. On peut le parfumer également avec toute autre substance odorante; la partie odoriférente étant volatile, s'élève avec l'esprit de vin.

Hen. L'esprit de vin ne s'enflamme-t-il pas avec violence ?

Geo. Certainement; il en est de même

du rum et de l'eau-de-vie. Vous vous rappellez que ces liqueurs s'enflammèrent lorsque nous fîmes les *dragons de Noël*.

Le préc. Toute liqueur spiritueuse est inflammable, et sa pureté est proportionnée à son dégré d'inflammabilité. Le moyen de s'assurer de la pureté de l'esprit de vin, c'est de voir s'il brûlera entièrement sans laisser aucune trace d'humidité. D'ailleurs, il est infiniment plus léger que l'eau; autre moyen de juger de sa force· un troisième également sûr, consiste à placer dans l'esprit de vin une boule d'ivoire creuse : plus elle s'y enfoncera, plus la liqueur sera légère ; conséquemment plus elle sera spiritueuse.

Geo. J'ai beaucoup entendu parler d'accidens causés par les liqueurs spiritueuses; apprenez-moi, je vous prie, quel bien elles peuvent faire.

Le préc. L'usage du vin, celui des spiritueux et l'abus que l'on en fait, pourraient fournir matière à des raisonnemens très étendus. Le vin, ce produit

de la vigne, et que l'intelligence de l'homme a converti en liqueur, lui est également salutaire et funeste : ensorte que l'on doute si on doit le placer au nombre des bienfaits qu'a répandus l'industrie humaine, ou le compter parmi les maux qu'elle a enfantés; Vous savez à quoi la Bible destine le vin ?

Geo. A réjouir le cœur de l'homme.

Le préc. Rien n'égale la propriété qu'à le vin d'imprimer au corps de la vigueur, à l'esprit de l'énergie. Il charme les soucis, endort le chagrin, éveille la gaieté, dissipe la fatigue, enflamme le courage, produit les actions d'éclat, échauffe encore le génie du poëte ; témoin les chefs-d'œuvres des disciples d'Apollon dont il anima la verve.

Les médecins reconnaissent aussi au vin des qualités presqu'également salutaires dans létat de santé et dans l'état de maladie; mais cette liqueur ne produit réellement de bons effets que lorsqu'on la prend avec modération. Malheureusement elle a pour l'homme de si puissants attraits, qu'il sait à peine en user sobrement.

L'excès du vin a des suites funestes, absolument opposées aux avantages qu'en procure l'usage modéré. L'abus de cette liqueur affaiblit l'esprit, le rend stupide et accable le corps d'infirmités incurables, lors même qu'il ne produit pas l'ivresse. Mais celui qui s'enivre, perd, avec l'usage de sa raison, tous les attributs qui caractérisent l'homme et qui le distinguent de la brute, à laquelle même il se trouve inférieur, ainsi dégradé. Ce fut pour épargner à ses sectateurs la honte de l'ivresse, que Mahomet leur interdit entièrement l'usage du vin. Aujourd'hui encore, les mahométans n'oseraient en boire en public dans aucun pays soumis à la loi de l'Alcoran.

Hen. Cette défense doit-elle être approuvée ?

Le préc. Je ne le pense pas. Si nous étions forcés de renoncer totalement à l'usage des biens dont l'abus peut nous devenir funeste, à peine nous resterait-il quelques jouissances ; mais il est réservé à l'empire que nous devons pren-

dre et conserver sur nous-mêmes, de diriger l'emploi des choses qui nous sont salutaires, quoi que nous ayons la liberté d'en abuser.

Geo. Les liqueurs spiritueuses n'ont je crois aucune bonne qualité.

Le préc. Elles en ont si peu, et en contiennent tant de pernicieuses, que je souhaiterais, je l'avoue, qu'on en interdît absolument l'usage habituel. C'est en général la dernière classe du peuple qui en fait excès, pour l'unique plaisir, et avec l'intention de s'enivrer. Les liqueurs prises sans ménagement ruinent la santé beaucoup plus promptement que l'abus du vin; si on ne les associe à d'autres substances, elles produisent l'effet d'un poison lent; elles deviennent mortelles.

Geo. Mais l'esprit de vin n'est-il pas utile pour différentes choses?

Le préc. Oui; mais je voudrais que tous les spiritueux restassent entre les mains des chimistes et des artistes, parce qu'ils savent les employer utilement. L'esprit de vin dissout plusieurs substances que l'eau ne pourrait dissou-

dre. Les apothicaires tirent, à l'aide des spiritueux, des teintures pour les médicamens. Les artistes les font entrer dans la prépartion des couleurs et des vernis. Ils sont aussi de puissans préservatifs contre la corruption. Vous avez pu voir des serpens et des insectes apportés des pays lointains, dans des fioles remplies de spiritueux, où ces animaux étaient parfaitement conservés.

Geo. Cela est vrai.

Hen. Je sais encore un autre usage qu'on fait des spiritueux.

Le préc. Quel ?

Hen. On les brûle dans les lampes: ma grand maman a une petite bouilloire, dans laquelle l'eau se conserve chaude à l'aide d'une lampe qu'elle alimente avec de l'esprit de vin.

Le préc. Je l'avais oublié. Mais en voilà bien assez sur ce sujet, pour aujourd'hui.

Géo. Encore un mot. Vous n'avez rien dit de l'aile ni de la bière: sont-ce des boissons saines ?

Le préc. Oui, prises avec modération mais on en abuse étrangement aussi, et cet autre genre d'intempérence nuit également à la raison, à la santé et à la bourse.

Geo. Cependant la petite bière n'est pas malfaisante.

Le préc. Non, et nous en prendrons chacun un verre à notre retour.

Hen. Je préfère l'eau.

Le préc. A la bonne heure. Celui qui se contente de boire de l'eau, s'affranchit du besoin de boire des liqueurs fermentées, et peut défier la soif, du moins dans notre pays.

SUR LA DIFFÉRENCE DES CONDITIONS.

DIALOGUE.

La petite Sally Meanwell alla un jour après le dîner faire visite à mis Henriette fille de sir Thomas Pemberton; il plut le soir, et sir Thomas la fit reconduire dans son carosse. Voici la conversation qui eut lieu au retour de la jeune miss entre sa mère et elle:

Mistris Meanwell. Hé bien, ma chère, je pense que vous avez fait une visite agréable.

Sally. Oh oui, maman, très-agréable; vous ne sauriez croire la quantité de belles choses que j'ai vues, et puis, c'est si charmant d'aller en carosse !

Mrs. M. J'imagine que miss Henriette vous a fait voir tous ses joujoux.

Sal. Oui, elle m'a montré la plus belle poupée du monde, ornée des plus jolies parures que j'aye jamais vues; sans compter la boîte où elle la loge*, laquelle est assortie de petits meubles de toute espèce, sa grotte de coquillages et de pierres brillantes, et les habits élégans qu'elle doit avoir au bal prochain: il y a une guirlande toute couverte de paillettes et de rubans mouchetés; vous ne vous figurez pas, maman, comme tout cela est beau.

Mrs. M. Et quelles sont celles de tant de jolies choses que vous avez le plus admirées ?

Sal. Je ne sais. . . Je les ai admirées toutes, je crois ; mais ce que je préfererais à tout ce que j'ai vu, ce serait, si je ne me trompe, d'aller en voiture. Pourquoi donc, maman, n'avons-nous pas aussi un carosse ? qu'est-ce qui empêche que je n'aye autant de vêtemens et de joujoux que miss Henriette?

Mrs. M. C'est, ma chère, parceque votre papa n'est pas, à beaucoup près, aussi riche que sir Thomas. Si nous employions notre argent à des choses de cette espèce, il nous serait impossible de vous nourrir, de vous habiller tous, et de vous procurer les autres choses nécessaires à la vie.

Sal. Mais pourquoi papa n'est-il pas aussi riche que sir Thomas ?

Mrs. M. Sir Thomas a hérité de son père une grande fortune, au lieu que votre papa n'a guère que ce qu'il gagne par son travail.

Sal. Pourquoi donc y a-t-il des hommes plus riches que papa ? je suis

sûre qu'il mérite de l'être autant que personne.

Mrs. M Vous ne savez donc pas qu'il y a quantité de gens plus pauvres que votre papa, et qui mériteraient tout autant que lui, d'avoir de la fortune?

Sal. Quantité, dites-vous!

Mrs. M. Oui, assurément. Jetez les yeux sur le grand nombre de pauvres qui nous entourent, et qui n'ont qu'une très mince portion des commodités dont nous jouissons. Que pensez-vous de Plowman le laboureur? je ne crois pas que de votre vie vous l'ayez vu rester oisif un instant.

Sal. Non, il est à l'ouvrage long-temps avant que je sois levée, et n'en revient presque qu'à l'entrée de la nuit, si ce n'est pour prendre son dîner.

Mrs. M. Eh bien, comment croyez-vous que vivent sa femme et ses enfans? aimeriez-vous que nous changeassions notre condition pour la leur?

Sal. Oh non ! ils ont des habits si sales, si dégoûtans !

Mrs. M. Cela n'est que trop vrai, les pauvres créatures ! mais je crains qu'ils n'éprouvent des maux pires que ceux là.

Sal. Quels, maman?

Mrs. M. Hélas ! je crains qu'ils n'ayent pas moitié de ce qu'il faut pour vivre, et qu'en hiver, ils ne soient tourmentés du froid, faute de bois et de vêtemens chauds. Que diriez-vous, si vous étiez exposée à pareille misere ?

Sal. Oh ! je n'en sais rien ; mais j'ai vu la femme de Plowman porter chez elle de grands pains noirs : j'en ai mangé une fois de semblable dans du lait, et je le trouvai très-bon.

Mrs. M. Je ne crois pas que vous le trouvassiez tel à la longue. D'ailleurs ils peuvent à peine s'en procurer assez, même de cette espèce. Au reste, vous me paraissez connaître les pauvres aussi

peu que les connaissaient les princesses de France.

Sal. Comment cela, maman ?

Mrs. M. Dans je ne sais plus quelle année, la récolte fut si mauvaise en France, qu'il y eut disette, et que bien des gens moururent de faim. Le bruit s'en répandit jusqu'à la cour : comme on parlait de cette calamité devant les jeunes princesses ; quoi ! s'écria l'une d'elles, ces gens-là seraient assez imbécilles pour se laisser mourir de faim plutôt que de manger du pain et du fromage ? la gouvernante fut obligée de lui apprendre que le plus grand nombre des sujets de son pere, n'avaient pendant toute l'année que du pain noir pour toute subsistance, et que beaucoup d'entre eux se trouveraient trop heureux d'en avoir de cette espèce, la moitié de ce qu'il leur faudrait pour subvenir à leurs besoins journaliers. La princesse n'avait pas la moindre idée d'une si affreuse misere ; ce récit la toucha tellement, qu'elle offrit avec

empressement tous ses bijoux, afin d'apporter quelque adoucissement au sort des plus nécessiteux.

Sal. Je pense bien que personne dans notre pays, ne meurt de faim, n'est-ce pas, maman?

Mrs. M. Je le pense aussi, ma fille, parce qu'il existe chez-nous des loix, d'apres lesquelles toute personne hors d'état de pourvoir à sa subsistance, a le droit de réclamer des secours de sa paroisse; mais quand il n'existerait aucune loi de cette nature, nous n'en serions pas moins obligés de nous dépouiller de tout notre superflu, plutôt que de laisser notre semblable périr de faim.

Sal. En ce cas, ne jugez-vous pas que mis Pemberton a tort d'avoir tant de choses?

Mrs. M. Non, ma chère, si la valeur de ces choses est proportionnée à sa fortune, et si on n'a pas employé à les acheter, l'argent qui aurait dû être

destiné à des objets plus utiles pour elle-même et pour les autres.

Sal. Mais pourquoi miss Pemberton ne se contenterait-elle pas d'ajustemens et de joujoux pareils aux miens, afin de consacrer au soulagement des pauvres, ce que les siens coûtent de plus ?

Mrs. M. Parce qu'elle ne pourrait à la fois secourir les pauvres et s'accorder toutes les petites jouissances du luxe. Mais, savez-vous que les enfans de M. White le boulanger, ceux de M. Shape le tailleur, pourraient vous faire les mêmes questions ?

Sal. Comment cela ?

Mrs. M. Est-ce que vous n'êtes pas aussi bien vêtue, et aussi abondamment pourvue de joujoux relativement à ces enfans, que l'est miss Pemberton relativement à vous ?

Sal. Cela pourrait bien être ; car je me rappelle que Polly White fut enchantée d'une de mes vieilles poupées, et que Nancy Shape pleura pour avoir une

ceinture pareille à la mienne; mais sa mère ne voulut pas la lui acheter.

Mrs. M. Vous voyez donc, ma chère fille, qu'il y a des enfans qui ont moins sujet que vous de se louer de leur position; apprenez, de là, quelle doit être la mesure des fantaisies chez les enfans, et jusqu'à quel point leurs parens doivent s'y prêter.

Sal. Il y a là dedans quelque chose que je n'entends pas trop bien, maman.

Mrs. M. Tout, en nous, doit être proportionné à la condition dans laquelle nous vivons, ou dans laquelle il est vraisemblable que nous vivrons, ainsi qu'aux besoins et aux devoirs de cette condition. Votre papa et moi, nous consacrons, sans regret, une partie de notre argent aux innocens plaisirs de nos enfans; mais nous serions inexcusables d'y employer des sommes assez considérables pour être forcés de nous restreindre sur des choses plus nécessaires, telles que leur éducation, et sur les dépenses journalières qu'exige notre manière de vivre. Cette prodiga-

lité, d'ailleurs, vous préparerait des chagrins, au lieu de vous rendre plus heureuse.

Sal. Je ne comprends pas votre pensée, maman.

Mrs.M. N'est-il pas vrai que, si vous étiez aujourd'hui aussi bien mise que miss Pemberton, vous seriez très-humiliée de ne l'être pas aussi bien lorsque vous serez grande?

Sal. J'en conviens, maman; je pourrais alors fréquenter les assemblées, et sans doute il m'en coûterait d'y paraître moins parée que je ne l'étais dans ma première jeunesse.

Mrs. M. Fort bien; et pour vous épargner ce désagrément, faudrait-il alors vous vêtir plus élégamment que nos moyens ne le permettraient? Ne voyez-vous pas que vos ajustemens, et tout l'attirail de votre toillette, seraient proportionnellement plus dispendieux? Si vous ne faisiez à présent vos visites qu'en voiture, seriez-vous bien flattée de les faire plus tard à pied? car vous sentez

qu'il nous serait impossible de vous procurer cet agrément lorsque vous serez plus avancée en âge. Il en est de même de toutes les autres fantaisies de ce genre; plus nous y condescendrions maintenant, plus nous vous préparerions de privations pour l'avenir; car l'habitude nous rend nécessaires, même les choses dont nous nous soucions le moins.

Sal. Expliquez-moi cela, maman.

Mrs M. Volontiers. Ne croyez-vous pas avoir eu plus de plaisir en allant ce soir en voiture, que miss Henriette n'en aurait eu.

Sal. Cela doit être; car si elle aimait autant que moi à aller en carosse, rien ne l'empêcherait de se satisfaire, puisqu'elle en a un, dont elle peut disposer quand il lui plaît.

Mrs. M. Cela étant, si l'on vous déclarait à toutes deux que vous n'irez jamais en carosse, laquelle, à votre avis, serait la plus affligée? Vous pouvez, comme vous savez, vous promener, ainsi que vous l'avez fait jusqu'à présent; mais je suis.

suis persuadée que miss Henriette aimerait mieux rester au logis, que de s'exposer au vent froid, et de trotter en patins au milieu de la crotte et de l'humidité.

Sat. J'en suis persuadée comme vous, ma chère maman, et je reconnais la vérité de tout ce que vous avez eu la bonté de me dire.

Mrs. M. Tant mieux, ma chère enfant. Que cet entretien reste gravé dans votre mémoire; et puisse-t-il contribuer à vous rendre plus satisfaite de votre condition, qui, de votre aveu, est plus heureuse que celle de quantité d'autres enfans. Mais c'est assez là-dessus.

SUR LE PIN ET LA FAMILLE DES SAPINS.

DIALOGUE.

L'Instituteur, Georges et Henri.

L'inst. Asseyons-nous sur ce banc et regardons autour de nous. Quelle charmante perspective!

Hen. Je chéris ces délices champêtres; les beaux massifs d'arbres que voilà dans cette plaine!

Geo. Mais quel bocage sombre et rembruni derrière la maison!

L'inst. C'est une plantation de sapins, et ces arbres ont toujours, en été, un aspect un peu triste; parce qu'alors il y en a d'un plus beau vert à leur comparer; mais l'hiver est la saison où ils brillent, les autres arbres étant alors dépouillés de leur verdure.

Geo. Les sapins sont donc toujours verts?

L'inst. Oui, la plupart des arbres de la famille des sapins ont cet avantage, et comme ils sont ordinairement originaires des contrées froides et montagneuses, ils contribuent beaucoup en hiver à égayer le séjour.

Geo. Vous eûtes la bonté, pendant la promenade que nous fîmes dernièrement, de nous entretenir du chêne et de nous instruire en détail de ses pro-

priétés; c'est une des leçons les plus agréables que j'aye reçue de ma vie; je serais enchanté que vous voulussiez bien nous instruire égalemeut de ce qui concerne les sapins.

Hen. Cela me fera aussi beaucoup de plaisir.

L'inst. Très-volontiers, je suis bien aise que vous me fassiez cette demande; il n'est rien, pour un instituteur, de plus encourageant que de voir ses élèves rechercher les connaissances utiles.

Geo. Je pense qu'il est très-heureux de pouvoir les acquérir.

L'inst. Assurément. Et bien donc, vous pouvez reconnaître le pin et la famille des sapins en général, à la première vue; car la plupart sont d'un vert bleuâtre, et tous ont leurs feuilles d'une forme semblable à celle d'une lame fort étroite et pointue qui leur donne une apparence de roideur; chacun de ces arbres porte un fruit dur et à écailles, d'une forme ovale ou conique.

Hen. C'est apparemment ce qu'on nomme pomme de pin.

L'inst. Oui, du moins parmi les écoliers.

Hen. Il nous est arrivé souvent d'en ramasser sous les arbres et de nous les jeter l'un à l'autre.

Geo. J'en ai quelquefois rapporté à la maison mes poches pleines, pour les brûler. Ces pommes donnent une jolie flamme, très-brillante.

L'inst. Fort bien, savez-vous où sont les pepins de ce fruit ?

Geo. Non, est-ce qu'il en a ?

L'inst. Sans doute, au fond de chaque enveloppe se trouvent deux pepins ; mais à peine l'enveloppe est-elle entr'ouverte, que la semence tombe ; en sorte que rarement pouvez-vous en trouver aucun vestige dans les pommes que vous ramassez.

Hen. Cette semence est donc bonne à quelque chose ?

L'inst. Il y a dans le midi de l'Europe, une espèce de pin, appellé le *pin de pierre*, dont on mange les pepins, qui, dit-on, sont aussi doux que l'amande. Les oiseaux becquetent ceux des autres espèces, quoi qu'ils soient défendus par des écailles très-dures.

Hen. Il faut qu'ils ayent le bec bien fort.

L'inst. On trouve en différentes contrées plusieurs variétés de la famille de cet arbre, qui sont cultivées en Angleterre ; mais la seule espèce quy soit indigène, est le sapin d'Ecosse. Il y a dans les pays montagneux de ce royaume, de vastes forêts où ces arbres croissent naturellement et sont d'ailleurs les principales plantations du pays. Cette espèce est dure, convient aux sols stériles et montagneux, mais elle croît lentement.

Geo. Quels sont, je vous prie, ces arbres si grands, plantés sur deux lignes devant l'ancien château du village ?

L'inst. C'est le pin ordinaire, ou le colossal, originaire de la Norwège et

des autres contrées septentrionales, et l'un des plus élevés de toute l'espèce. Mais remarquez ces arbres qui croissent çà et là sur le coteau vis-à-vis de vous, et dont les branches inclinées s'étendent jusqu'à terre, puis s'amincissent graduellement jusqu'au sommet, et se terminent presqu'en pointe.

Hen. Qu'ils sont beaux !

L'inst. Cet arbre est le pin appellé *Melèze* ou *Larix*, il est originaire des Alpes et des Apennins, et nous en faisons souvent des plantations pour l'ornement de nos jardins. Il n'est pas, absolument parlant, toujours vert, il quitte ses feuilles pendant la saison rigoureuse ; mais il les reprend bientôt. Nous avons en outre, le pin de *Weimouth*, c'est le plus haut de ceux que produit l'Amérique. Puis le sapin argenté, ainsi nommé de la couleur argentine de son feuillage, ensuite vient le *Pinaster*, puis un arbre célèbre dans l'antiquité, le *Cèdre du Liban.*

Geo. J'imagine que celui-là est un arbre très-élevé.

L'inst. Il parvient à une grande hauteur, mais il lui faut beaucoup de temps pour acquérir toute sa perfection.

Geo. Les pins et les sapins sont-ils des arbres très-utiles ?

L'inst. Ce sont peut-être les plus utiles de tous. La plupart des bois que nous employons nous sont fournis par ces arbres.

Hen. Quoi, ils seraient plus utiles que le chêne ?

L'inst. Oui, beaucoup plus ; presque tous le bois employé pour la construction des maisons, pour les poutres, les solives et les plafonds, est du bois de sapin.

Geo. Toutes les espèces de sapins croissent-elles dans ce pays-ci ?

L'inst. Il en croît, mais en petit nombre. La Norwège, la Russie, la Suède sont les contrées d'où nous tirons nos bois de charpente et où il s'en fait un commerce très-étendu. Vous avez vu des chantiers de bois de charpente ?

Hen. Oh oui, j'en ai vu plusieurs.

L'inst. Vous avez pu y remarquer quelques pièces de bois, très-longues et très-grosses, appellées *poutres*; ce sont des abres entiers, seulement dépouillés de leur écorce et équarris. Vous avez dû voir aussi de grandes piles de planches et d'ais, de diverses longueurs et épaisseurs. Elles viennent toutes sciées des contrées où croît ce bois : il y en a de différentes couleurs: le blanc vient principalement du sapin, et le pin produit le jaune et le rouge.

Hen. J'imagine qu'il doit y en avoir de grandes forêts dans ces contrées, autrement elles ne pourraient nous en foursnr une quantité aussi considérable.

L'inst. En effet, et les montagnes de la Norwège en sont couvertes, et pourvues assez abondamment pour en fournir à toute l'Europe. Mais le défaut de route, rend impossible le transport des arbres qui sont abattus loin des côtes, à moins qu'ils ne croissent aux environs de quelques rivières.

Geo. Comment ceux-ci nous parviennent-ils ?

L'inst. On saisit le moment où les rivières sont grossies par les pluies et la fonte des neiges, et l'on y lance les arbres, qui ensuite sont portés jusqu'à l'embouchure des rivères, où ils se trouvent arrêtés par des espèces de pieux qui sont placés là, à cet effet, et interrompent leur marche.

Hen. J'aimerais infiniment à les voir nager ainsi, chassés par le fil de l'eau.

L'inst. Oui, ce spectacle serait assez intéressant ; car en quelques lieux, ces torrens coulent sur des rochers élevés, d'où l'eau s'élance avec impétuosité et entraîne dans sa chute les arbres qui disparaissent dans la cataracte, et souvent ne se relèvent qu'à une distance considérable : il y en a beaucoup qui sont brisés et mis en pièces dans le passage.

Geo. Emploie-t-on cet arbre à d'autres usages qu'à la bâtisse ?

L'inst. Ils servent à quantité d'autres

objets, tels que boîtes, malles, caisses de transport, pieux, boiseries et autres semblables. Le sapin est un bois très-tendre, facile à mettre en œuvre, léger et point cher: voilà pourquoi on le préfère à d'autre bois pour un si grand nombre d'usages, quoiqu'il ne soit pas de durée et qu'il soit sujet à se fendre.

Hen. Oui, je sais que ma cassette est faite de bois de sapin, et que le dessus est fendu à chaque endroit où l'on a mis des clous.

Geo. Construit-on jamais des vaisseaux en bois de sapin?

L'inst. Ce fut un des premiers bois dont ont fit usage pour les constructions navales, et vous trouverez fréquemment employés dans les poëtes, les mots pin et sapin, pour signifier *vaisseaux*. Mais la navigation s'étant perfectionnée, les bois les plus forts et les plus solides ont généralement remplacé celui-ci. Néanmoins dans les pays où le sapin est très-abondant, on en construit encore les grands vaisseaux, et quoi

qu'il faille les renouveller souvent, ils coûtent si peu en proportion des autres, que le bénéfice de quelques voyages, suffit pour dédommager de cette dépense. D'ailleurs, l'extrême légèreté de ce bois, tient plus élevés sur la surface de l'eau, les vaisseaux qui en sont construits : ils sont, par conséquent, en état de supporter un chargement plus considérable. La plupart des grands vaisseaux qui transportent des bois de charpente, d'Archangel en Russie, sont construits en bois de sapin. Quant aux mâts de vaisseaux je vous ai dit qu'ils sont tous construits en bois de pin ou de sapin, parce qu'il est très-uni et très-léger.

Geo. Ne trouve-t-on pas dans le *Paradis perdu* de Milton, un passage relatif à ce bois?

L'inst. Oui, l'épée de Satan, tire son aspect imposant de la comparaison qu'en fait l'auteur avec un pin élevé.

» Le pin le plus élevé qui jamais fut abattu sur les montagnes de la Norwège,

et dont la cime orgueilleuse se perdait dans les cieux, où le mât imposant du plus énorme vaisseau dont le poids fit gémir l'onde, auraient paru de faibles roseaux à côté de l'arme redoutable du prince des démons. »

Hen. Je me rappelle aussi que la canne du géant Poliphême était un pin.

L'inst. C'est du moins ce que Virgile et Ovide nous asssurent. En effet, il fallait être géant, pour se servir d'une canne de cette taille. A présent que vous avez quelques notions sur la nature de ces arbres, il faut vous en faire connaître les propriétés.

Hen. Oh! tant mieux.

L'inst. Tous les pins contiennent une liqueur amère au goût, et une saveur forte et odorante : dans quelques-uns, cette liqueur est tellement abondante, qu'il suffit d'une simple incision pour l'obtenir : dans cet état elle est appellée *térebenthine*, le mélèze, en particulier, en produit une grande quantité.

La térébenthine, est une de ces substances qu'on nomme résineuses ; ces substances sont d'une odeur forte, aromatique, d'un goût amèr ; elles sont transparentes et inflammables, ne s'allient point avec l'eau, mais se dissolvent dans l'esprit de vin.

Geo. Quel en est l'usage ?

L'inst. On les emploie en médecine, principalement dans la composition des emplâtres et des onguents ; elles entrent aussi dans la préparation des vernis et autres substances semblables. Les peintres en font un grand usage dans la mixtion des couleurs. Ce que l'on retire du térébinthe après en avoir extrait cette huile, se nomme colophane. Toutes ces substances prennent aisément feu, et donnent beaucoup de flamme : le bois de térébinthe possède si éminemment cette propriété, lorsqu'il est sec, que, dans beaucoup de pays, on l'employait jadis au lieu de torche.

Hen. J'ai vu brûler des copeaux de bois de sapin ; ils donnent une flamme pétillante, très-agréable à voir.

Geo. Oui, et les allumettes sont faites de brins de sapins dont on trempe les deux bouts dans du souffre.

L'inst. Cela est vrai, et lorsque c'était la coutume de brûler les morts, coutume que vous voyez décrite dans Homère et dans d'autres auteurs anciens, le pin, ou le térébinthe, ou arbre à poix, composait, en grande partie le bûcher funéraire.

Hen. Mais qu'est-ce que l'arbre à poix? Est-ce que la poix vient des arbres?

L'inst. J'allais vous en parler. Le *Goudron* est une production des arbres de cette espèce, et spécialement d'une variété appellée pin *térébinthe*, ou à *poix*. On en fait brûler le bois dans une sorte de four, pratiqué en terre; alors la liqueur résineuse que contient le bois de cet arbre s'en échappe par les pores, et contracte par l'action du feu, une saveur particulière et une couleur noirâtre: cette substance est le *goudron*, et, le goudron bouilli jusqu'à dessication, donne la poix.

Geo. Le goudron et la poix ne sont-ils pas employés particulièrement à calfater les vaisseaux ?

L'inst. Ils s'opposent à la moisissure, et sont, par conséquent, d'une grande utilité pour préserver de la destruction les corps exposés à l'humidité : par cette raison, les câbles, et autres cordages des vaisseaux, sont soigneusement enduits de goudron, et l'on couvre les flancs des vaisseaux, de poix et d'autres ingrédiens ; c'est ce qu'on appelle calfater, ou goudronner. Les sections des planches, ou les endroits où celles-ci se joignent, sont remplis d'étoupes trempées dans une préparation de colophane, de suif et de poix, afin de les rendre impénétrables à l'eau. Les bois destinés aux palissades, aux pilotages, à la charpente des plafonds, et à d'autres objets de cette nature, souvent sont goudronnés à l'extérieur. On enduit ainsi les citernes et les tonneaux, afin de prévenir la filtration des liqueurs.

Hen. Mais pourquoi goudronne-t-on

les moutons après qu'on les a tondus ?

L'inst. C'est afin de les guérir des maux et des blessures qu'ils ont à la peau. Pour remplir le même objet à l'égard des enfans, on se sert d'une pommade faite avec le goudron, et dont on leur frotte la tête.

Différentes parties du pin sont médicinales. En Amérique on emploie contre le scorbut une boisson préparée avec les sommités des cônes verts du mélèze mis en fermentation avec la mélasse ; ce qui donne la liqueur appellé bière mélèze.

Geo. Cette boisson est-elle agréable ?

L'inst. Elle ne l'est point pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Mais voilà notre sujet à peu-près épuisé ; continuons notre promenade.

Hen. A travers les champs ?

L'inst. Oui, et alors nous verrons de plus près quelques-unes des espèces de pin et de sapin, et je vous ferai remarquer la différence des feuilles et des cônes, par lesquels on les distingue.

LE PHÉNIX ET LA COLOMBE.

FABLE.

Un phénix qui habitait depuis long-temps les déserts de l'Arabie, se rapprocha un jour des lieux habités par les hommes, et rencontra une colombe posée sur son nid, les ailes étendues, et choyant ses petits avec une tendresse maternelle, tandis que leur père cherchait dans le voisinage de quoi les nourrir. Pauvre oiseau, lui dit le phénix avec une pitié offensante, que je te plains ! confinée dans un petit coin de terre et accablée de soins domestiques, tu es sans cesse occupée ou à pondre des œufs ou à soigner ta progéniture; tu épuises tes forces et ta vie à perpétuer une race faible et sans défense. Pour moi, je ne me nourris que des gommes les plus exquises et des épices les plus précieuses. Je parcours, quand il me plaît, les immenses régions de l'air; si les hommes m'apperçoivent, je suis pour eux un sujet d'admiration et de curiosité. Libre de tout soin étranger, je n'ai ni parens ni postérité. Ai-je ter-

miné ma carrière, qui est ordinairement de cinq siècles, je disparaîs plûtôt que je ne meurs, et sans qu'il m'en coûte ni douleur ni sollicitude, je renaîs de mes cendres. Comme le soleil, je suis unique et ne reconnais point de semblable.

Tant pis, lui répondit la colombe : c'est justement en cela que ton sort me paraît plus digne de pitié que d'envie. Quels plaisirs peux-tu goûter, isolé dans un désert immense ? Quels charmes peut offrir la vie à celui qui n'a ni femme pour le caresser, ni enfans pour nourrir sa tendresse et le payer de ses soins ; ni parens pour le protéger, ni semblables parmi lesquels il puisse choisir une société assortie à son caractère. En vérité, je ne voudrais, ni de l'existence, ni même de l'immortalité, à ce prix-là.

Je sais que ma vie sera courte, c'est pourquoi je l'emploie à élever une nombreuse postérité, et me livre à toutes les douceurs du bonheur domestique. Je suis aimée de mon époux, je suis chère à l'espèce humaine, je laisserai après moi des preuves de mon existence. En te com-

parant au soleil, tu n'as pas pris garde à une différence qui aurait cependant dû te frapper; c'est qu'il produit toutes choses par sa chaleur fécondante, et que ses rayons, quoique brillant au-dessus de nos têtes à une si énorme distance, ne dédaignent pas de descendre jusqu'à nous, et sont pour nous une occasion perpétuelle de bénir celui qui les envoie; au lieu que toi, fier de ta grandeur imaginaire, tu rêves une longue existence, également dénuée de douceurs pour toi et d'utilité pour les autres.

DE LA FABRICATION DU PAPIER.

Je vais, comme je vous l'ai promis, essayer de vous donner quelques notions sur l'utile manufacture de papier. Cette belle et délicate substance, se forme avec les matériaux les plus vils et les plus dégoûtans : elle est faite avec de vieux chiffons qui ont passé d'un pauvre à l'autre et qui peut-être ont fini par tomber en lambeaux de dessus l'enfant du mendiant. Ces chiffons, ramassés sur les fumiers ou vendus par les domes-

tiques, passent entre les mains des Juifs qui se chargent de les rassembler et les cèdent aux marchands de chiffons, à raison de trois à quatre sous la livre, suivant leur qualité. Du magasin de ces marchands, ils sont transportés au moulin à papier. Le propriétaire les donne d'abord à des femmes pour les trier et les assortir suivant leurs différens dégrés de finesse. Ces femmes ont soin d'enlever toutes les coutures, et les jettent dans un panier pour une destination particulière ; après ce triage, les chiffons sont jetés dans un grand crible circulaire de fil d'archal, où ils acquièrent un peu de propreté ; alors on les porte au moulin. Autrefois l'usage était de les broyer à coups de marteau : aujourd'hui on les met dans une citerne, où un tuyau verse continuellement une eau limpide, et où l'on a disposé un cylindre d'environ deux pieds de long, garni tout autour de pointes de fer placées aussi près les unes des des autres qu'elles peuvent l'être sans se toucher, et qui correspondent à d'autres pointes rangées au fond de la

citerne. Le cylindre tournant avec une rapidité inconcevable, déchire, à l'aide de ces dents de fer, les chiffons dans toutes les directions possibles, jusqu'à ce que, moyennant l'eau qui ne cesse de couler dans la citerne, ils se trouvent entièrement broyés et réduits en une pâte fine et légère. Par le même procédé, la matière du papier se débarasse de toutes ses impuretés et recouvre sa blancheur primitive. Tout cela est l'affaire de six heures. Une composition particuliere donne à la pâte une teinte bleuâtre que n'ont point les papiers fabriqués en France. La pâte est ensuite mise dans une chaudière remplie d'eau bouillante, d'où on la retire quelques instans après, pour la jeter dans un moule de fil d'archal qui lui donne la forme qu'elle doit avoir. A cet effet, on plonge le moule dans la chaudière, et comme il est garni d'un rebord qui ne retient de la pâte que ce qu'il en faut pour l'épaisseur d'une feuille, tout le superflu retombe dans la chaudière: quand on le retire, il est reçu par un autre ouvrier qui

lève la bordure et détache la feuille ; celle-ci a bien la dimension qu'elle doit avoir ; mais elle manque de consistance, c'est pourquoi on l'étend sur un morceau de feutre et on la recouvre d'un autre morceau de la même étoffe. On en étend ainsi quarante ou cinquante, qui forment une pile que l'on presse ensuite pour en exprimer l'eau et donner par là de la consistance à chaque feuille. Au sortir de la presse elles sont suspendues, et restent ainsi pendant huit ou dix jours, ce qui achève de les sécher et probablement en augmente la blancheur. Des femmes alors, enlèvent avec soin les nœuds et autres imperfections qui peuvent s'y trouver. Cela fait, on colle le papier ; précaution sans laquelle il ne supporterait pas l'encre, comme vous pouvez en juger par le papier gris qui n'est point collé. L'essentiel est de donner la quantité convenable de colle ; ce qu'on ne peut apprendre que par l'expérience. Après que les feuilles ont été trempées dans la colle, on les suspend de nouveau pour les faire sécher, puis on les examine encore et on les

remet sous la presse pour leur donner le dernier poli. Il ne reste plus qu'à compter les feuilles de papier pour les disposer en mains et en rames ; après quoi, elles sont déposées dans les magasins du papetier, d'où nous tirons ce que nous pouvons en employer. Toute cette opération dure environ trois semaines.

Hen. Cette fabrication est vraiment curieuse. A l'avenir je me ferai un scrupule de barbouiller du papier en pure perte, sachant combien il en coûte de peine pour le rendre si blanc et si uni.

Le p. Il y a peu de productions que l'on prodigue autant que celles des papeteries : il semble que l'on se croirait gêné dans sa dépense, si l'on n'avait pas la faculté de déchirer le papier, de le disperser, de le détruire de mille manieres différentes ; en sorte qu'il y a réellement lieu d'être étonné qu'il existe assez de linge pour fournir à une si énorme consommation.

Quant au papier d'enveloppe et d'emballage, dont les boutiques absorbent une si grande quantité, on en trouve la matière dans de vieilles cordes de chanvre; le beau papier de la Chine se fait avec des chiffons de soie.

Hen. L'autre jour j'entendais dire qu'on avait inventé un métier à faire du papier; mais je ne sais pas ce que c'est; peut-on tisser le papier comme une étoffe ?

Le p. Votre doute est une chose toute naturelle; mais prenez une feuille de papier commun, et tenez-la élevée à l'opposite de la lumière; qu'y remarquez-vous ?

Hen. Quantité de lignes blanches, les unes larges comme des rubans, les autres plus étroites et croisant les premières. J'apperçois aussi des lettres et la figure d'une couronne.

Le p. Ce sont autant d'empreintes du fil d'archal : l'épaisseur de ce fil empêche la pâte de s'étendre également sur la feuille; ainsi le papier doit être plus mince

mince dans les endroits correspondans, et laisser passer plus facilement la lumière ; c'est ce qui produit les lignes blanches dont nous parlons. Pour les lettres, elles sont imprimées par le même fil et présentent le nom du manufacturier. Afin de faire disparaître ces lignes qui détruisent une partie de la beauté du papier, et sur-tout du papier à tenture, on a inventé depuis peu des moules de cuivre extrêmement fins et d'une égale épaisseur partout, au moyen desquels on efface ces marques, de manière qu'elles restent comme imperceptibles. Considérez bien cette feuille, elle vous paraîtra parfaitement lisse.

Hen. Elle me paraît telle en effet.

Lep. Il est une invention plus récente encore, que je ne dois pas vous laisser ignorer : elle consiste à faire du papier égal en blancheur à tel papier que ce soit, avec des chiffons bruns les plus grossiers et même avec des cotons teints, auparavant destinés pour des usages inférieurs. Un mélange de manganèse, d'huile et de vitriol, pénètre la pâte tandis qu'elle est

dans l'eau, détruit la couleur que les chiffons lui communiquaient et y substitue le plus beau blanc du monde.

Ch. Ce procédé a beaucoup de rapport avec celui qu'on emploie, à ce que vous m'avez dit, pour blanchir la toile dans l'espace de quelques heures.

Le p. Vous avez raison, ce n'est qu'une nouvelle application de la même découverte : ce qu'il est bon d'observer, c'est que le papier fait avec cette dernière espèce de chiffons, est le plus estimé à cause de sa consistance qui approche de celle du parchemin.

Her. L'art de faire le papier est-il ancien?

Le p. On n'est pas d'accord là-dessus : l'opinion la plus probable, c'est que l'on commença à en fabriquer dans le quatorzième siècle : quoi qu'il en soit, cet art n'est pas moins intéressant pour les progrès de l'esprit humain que celui de l'imprimerie, et nous prouve que les arts et les sciences, comme enfans d'une même amille, s'entr'aident mutuellement.

L'ALLURE DU MONDE.

ALLÉGORIE.

Ne vous est-il jamais arrivé de traverser la foule dans les rues les plus fréquentées d'une grande ville? Quelle multitude s'y porte de tous les quartiers, comme divers torrens qui se précipitent dans une vallée étroite! On croirait qu'il est impossible de se faire jour à travers cette quantité d'allans et de venans; cependant tous cheminent sans se croiser ni se nuire. Si chacun d'eux s'obstinait à suivre exactement la ligne qu'il a d'abord suivie, il n'aurait pas fait quatre pas, qu'il rencontrerait un autre piéton qui lui barrerait le chemin; tous deux se feraient réciproquement obstacle, et, repoussant en sens contraires ceux qui les suivent, occasionneraient bientôt un engorgement dans la rue. Cependant cela n'arrive point, parce que chacun cède un peu. Au lieu de marcher les poings sur le côté, celui qui a quelque expérience, serre les bras, présente le corps obliquement, accélère ou ralentit sa marche suivant les circonstances; se détourne, tantôt à droite,

tantôt à gauche, laissant un intervalle de quelques pouces entre lui et son voisin. De cette manière tous passent sans se heurter, quoique resserrés dans le plus petit espace possible; il ne pousse personne dans le ruisseau, personne ne l'y pousse lui-même. Au moyen de ces égards réciproques, chacun continue sa route sans embarras : nul ne va beaucoup plus vîte, ni beaucoup plus lentement que ceux qui marchent sur la même ligne. Dans le premier cas, il pourrait coudoyer; dans le second, il serait coudoyé à son tour.

S'il survient quelque incident, si une voiture traverse la rue, si l'on roule un tonneau, si l'on arrête un filou, on ne doit pas augmenter le tumulte en se jettant dans la mêlée; mais ralentir le pas, et attendre patiemment que le chemin soit libre. Telle est l'allure du monde ; à mesure que nous avançons, les obstacles semblent se multiplier sur notre route. Quelquefois on nous manifeste des opinions et des goûts diamétralemet opposés aux nôtres : d'autres fois on nous dépasse dans la poursuite du plaisir ou des richesses. Souvent on se presse sur nos

talons, on nous pousse. Au lieu de nous affecter de ces contrariétés, nous devons considérer que le chemin appartient à tout le monde, et que les autres ne se détourneront pas pour nous laisser passer, si nous n'en agissons pas ainsi de notre côté. Sans cette condescendance réciproque, chacun serait forcé de rester à la même place, ou se poussant les uns les autres, tous tomberaient dans une confusion perpétuelle. Supposons que tous se jettent avec ardeur sur le même objet de plaisir ou de fortune, sans vouloir jamais, dans l'occasion, faire un pas en arrière, qu'arrivera-t-il? la foule se grossira, les rivalités, les querelles s'éléveront, et au lieu d'avancer, on ne fera qu'accroître le tumulte.

L'homme sage s'y prend mieux; il s'avance d'un pas ferme, mais réglé. Il incommode les autres le moins qu'il peut. Il cède un peu aux préjugés et aux fantaisies de ceux avec qui il est obligé de cheminer. Il fait tout ce qui dépend de lui pour rendre le voyage de la vie aussi agréable pour les autres que pour lui-même.

DIFFÉRENCE

ENTRE VOIR ET OBSERVER.

De quel côté avez-vous dirigé aujourd'hui votre promenade, dit M. Andrews à Robert, l'un de ses élèves ?

Robert. J'ai été à Broomheath ; de-là j'ai poussé jusqu'à Camp-mount, et suis revenu par les prairies en cotoyant la rivière.

M. And. Tant mieux ; vous avez dû avoir bien du plaisir.

Rob. Oh ! très peu, je vous assure ; à peine ai-je apperçu un être vivant. J'aurais mieux fait de suivre la grand-route, le long des barrières.

M. And. C'était le meilleur parti en effet, si vous ne vouliez voir que des hommes et des chevaux. Avez-vous rencontré William ?

Rob. Nous sommes partis ensemble ; mais il s'arrêtait à tout instant, et comme je ne me souciais pas d'une

promenade aussi souvent interrompue, je l'ai laissé derrière moi.

M. And. Pourquoi cela? il vous aurait fait compagnie?

Rob. Je ne trouve rien de si fatigant que de me promener avec quelqu'un dont le plus mince objet fixe tour à tour l'attention; il me semble alors que je me traîne au lieu de marcher. J'aime mieux aller seul. Il n'y a pas d'apparence qu'il soit sitôt de retour.

M. And. Vous êtes dans l'erreur, le voilà qui arrive. Eh bien William, qu'êtes vous devenu cet après dîner?

Wil. Ah, monsieur, je n'avais jamais fait de promenade aussi délicieuse. Je suis allé à Broomheath, de-là j'ai parcouru le sommet de la colline, et suis revenu en longeant la riviere, à travers les plus belles prairies du monde.

M. And. C'est justement le chemin qu'a suivi Robert; cependant il se plaint de s'y être ennuyé; il aurait préféré, dit-il, la grand-route.

Wil. Cela m'étonne. Je n'ai pas fait un pas qui ne m'ait rapproché d'une foule d'objets plus intéressans les uns que les autres. En voici quelques échantillons dans mon mouchoir.

M. And. Vous allez nous dire ce qui vous a tant amusé.

Wil. Très-volontiers, monsieur. Vous savez que le chemin qui conduit à la bruyère est étroit et sablonneux ; je ne l'aime pas. Cependant comme il n'y en avait pas de meilleur, il a fallu m'en contenter ; mais j'ai été un peu dédommagé par une curiosité que j'ai apperçue dans la haie : c'était un vieux pommier sauvage, sur lequel j'ai remarqué une branche verte absolument différente des autres branches de l'arbre ; la voilà.

M. And. C'est un gui, plante autrefois sacrée parmi les Druides, elle porte une petite graine blanche et visqueuse dont on peut faire de la glu. Elle est du nombre de ces plantes qui ne tiennent point immédiatement à la terre par leurs racines ; mais qui germent et croissent

sur d'autres plantes ; c'est pourquoi on les appelle parasites.

Wil. Un peu plus loin j'ai vu un pivert s'abattre sur un arbre, puis se glisser le long du tronc comme un chat.

M. And. Il cherchait dans l'écorce les insectes dont il se nourrit. Souvent pour les atteindre, il fait des trous dans les arbres, auxquels il nuit par-là.

Wil. C'est un fort bel oiseau.

M. And. Sa taille et la couleur de son plumage lui ont valu le nom de perroquet anglais.

Wil. Parvenu à la bruyère, je l'ai trouvée délicieuse ; je jouissais de l'air le plus pur et de la perspective la plus étendue. La plaine était émaillée de jolies fleurs que je n'avais point encore remarquées. J'ai distingué, au moins trois sortes de bruyères que j'ai dans mon mouchoir, avec des genêts, des campanules et beaucoup d'autres fleurs dont je vous prierai de me dire le nom.

M. And. Bien volontiers.

Wil. J'ai apperçu aussi différens oiseaux qui étaient nouveaux pour moi, entre autres un, de couleur grisâtre, gros comme une alouette, qui sautillait autour de quelques pierres et laissait voir beaucoup de blanc sous sa queue, lorsqu'il prenait son essor.

M. And. C'est un Motteux, il est excellent à manger; cet oiseau est très-commun dans les dunes d'Essex et dans quelques autres contrées.

Wil. Dans la partie marécageuse de la bruyère, j'ai trouvé une petite troupe de vanneaux qui m'ont beaucoup amusé. Lorsque je voulais m'approcher d'eux, quelques-uns tournaient au-dessus de ma tête, et criaient *pewit* si distinctement, qu'on aurait dit qu'ils articulaient. J'aurais cru qu'il était aisé de les prendre, les voyant voler comme si l'une de leurs ailes avait été cassée, et se laisser tomber souvent sur la terre; mais qaand je m'approchais trop, ils savaient bien trouver leurs ailes et me laissaient là.

M. And. C'étaient eux qui vous attrapaient ; comme ils bâtissent leurs nids à terre, ils cherchent à détourner l'attention des passans, en criant et en faisant les estropiés. Je vois que cette ruse leur a réussi avec vous.

Wil. Ah ! parfaitement ; si j'en avais tant su, je n'aurais pas rempli d'eau mes souliers comme j'ai fait en les poursuivant. Cependant ma chasse n'a pas été infructueuse ; j'ai rencontré un vieux homme et un petit garçon qui coupaient et entassaient de la tourbe ; nous nous sommes long-temps entretenus des préparations de ce combustible et du prix qu'on en obtenait. Ils m'ont de plus montré un animal que je ne connaissais pas, c'était une jeune vipère qu'ils avaient tuée, ainsi que sa mère. J'avais vu plusieurs serpens communs ; mais qui n'étaient pas si gros, ni d'une couleur si foncée.

M. And. Effectivement, les vipères se plaisent dans les fondrières, et il n'est pas rare de trouver des ouvriers de tourbe qui en aient été mordus.

Will. Sont-elles très-venimeuses ?

M. And. Assez pour que la blessure qu'elles font soit très-douloureuse. Heureusement cette blessure est rarement mortelle.

Will. En quittant la bruyère, j'ai dirigé ma course vers la colline ; j'ai même grimpé au-dessus du moulin, pour jouir d'un coup d'œil plus étendu. La perspective est immense. J'ai compté au moins quinze clochers, et apperçu au milieu des bois et des plantations, un plus grand nombre de maisons de gentilshommes. J'aurais pu suivre les détours des rivières le long des terres basses jusqu'au pied des montagnes derrière lesquelles elles tournent ; mais j'ai cru devoir différer et voici ce que je desirerais faire, si vous le trouviez bon.

M. And. Qu'est-ce que c'est ?

Will. Je voudrais y retourner un de ces jours, emportant avec moi la carte du comté, qui me servirait à reconnaître la plupart des lieux.

M. And. Non seulement j'y consens ; mais encore j'irai avec vous, muni de ma lunette de poche.

Will. J'en serai enchanté, Monsieur ; il faut aussi que je vous communique une idée qui m'a été suggérée par le nom de cette colline, *Camp-Mount.* Il doit y avoir dans les alentours quelques restes de fossés et de boulevarts; les anciens camps n'étaient jamais sans cela ; et j'ai dans la tête, qu'en faisant le tour de la colline, on en découvrira quelques vestiges.

M. And. La chose est assez vraissemblable. Il y a des antiquaires qui ont décrit les restes dont vous parlez. Les uns les attribuent aux Romains, d'autres aux Danois. Nous les examinerons quand nous serons sur les lieux.

Will. En quittant la hauteur j'ai gagné la prairie, et j'ai suivi le ruisseau jusqu'à l'endroit où il se jette dans la rivière ; il est bordé de roseaux, de glaïeuls et de plantes fleuries, fort différentes de celles de la bruyère ; comme

je me disposais à en cueillir quelques-unes, j'ai entendu quelque chose près de moi, se précipiter dans le ruisseau; c'était un gros rat d'eau, qui a gagné l'autre bord à la nage et s'est caché dans son trou. Il y avait dans les environs, quantité de serpens volans; j'en ai saisi un des plus beaux, que j'ai ici dans une feuille. J'avais grande envie d'attendre un oiseau que je voyais razer la surface de l'eau et s'y plonger de temps en temps, son plumage est un mélange de bleu, de vert et d'orange. Il n'est pas tout-à-fait aussi gros qu'une grive. Il a la tête assez volumineuse, ainsi que le bec, et la queue très-courte.

M. And. C'est d'après votre description, le martin-pêcheur, l'alcyon, sur lequel les anciens ont débité tant de fables. Il se nourrit de poisson, et se retire dans des trous qu'il pratique aux bords des rivières. C'est un oiseau timide et farouche, qui ne s'éloigne jamais des eaux qui lui fournissent sa pâture.

Will. Je serai bien aise de le connaître

plus particulièrement, car je n'ai point vu d'oiseau qui me plaise autant. J'ai suivi le cours du ruisseau jusqu'à l'endroit où il confond ses eaux avec celles de la rivière. J'ai remarqué sur le bord opposé de petits oiseaux bruns et bleus, gros à peu-près comme une bécassine, et qui ont le cri aigu, mais assez doux.

M. And. Des Guignettes, peut-être. C'est une des plus nombreuses familles d'oiseaux aquatiques qu'on rencontre dans les lieux marécageux, et qui se nourrissent de vers et d'insectes.

Will. J'ai aussi apperçu beaucoup d'hirondelles qui se jouaient sur la surface de l'eau, et dont les mouvemens variés m'amusaient infiniment. Tantôt elles effleuraient l'eau du bout de leurs ailes, tantôt elles se poursuivaient avec tant de vivacité, que l'œil avait peine à les suivre. Dans un banc de sable élevé au-dessus de la rivière, et en quelque sorte criblé de trous, plusieurs de ces oiseaux semblaient s'être ménagé une habitation ou un asile.

M And. Je soupçonne que c'étaient des hirondelles de rivière, les plus petites des quatre espèces d'hirondelles que nous connaissons. Elles ont le dessus du corps gris de souris et le dessous blanc. Elles font leurs nids dans les trous que vous avez remarqués ; trous très-profonds, où elles sont à l'abri de toute insulte.

Will. Plus loin, j'ai vu dans un bateau un homme qui prenait des anguilles d'une étrange manière. Il était armé d'une longue perche, terminée par une large fourche, qui avait l'air du trident de Neptune, excepté qu'elle avait cinq pointes au lieu de trois; il l'enfonçait dans la vase, en choisissant les endroits les plus profonds de la rivière, et amenait les anguilles accrochées aux dents de la fourche.

M. And. Je connais cette manière-là, c'est ce qu'on appelle prendre les anguilles à la lance.

Will. Pendant que j'étais attentif à regarder ce genre de pêche, un Héron

est venu à passer au-dessus de ma tête, et s'est allé poser à quelque distance, vers le tournant de la rivière. Je me suis tapi le long du bord pour observer sa conduite, je l'ai vu marcher dans la rivière aussi long-temps que ses jambes ont pu le tenir hors de l'eau, étendre son cou, et regarder fixément le courant, puis tout à coup lancer son bec dans l'eau avec la rapidité de l'éclair, et en retirer un poisson qu'il a avalé. Il en a saisi un second de la même manière; mais ayant entendu du bruit, il a pris l'alarme et s'est refugié dans le bois.

M. And. Où son nid était probablement, car les Hérons choisissent pour élever leurs petits, les arbres les plus hauts qu'ils peuvent trouver, et vivent quelquefois en société comme les Freux ou Grolles. Autrefois on employait le Héron pour la chasse à l'oiseau; et quantité de gentilshommes avaient ce qu'ils appellaient leurs héronnières. Il en reste même encore quelques-unes.

Will. N'est-ce pas le plus gros des

oiseaux sauvages connus dans ce pays?

M. And. Il est très-long et ses ailes ont beaucoup d'envergure; mais son corps n'est pas gros en proportion.

Will. Dans la prairie, je me suis amusé à voir voltiger assez près de moi, une bande d'Étourneaux, sans trop savoir d'abord ce que c'était. Ils s'élevaient tous ensemble comme un essaim d'abeilles, formant une espèce de nuage au-dessus de la prairie; après quoi ils se posaient pour recommencer ensuite de la même manière. La bande était composée d'une centaine au moins.

M. And Cela n'aurait rien d'étonnant, car dans les lieux marécageux, ils sont quelque fois en assez grand nombre pour briser les roseaux d'un arpent entier de terrain lorsqu'il s'y établissent. Cette disposition des Étourneaux à voler par essaims serrés, a été remarquée par Homère, qui compare les ennemis de ses héros à un nuage d'Étourneaux qui fuient à l'approche du chasseur.

Will. Au sortir de la prairie, j'ai traversé le champ de blé, et comme je passais près d'une fosse de marne, j'y ai jeté les yeux, et j'ai apperçu dans un coin, un monceau qui ressemblait à un tas de coquilles; surpris, je suis descendu dans la fosse, et j'ai reconnu que je ne m'étais pas trompé; mais comment ces productions de la mer se trouvaient-elles là, c'est ce que je n'ai pu deviner.

M And. Votre surprise est fort simple, et la même observation en a bien embarrassé d'autres, même des philosophes. Il est assez ordinaire de trouver quantité de coquilles et de restes d'animaux marins dans les entrailles des montagnes les plus hautes et les plus éloignées de la mer. Ce sont des preuves non équivoques que la terre n'a pas toujours été dans l'état où nous la voyons aujourd'hui; mais comment, mais quand ces changemens se sont-ils opérés, c'est ce qui reste, et restera encore long-temps à expliquer.

Will. Je me suis arrêté ensuite pendant quelques minutes au haut du champ pour jouir du spectacle que présente le coucher du soleil, quelle belle chose, Monsieur! les nuages étaient teints de jaune, de pourpre, de cramoisi; on y démêlait toutes ces couleurs, et le ciel pur en montrait d'autres qui variaient depuis le bleu jusqu'au vert clair. Ce qui m'étonnait le plus, c'était de voir alors le soleil deux fois plus grand qu'il ne l'est lorsqu'il passe au-dessus de nous.

M. And. Cela doit paraître ainsi; vous avez pu remarquer le même agrandissement de diamètre dans la lune lorsqu'elle se lève.

Will. Oui; mais je n'en sais pas la raison.

M. And. C'est une illusion d'optique que je vous expliquerai quand vous serez un peu plus avancé dans les connaissances Phisico - Mathématiques. Quelle foule d'idées votre promenade d'aujourd'hui vous a fait naitre! Je ne suis pas étonné que vous l'ayez trouvée si amusante; mais à ce qu'il parait, elle n'a pas été moins instructive. Vous

n'avez apperçu rien de tout cela, vous, Robert ?

Rob. Je crois que si ; mais je n'y ai pas fait attention.

M. And. Pourquoi cela?

Rob. Que sais-je ? tout ce que je puis dire, c'est que je ne m'en souciais pas, et que j'ai pris le chemin le plus court pour revenir à la maison.

M. And. A la bonne heure si vous eussiez été chargé d'un message; mais comme votre unique affaire était alors de vous amuser, il aurait mieux valu tirer de votre promenade tout le parti possible. C'est ainsi que de deux hommes, l'un traverse la vie, les yeux ouverts, et l'autre les yeux fermés. De-là dépend en partie la supériorité du premier sur le second, en matière d'instruction. On rencontre des marins qui ont fait le tour du monde et qui ne sauraient parler que des cabarets où ils sont entrés et du prix des liqueurs qu'ils y ont bues : tandis qu'un voyageur

comme Franklin ne traverse pas le moindre canal sans faire quelque observation utile à la société. Combien de jeunes étourdis vides d'idées, parcourent tour à tour les diverses contrées de l'Europe, sans en rapporter une notion dont l'acquisition vaille la peine de traverser le ruisseau de la rue ; pendant que d'autres, plus attentifs et plus réfléchis, trouvent partout, jusques dans leurs moindres courses à la ville et à la campagne, dequoi se former l'esprit et se récréer tout à la fois. William, continuez à vous servir de vos yeux, et vous, Robert, apprenez à faire usage des vôtres.

LE BON CHOIX.

CONTE.

Une jeune fille qui s'était fatiguée à courir dans le jardin, alla s'asseoir sous un arbre et ne tarda à s'endormir. Pendant son sommeil elle crut voir deux femmes d'un caractère fort différent : l'une était vêtue d'une robe de gaze dont la garniture encore plus légère, était

d'un vert tendre. Sa ceinture, tissue de fils d'argent, flottait jusqu'à terre. De beaux cheveux naturellement bouclés tombaient sur son cou. Sa coiffure était composée de fleurs artificielles et de plumes. D'une main elle tenait une carte de bal, et de l'autre un habit de fantaisie couvert de paillettes et de nœuds de ruban. Elle s'approcha de la jeune fille, en souriant, et lui dit d'un ton familier: je suis un bon génie, qui n'ai cessé de veiller sur vous depuis que vous êtes née. J'ai vu avec plaisir vos charmes croître, se développer, et vous rendre enfin une compagne digne de moi. Jetez les yeux sur ce que je vous apporte; cet habit et ce billet vous procureront une libre entrée aux fêtes délicieuses de mon palais. Avec moi, vos jours s'écouleront dans un cercle perpétuel d'amusemens variés. Comme le folâtre papillon, vous n'aurez d'autre affaire que de voltiger de fleurs en fleurs et d'étaler vos charmes aux yeux de vos admirateurs. Il n'est question chez moi, ni de gêne, ni de fatigue, ni de tâches ennuyeuses; on n'y respire que le plaisir et la gaieté. Venez,

ma chère, laissez vous parer de cet habit qui vous rendra charmante, et puis nous partirons ensemble.

Mélissa fut bien tentée d'accepter des offres aussi séduisantes; mais avant de céder, elle crut qu'il était prudent de savoir par qui elles lui étaient faites. On me nomme *Dissipation*, répondit la nymphe.

L'autre femme alors se présenta. Elle était vêtue d'une étoffe brune, simplement relevée de blanc. Ses cheveux étaient attachés sous un modeste chapeau. L'ordre et la propreté qu'on remarquait dans tout son extérieur, semblaient répondre de la pureté de son ame. Son regard était sérieux sans être triste, et son air engageant, quoique posé et même un peu grave. D'une main elle tenait une quenouille, et de l'autre un sac à ouvrage. Sa ceinture était garnie de ciseaux, d'aiguilles à tricoter et autres instrumens nécessaires aux femmes laborieuses. Un paquet de clefs était suspendu à son côté. C'est avec cet extérieur qu'elle aborda la jeune personne. Mélissa, lui dit-elle, j'ai toujours

toujours été l'amie et le guide de votre mère; il ne tiendra qu'à vous de jouir de ces avantages. Je vous offre ma protection. Je n'ai pas, pour vous séduire, les attraits et l'enjouement de ma rivale. Si vous vous attachez à moi, vous ne passerez pas tout votre temps à vous amuser; vous vous leverez de bonne heure et vous consacrerez votre journée à des occupations variées, les unes difficiles, les autres pénibles, et exigeant toutes quelque exercice du corps et de l'esprit. Votre costume sera simple. Vous passerez la plus grande partie de votre temps dans l'intérieur de votre maison, et vous préférerez le solide à ce qui n'est que brillant. En récompense, je vous promets la paix de l'âme, la satisfaction de vous-même et l'estime de tous ceux qui vous connaîtront. Si mes offres sont moins attrayantes que celles de ma rivale, en revanche elles ont plus de réalité. La Dissipation vous a promis plus qu'elle ne pouvait tenir. Il n'est pas plus en son pouvoir de vous procurer des plaisirs continuels, qu'il ne l'est en celui du vice et de la folie. Les jouissances qu'elle vante

deviennent bientôt insipides, et sont inévitablement remplacées par la langueur et le dégoût. D'ailleurs elle vous apparaît sous des dehors trompeurs, et a grand soin de cacher ses véritables traits. Pour moi, vous ne me trouverez jamais autre que vous ne me voyez en ce moment, et chaque jour vous m'aimerez davantage. Quoique je vous paraisse un peu grave, vous m'entendrez chanter pour égayer mon ouvrage, et quelquefois même, lorsqu'il sera fini, vous me verrez danser. Mais, j'en ai dit assez. Il faut vous laisser choisir. De ce choix dépend votre bonheur. Si vous desirez savoir mon nom, je m'appelle *Economie*.

Mélissa l'écouta avec plus d'attention que de plaisir, et quoique contenue par le respect, elle ne put s'empêcher de tourner la tête pour regarder encore la première nymphe. Celle-ci lui offrit de nouveau ses présens d'un air si engageant, qu'elle allait l'emporter, quand un heureux accident fit tomber le masque dont elle s'était si habilement servie. Quel changement subit! Au lieu de la fraîcheur

et des graces de la jeunesse, Mélissa n'apperçut plus qu'un visage pâle, hideux, altéré par les souffrances et le chagrin. Elle en eut horreur. Dès-lors elle n'hésita plus, et donna la main sans regret à la sage et modeste nymphe.

DE L'HOMME.

Charles. De tous les êtres, celui qu'il nous importe le plus de connaître, c'est l'homme sans doute. Voudriez-vous m'aider à m'en former une juste idée?

Le précepteur. Ce sujet mérite en effet toute notre attention: nous allons l'examiner.

L'homme doit former une classe à part, ou être placé au rang des quadrupèdes; car il n'y a pas moyen de l'assimiler aux volatiles.

Ch. Au rang des quadrupèdes! Comment cela?

Le pr. En le faisant marcher à quatre pattes; attitude dans laquelle il aurait

autant de ressemblance avec un babouin qu'un babouin marchant sur les pattes de derrière en a avec l'homme. Véritablement il y a peu de différence entre les bras d'un homme et les pattes de devant d'un quadrupède : ces parties ont évidemment la même organisation.

Ch. On pourrait donc définir l'homme un quadrupède digité qui ordinairement marche sur les pieds de derrière.

Le pr. Un naturaliste ne le définirait pas autrement : aussi Linnée l'a-t-il placé dans la même division que les singes, les macocos, et les chauve-souris.

Ch. Les singes, les macocos, et les chauve-souris !

Le pr. Pourquoi pas ? Chacun de ces animaux a quatre dents incisives à la mâchoire supérieure et des mamelles sur la poitrine ; n'est-ce pas assez pour qu'ils ne fassent avec l'homme qu'une même famille ?

Ch. Je ne mes doutais pas de cette parenté ?

Le pr. Il ne tient qu'à nous de la désavouer en nous attachant à la partie la plus noble de la nature humaine : je veux dire à l'ame, qui distingue l'homme de tous les êtres créés.

Ch. J'ai souvent entendu dire que l'homme était une créature raisonnable ; mais je n'ai qu'une notion confuse de ce qu'on appelle la raison.

Le pr. La raison est la faculté par laquelle nous comparons des idées et en tirons des conséquences. Par exemple : un homme se trouve au milieu d'une forêt dans un pays inconnu ; il y apperçoit un arc ; il le compare intérieurement avec d'autres arcs, et conclut que l'arc qu'il voit a été fait par un homme ; que par conséquent le pays est habité. Il découvre une hutte, y apperçoit du bois à moitié consumé et en trouve la cendre encore chaude ; il en tire la conséquence certaine, que non-seulement cette hutte est habitée par des hommes ; mais qu'ils ne doivent pas être éloignés : cr nul animal ne serait capable de faire ces calculs.

Ch. Mais un chien qui aurait été habitué à vivre au milieu des hommes, n'eût-il pas également couru vers cette hutte, comptant aussi y trouver des habitans ?

Le pr. Probablement il l'eût fait, et cela, je l'avoue, ressemble beaucoup à de la raison; car on peut supposer que ce chien a comparé l'habitation dans laquelle il a vécu avec celle qu'il voit, et en a conclu que comme il y avait des hommes dans celle-là, il devait y en avoir dans celle-ci; mais cette découverte l'avancerait-elle beaucoup ? N'y trouvant pas les habitans, il est incapable de faire aucune remarque qui puisse l'éclairer sur le plus ou le moins de temps qui s'est écoulé depuis leur absence : il sera également incapable de profiter de la découverte qu'il a faite, pour se conduire en conséquence.

Ch. Il n'y aurait alors d'autre différence entre l'homme et la brute, sinon que celui-là a beaucoup de raison, et que celle-ci en a peu?

Le pr. Si nous nous attachons simple-

ment à la définition du mot *raison*, nous pouvons, je pense, admettre ce raisonnement. Mais la supériorité de l'homme dans l'exercice de cette faculté, est si grande, qu'elle le rend, à tous égards, absolument distinct de la brute : d'abord parce qu'il possède *l'organe de la parole*, avantage dont n'est pourvu aucun autre animal.

Ch. Mais quantité d'animaux paraissent se faire entendre entr'eux.

Le pr Les animaux ont en effet la faculté de se faire connaître réciproquement, par cette voie, une partie de leurs besoins et de leurs appétits communs ; mais ils ne sauraient converser ensemble ; c'est-à-dire, se communiquer les idées que leur fournit la mémoire : c'est donc l'usage de la parole qui fait de l'homme un être *susceptible de se perfectionner.* La science et l'expérience acquises par un seul, étant transmises à ses semblables par l'organe de la parole, se communiquent ainsi à tous dans une progression infinie. Il n'y a pas lieu de présumer que les chiens d'aujourd'hui soient plus intel-

ligens que ceux qui existaient il y a mille ans; mais les hommes de ce siècle sont beaucoup plus avancés dans les arts et dans les sciences que ne l'étaient leurs aïeux. Par l'usage de la parole et l'art de l'écriture, qui est la parole écrite, chaque siècle ajoute les découvertes qui lui appartiennent à celles des siècles qui l'ont précédé. Cette connaissance du passé donne également à l'homme de grandes lumières. sur ce qui doit arriver: aussi Shakespear le définit-il assez bien, en le nommant un être doué d'une vue étendue qui embrasse le passé et l'avenir.

Ch. Il faut bien que les animaux aient quelque idée de l'avenir, puisqu'ils font certaines provisions pour l'hiver.

Le pr. Il paraît démontré au contraire qu'ils n'en ont aucune; car on leur voit prendre ce soin dès les premiers jours de leur vie, comme dans ceux qui suivent. De jeunes abeilles sorties de la ruche, après s'être pratiqué une habitation, commencent à former des provisions de miel, quoiqu'il leur soit impossible de prévoir l'usage qu'elles doivent en faire. On re-

marque chez les animaux beaucoup d'actes de cette espèce, dirigés vers une fin utile, mais qu'ils ignorent. Nous nommerons *instinct* cette sorte d'intelligence, qui diffère essentiellement de la raison. L'homme est de tous les animaux, celui qui a le moins d'instinct, parce qu'il est de tous, celui qui en a le moins besoin. Il est le seul qui emploie des instrumens pour faciliter l'exécution de la plupart de ses travaux. C'est un *fabricateur d'outils*, *un animal agissant à l'aide de machines*. Cette faculté seule le rend, en tous lieux, l'animal par excellence, le souverain des êtres créés. L'homme triomphe des animaux les plus rusés : il assujettit les plus indomptables. En vain les habitans de l'air accélèrent la rapidité de leur vol pour se mettre à l'abri de ses traits, il sait les atteindre au milieu de leur fuite ; il s'est acquis jusqu'à l'empire des airs. L'homme est enfin le seul animal qui ait su trouver l'usage du feu ; la plus précieuse découverte dont il ait pu s'enrichir.

Ch. Plusieurs rapportent que certaines

espèces de singes vont s'asseoir dans les forêts autour du feu que des hommes ont laissé ; mais que ces animaux n'ont pas l'intelligence de l'entretenir en y jettant du bois.

Le pr. Ils savent encore moins allumer le feu que l'alimenter. C'est par l'effet de cette découverte que l'homme cuit ses alimens : ce que ne fait aucun autre animal. Seul il sait se garantir du froid par les vêtemens ainsi que par le feu : seul il cultive la terre et nourrit des animaux pour fournir à sa subsistance et à ses jouissances.

Ch. Mais n'a-t-on pas vu des hommes sauvages vivans dans les forêts, qui ne savaient faire aucune de ces choses ?

Le pr. On en cite des exemples ; mais ils ne doivent point nous étonner, car l'homme est destiné par la nature à vivre dans l'état de société : le seul dans lequel puissent se développer entièrement ses facultés naturelles, particulièrement la parole : celle de toutes dont il reçoit le plus de lumières. Au lieu que ces pauvres créatures isolées de leurs semblables,

nourrics avec les brutes, étaient dans un état absolument contre nature. Voyez une abeille, une fourmi, un castor solitaires : ils n'auront rien de la prévoyance que l'on remarque en ces animaux réunis dans l'état de société qui leur est propre. La société est donc pour chaque faculté en particulier un puissant aiguillon : elle inspire des idées et crée des ressources que l'individu isolé serait incapable de concevoir et d'imaginer.

Ch. Cependant quelques-uns des hommes vivans dans l'état social, paraissent être fort peu supérieurs aux brutes : par exemple, qu'est le Hottentot, comparé à l'Européen ?

Le pr. Ils diffèrent en effet beaucoup entr'eux ; mais étant d'accord sur les caractères distinctifs les plus essentiels de l'homme : peut-être verrons-nous que l'avantage n'est pas entièrement de notre côté. Le Hottentot cultive la terre, élève du bétail ; non-seulement il vit réuni avec ses semblables, mais il a établi une sorte de gouvernement qui protège le faible contre le fort : donc il a des notions

du juste et de l'injuste. Il sent la nécessité de réprimer ses passions et ses desirs, parce qu'il sait que la durée de son bonheur dépend de leur modération. Conséquemment, il a de la *moralité*. Le Hottentot a des armes, des instrumens, des vêtemens et des meubles dont lui-même est l'artisan : il nous surpasse dans la souplesse, l'agilité du corps : il a plus que nous la connaissance des diverses habitudes particulières aux animaux et à leur nature ; ensorte que l'infériorité de cette espèce d'hommes, relativement à nous, ne consiste que dans l'ignorance des sciences et des arts, dans lesquels le bas peuple parmi nous est presque aussi inférieur à la partie éclairée de la nation, que les Hottentots eux-mêmes le sont aux Européens.

Ch. Mais les Hottentots n'ont aucune notion sur l'existence de la Divinité, ni sur celle d'un état futur.

Le pr. J'ignore quel dégré de confiance mérite cette assertion : mais hélas! combien d'hommes au milieu de nous

n'ont aucune connaissance des vérités de la Religion, ou du moins n'ont sur ces vérités que des notions vagues, remplies d'absurdités et de superstition ! Des peuples très-avancés dans la science de la civilisation, ont eu sur la Religion les plus grossières erreurs. L'homme ne peut les déraciner que par la culture et la maturité de sa raison, ou par la révélation divine.

Ch. L'homme, dites-vous, est un être *susceptible de perfection* ; mais n'a-t-on pas vu plusieurs nations vivre pendant long-temps dans un état de barbarie, sans avoir fait presque aucun pas vers la civilisation ?

Le pr. L'homme est appellé en tous lieux au développement de ses facultés morales ; mais il peut subsister pendant nombre d'années, même en état de société, sans dépasser *actuellement certaines bornes dans ses progrès.* Il règne peu de lumieres chez les peuples qui ignorent *l'art de l'écriture* parce que la tradition est insuffisante pour transmettre des connaissances exactes ou profondes.

Aussi, beaucoup d'arts et de sciences, après avoir atteint chez divers peuples le plus haut dégré de perfection, ont-ils entièrement disparu des pays où ils florissaient, parce que ces peuples ont été subjugués par des nations barbares et illettrées. La curiosité, ou l'amour de la science, pourrait être également présenté comme un des caractères qui non seulement différencient l'homme d'avec la brute; mais encore l'homme d'avec l'homme; car la plupart des sauvages n'ont que peu ou point de curiosité; sans elle nous manquerions d'un des plus grands attraits qui puisse nous exciter à exercer nos facultés. C'est la curiosité qui nous porte à pénétrer le secret des propriétés de toutes les choses créées, à tenter des expériences de toute espèce, à parcourir les régions éloignées; et qui s'étend même jusqu'à nous faire examiner la figure et calculer le mouvement des corps célestes. Une découverte conduit à d'autres: ensorte que l'homme ne connaît plus d'obstacles qui soient capables de l'arrêter dans le cours de ses recherches. Il viendra un temps

où les connaissances que nous avons maintenant, paraîtront imparfaites à nos neveux : ils taxeront notre siècle d'ignorance, ainsi que nous en accusons les siècles qui l'ont précédé.

Ch. Quelles nations de nos jours sont les plus éclairées ?

Le pr. Les nations européennes sont depuis long-temps distinguées par un amour extrême pour les sciences, et les possèdent à un dégré si brillant, qu'aucun peuple du globe ne leur est comparable sous ce rapport. Par cette supériorité elles se sont rendues capables de commander au reste de la terre. Les contrées dans lesquelles les arts fleurissent le plus maintenant, sont les parties septentrionales et celles du milieu de l'Europe ; ainsi que la partie septentrionale de l'Amérique, habitée, comme vous le savez, par les descendans des Européens. Dans ces contrées, l'homme peut se flatter d'être *le plus véritablement homme*, et s'écrier avec un orgueil poëtique : « l'homme est la production

la plus noble de ces contrées ; c'est sous le ciel du nord que l'ame acquiert sa parfaite maturité. »

DES PLANTES LÉGUMINEUSES.

Un Instituteur, Georges et Henri.

Georges. Quel odeur délicieuse!

Henri. Délicieuse en effet, et plus douce que celle qu'on respire dans la boutique de M. Essence.

L'Instituteur. Savez-vous d'où elle vient ?

Geo. Elle vient, je crois, d'un champ de fèves, qui est de l'autre côté de la haie.

L'ins. Il est vrai. C'est dans ce mois que ces plantes fleurissent. Voyez comme leurs tiges sont garnies de fleurs noires et blanches!

Hen. J'apperçois aussi des pois en fleurs du même côté de la haie.

Geo. Vous nous avez parlé il y a quelque temps des fleurs du blé et du gramen, elles feraient une triste figure à côté de celles-ci.

L'inst. J'en conviens ; mais un champ de blé n'est beau qu'au temps de la maturité et à cet époque les pois et les fèves ont une assez pauvre apparence. Examinons ces fleurs. Georges allez chercher une plante de fève, et vous Henri, une de pois : (*ils les apportent*) maintenant comparons-les. Trouvez-vous qu'elles se ressemblent ?

Hen. Non, très peu.

Geo. Oui, beaucoup.

L'inst. Très-peu, beaucoup ! comment cela se peut-il ? approchez et regardons. D'abord elles se ressemblent peu par la dimension et par la couleur.

Geo. Mais beaucoup par la forme.

L'inst. Cela est vrai. Toutes deux portent des fleurs irrégulières, et offrent la même distribution de parties.

Elles sont de l'espèce des papilionacées, ainsi appellées du mot latin *papilio* qui désigne l'insecte ailé auquel on trouve qu'elles ressemblent.

Geo. Le pois a bien quelque ressemblance avec le papillon, mais elle n'est pas frappante.

L'inst. Il y a des fleurs de cette espèce qui ont avec lui plus d'analogie. Vous voyez un large *pétale* (c'est le nom qu'on donne aux feuilles des fleurs) qui se tient droit, avec un appendice qui penche en arrière, on le nomme l'étendart ; à chaque côté deux plus étroits qu'on appelle les ailes ; enfin deux pétales inférieurs plus ou moins pressés par les ailes et formant ensemble comme une petite nacelle qu'on nomme carène.

Geo. En effet, cela ressemble beaucoup à une nacelle.

L'inst. Dans quelques espèces elle est divisée dans le milieu comme une nacelle fendue en deux, toutes ces parties ont des onglets par lesquels elles tien-

nent à leur support; elle se réunissent en un tube lequel a la forme d'un calice ou d'une coupe de fleur. Ce tube, comme vous voyez, est plus loug dans la fève que dans le pois, et les proportions des autres parties sont un peu différentes. Les deux fleurs renferment les mêmes parties.

Hen. Ainsi je suis fondé à croire qu'elles se ressemblent.

L'inst. Cette opinion est la conséquence d'un examen exact. Maintenant dépouillons de ses feuilles cette fleur de fève, la carène exceptée. Que pensez-vous que contient cette nacelle ?

Geo. Elle doit contenir ces petits corps que vous nous avez dit appartenir à toutes les fleurs.

Hen. Ce sont les étamimes et le pistil.

L'inst. Je vais retirer doucement la carène et vous les faire voir.

Hen. Oh que cela est curieux !

L'inst. Vous voyez un certain nombre d'étamines dont les parties qui sont réunies, forment entre-elles un cylindre creux ou tube arrondi, d'où sort un filament délié qui est le pistil. Je vais maintenant piquer ce cylindre avec une épingle : que remarquez-vous dans son intérieur ?

Geo. Quelque chose de semblable à une petite gousse.

L'inst. Pour vous convaincre que c'est une véritable gousse, je vais l'ouvrir, et vous verrez la semence qu'elle contient.

Hen. Quels corps imperceptibles! est-ce donc là ce qui forme dans la suite la gousse de la fève?

L'inst. Oui, quand la fleur tombe, le vaisseau qui contient cette semence acquiert par degré un volume plus considérable ; à mesure que la semence murit la gousse devient noire, ridée, puis s'ouvre, et laisserait échapper la semence si on n'avait pas soin de la cueillir.

Geo. J'ai vu plusieurs gousses de petits pois placés dans notre jardin, contre le mur, qui se sont ouvertes, et dans lesquelles il n'est pas resté un seul grain.

L'inst. On voit fréquemment les pois et les fèves des champs, s'échapper en grande partie de leurs gousses pendant qu'on les recueille.

Hen. On apperçoit déjà plusieurs gousses à l'extrêmité de cette tige qui porte des pois.

L'inst. Ouvrez-en une et vous verrez que la gousse est composée de deux valves ou cosses, et que toutes les graines sont attachées à un côté de la gousse et alternativement aux deux bords de ce côté.

Geo. Est-ce la même chose dans les gousses de féves?

L'inst. Oui, ainsi que dans toutes les gousses des fleurs papilionacées. Telle

est la structure générale d'une famille de plantes très utiles et très nombreuses, connues sous le nom de plantes légumineuses ou à gousses. Ici la plupart des plantes de cette famille sont herbacées et quelques unes seulement sont des arbustes ; mais dans les climats chauds, elles forment souvent de grands arbres. Plusieurs des plantes légumineuses offrent à l'homme et aux animaux une excellente nourriture : on nomme leurs gousses légumes.

Geo. J'ai lu quelque part que beaucoup de personnes vivaient de légumes ; mais je ne savais pas ce que cela signifiait.

L'inst. Il est souvent parlé de légumes comme faisant partie de la nourriture des personnes sobres. Dans ce pays, on mange des pois, des fèves et des haricots ou féveroles. Chez d'autres nations, on mange des lentilles et des lupins qui appartiennent à cette famille, ainsi que plusieurs autres productions analogues.

Hen. Je me rappelle que les lupins qui sont dans notre jardin, portent en

effet des fleùrs de cette espèce avec des gousses qui croissent en forme de grappes; mais nous ne les cultivons que pour la couleur et le parfum.

L'inst. Dans d'autres pays on les mange. Toutes les espèces de trèfles, plantes si utiles pour la nourriture du bétail, appartiennent à cette famille, ainsi que la vesce, le sain-foin et la luzerne, dont on fait usage pour le même objet. Ces productions composent ce qu'on appelle, assez improprement, prairies artificielles.

Geo. Les fleurs du trèfle fournissent un parfum aussi agréable que celui de la fève; mais croissent-elles dans des gousses.

L'inst. Oui; mais elles sont très-courtes et ne contiennent chacune que deux graines. Il y a une espèce appellée non-pareille qui porte une fleur jaune, très-odorante, dont la gousse est très-ingénieusement tournée en forme de spirale, et a la figure d'une coquille de limaçon. Quelques-unes des plan-

tes légumineuses sont faibles et ne peuvent se soutenir d'elles-mêmes; mais elles sont pourvues de mains ou *vrilles* au moyen desquelles, elles embrassent les plantes voisines et les enveloppent. Vous savez que les pois de jardin se marient de cette sorte aux rames que l'on dispose en lignes droites pour les soutenir. Quelques variétés de vesces s'étendent de cette manière sur les haies qu'elles embellissent de leurs longs faisceaux de fleurs purpurines. Les diverses sortes d'ivraies, qui sont les plantes les plus déliées de cette famille, nuisent beaucoup au blé parce qu'elles s'entortillent autour de sa tige et l'étouffent.

Hen. A quoi donc ces plantes sont-elles bonnes?

L'inst. Ce sont des plantes sauvages, c'est-à-dire, nuisibles relativement à nous; mais dans l'ordre de la création, elles ont sans doute leur genre d'utilité; quelques-unes de nos plantes papilionacées ont assez de consistance pour n'avoir pas besoin d'appui, le genêt épineux est de ce nombre.

Geo.

Geo. Quoi! cet arbuste épineux, tout couvert de fleurs jaunes, et qui abonde dans notre canton, ?

L'inst. Nous avons aussi le genêt commun, grande plante sans épines et qui, dans quelques endroits, est aussi abondant que le genêt épineux.

Hen. Je sais qu'il croît en abondance dans ce champ de genêts.

L'inst. Oui, mais la dénomination dont vous vous servez prouve que cette plante n'est pas aussi abondante que l'autre.

Geo. Nous avons quelques buissons de genêts blancs, et quelques genêts d'Espagne.

L'inst. Cela est vrai. Nous avons aussi un arbuste qui fleurit de bonne heure, et d'où pendent des faisceaux de fleurs jaunes, qui mariées avec le lilas pourpre, offrent le coup d'œil le plus agréable,

Hen. Je le connais, c'est le Cytise des Alpes.

L'inst. Bien. Il entre également dans

la famille de nos plantes. Il y a encore un grand arbre, dont les feuilles sont petites, déliées, protégées par de longues épines, et qui porte des grappes de fleurs blanches papilionacées.

Géo. Je sais bien de quel arbre vous voulez parler ; mais je n'en puis dire le nom.

L'inst. C'est le faux Acacia ou le Robinier originaire d'Amérique. Ainsi nous avons considéré cette famille de plantes dans toutes les grandeurs, depuis le gazon, jusqu'à l'arbre. Je ne veux cependant pas en omettre deux autres, la Réglisse et le Tamarin. La réglisse, dont vous connaisez les racines si douces, croît d'elle-même dans les pays chauds, et particulièrement en Espagne; mais en Angleterre on la cultive. Le tamarin est un grand arbre qui croît dans les Indes occidentales. Il procure un bel ombrage, et l'on estime la pulpe acidule et rafraichissante de sa semence que l'on conserve dans le sucre et que l'on expédie ainsi pour l'Europe.

Hen. Je connais parfaitement ces conserves.

L'inst. Maintenant croyez-vous être en état de reconnaître une fleur papilionacée quand vous en rencontrerez quelqu'une?

Geo. Oui, si elle ressemble à celles que que nous avons examinées.

L'inst. Elles ont toutes les mêmes parties, qui ne diffèrent que par leurs proportions. Quelles sont ces parties?

Geo. D'abord l'étendart, puis les deux ailes.

Hen. Et la carène.

L'inst. Parfaitement. Quelquefois la carène se partage en deux parties et présente alors une fleur irrégulière, composée de cinq pétales. Les étamines sont généralement au nombre de dix. L'une d'elles est isolée des neuf autres. Le pistil est unique; sa partie inférieure se termine par une gousse. Une autre circonstance commune à la plupart des plantes de cette famille, c'est que leurs feuilles sont terminées en forme d'ailes ou *pinnées*, c'est à dire, opposées

l'une à l'autre sur un commun support. Vous pouvez remarquer cettte disposition des feuilles dans celles de la fève ; mais dans les trèfles il n'y a que deux feuilles opposées et une troisième qui termine le pétale ; d'ou leur vient le nom de *trifolium*, ou plantes à trois feuilles, ce que nous appellons trèfle sur les cartes à jouer, est proprement une feuille de trèfle.

Geo. Je crois cette famille de plantes plus utile que celle des graminées.

L'inst Elles tiennent peut-être en effet le second rang pour l'utilité ; mais leur semence ne nourrit pas si bien que celle des fèves et des pois, et l'on ne peut en faire du pain qu'en la mélant avec celle du blé.

Geo. Mais le trèfle est meilleur pour le bétail que les gramen.

L'inst Il l'engraisse plus promptement et donne aux vaches une plus grande abondance de lait et d'une qualité supérieure ; mais voilà notre sujet à peu près épuisé. Continuons notre promenade

LA SOURIS, LE CHIEN-BICHON ET LE SINGE.

FABLE.

Une pauvre petite souris, à moitié morte de faim, hazarda un jour de sortir de derrière la boiserie, pendant que la famille était à dîner, et tremblante, ramassa quelques miettes dispersées sur le plancher. Par malheur on l'apperçoit; quelques-uns appellent le chat; d'autres saisissent ce qui se trouve sous leur main; tous conspirent contr'elle; la pauvre petite, impitoyablement poursuivie, circule autour de la salle, pour échapper au sort qui la menace; à la fin elle est assez heureuse pour regagner son trou, et s'y blottit, palpitante encore de frayeur et épuisée de fatigue. La famille s'étant remise à table, voit arriver dans la salle deux nouveaux hôtes, un singe et un bichon; celui-ci saute, folâtre sur les genoux de sa maîtresse, flatte tour-à-tour les enfans, et fait sa cour avec tant de succès, qu'on lui prodigue toutes

sortes de friandises : le singe, de son côté, s'efforce par ses grimaces, d'attirer l'attention, et fait mille tours pleins de malice et d'enjouement. Le dessert paraît ; les pommes, les noix lui pleuvent de toute part. la pauvre Souris, témoin de cette prodigalité, ne peut s'empêcher de soupirer et de se dire dans l'amertume de son cœur : hélas ! j'étais bien simple de croire que le spectacle du dénûement et de la misère suffirait pour exciter la pitié du riche. Pour obtenir ses faveurs ; il faut être flatteur ou bouffon. Quiconque n'a d'autre titre que l'indigence, est un être importun, auquel il ne permet pas même de ramasser les miettes qui tombent de sa table.

LE POUVOIR DE L'HABITUDE.

William un jour lisant à son père, je ne sais quelle relation de voyage, tomba sur le passage suivant : « Les Cordilières, » situées dans l'Amérique méridionale, » passent pour les plus hautes montagnes » du globe ; on peut les traverser, et à » moitié chemin entre le pied et le som-

» met, on trouve une station où pour
» l'ordinaire les voyageurs se rencon-
» trent; mais la différence des sensations
» qu'ils éprouvent en cet endroit, est
» singulièrement remarquable; ceux qui
» descendent sont en sueur, et peuvent
» à peine supporter le vêtement le plus
» léger, tandis que ceux qui montent
» frissonnent de froid et s'enveloppent de
» fourrures les plus chaudes «. Voilà un contraste singulier, s'écria William; quelle peut en être la cause? C'est, lui répond son père, une preuve frappante du pouvoir de l'habitude. Le froid est si vif sur le sommet de ces montagnes, que la plupart des voyageurs y résistent d'abord difficilement; mais peu à peu ils s'y habituent au point qu'en descendant ils prennent la simple diminution du froid pour une véritable chaleur, et qu'en arrivant à la station, ils sont accablés comme s'ils étaient dans le pays le plus chaud. D'une autre part, la chaleur est si excessive au pied de ces mêmes montagnes, que toutes les fibres du corps sont relâchées et que l'on est sensible au plus léger de-

gré de froid. Voilà pourquoi la moyenne région paraît si rigoureuse aux voyageurs qui montent.

Will. En est-il toujours de même quand on traverse des montagnes?

Lep. Oui ; mais d'une manière proportionnée à leur hauteur, et au temps qu'on emploie à les traverser. Cependant il ne faut pas un espace de temps bien considérable pour produire des effets analogues. Que de deux jeunes gens, l'un se soit amusé à faire des boules de neige, tandis que l'autre se tenait auprés d'un bon feu ; s'ils se rencontrent dans la pièce d'entrée et que vous leur demandiez compte de ce qu'ils éprouvent ; celui qui s'est chauffé répondra qu'il gèle, pendant que son camarade se plaindra de la chaleur. C'est le cas de nos voyageurs. Telle est l'influence de l'habitude, l'un des régulateurs de l'espèce humaine, influence qui modifie également le corps et l'esprit, et qui est toujours la même quelles que soient les circonstances qui la mettent en jeu. Vous pouvez regarder le passage

que vous venez de lire, comme une allégorie. La station moyenne de la montagne peut être comparée à la médiocrité de la fortune. Cette médiocrité est envisagée bien différemment par celui qui nage dans l'opulence et par celui que déssèche le froid glacial de la pauvreté. Supposez que notre voisin si riche soit tout à coup obligé de descendre à notre niveau et de vivre comme nous, de renoncer à ses voitures, à ses chevaux, à ses chiens, à sa belle maison de campagne, à son parc, à ses jardins ; de congédier tous ses domestiques, à l'exception de deux ou trois, et de se contenter d'un logement tel que le nôtre ; quel affreux changement pour lui! Il se trouverait probablement malheureux, et le public serait disposé à le plaindre. D'un autre côté, si le laboureur qui habite la chaumière voisine héritait subitement de quelques mille francs de rente et se procurait les douceurs et les commodités dont nous jouissons, une maison plus logeable, de bons habits, une nourriture abondante et saine, un bon feu, et des domestiques pour faire

les ouvrages pénibles de la maison; comme il se croirait heureux! comme ses amis s'empresseraient de le féliciter! Cependant, le lord, le laboureur, et nous-mêmes, nous sommes naturellement égaux, sujets aux mêmes besoins, susceptibles des mêmes passions et peut-être également robustes; également capables de résister aux travaux et à la peine. N'y a-t-il pas néanmoins autant de différence entre nos sensations, qu'entre celles des voyageurs dont on vient de parler?

Will. Cela doit être; la cause est absolument la même.

Le p. Ainsi, il est bien important, si l'on veut mener une vie douce et heureuse, que dans toutes les vicissitudes de la vie on ait plus à gagner qu'à perdre.

Will. Comment cela? il n'est pas naturel que le lord vive comme nous, ni que nous vivions nous-mêmes comme le laboureur.

Le p. Ce n'est pas non plus ce que j'ai voulu dire. Je ne parlais que pour les personnes d'une condition moyenne, telle que la nôtre. En pareil cas on doit user de ses avantages avec assez de modération pour que le bonheur n'en dépende pas, et que l'on ne se trouve pas malheureux si l'on vient à descendre à un état plus bas. Quant à la possibilité de monter plus haut, il n'est pas nécessaire d'y préparer ses habitudes; les sentimens se mettront d'eux-mêmes à l'unisson de cet accroissement de fortune. Contentons-nous d'une nourriture simple; accoutumons-nous aux intempéries des saisons; évitons l'oisiveté; exerçons avec plaisir quelque emploi du corps ou de l'esprit; servons-nous nous-mêmes, autant qu'il est possible, au lieu de nous faire servir par les autres dans toutes les circonstances; c'est le moyen de nous rendre, en quelque sorte, indépendans des caprices de la fortune, et de nous ménager des plaisirs dans toutes les situations, excepté peut-être dans celle où l'on manque du plus strict nécessaire. Voici une histoire qui

vient à l'appui de ces principes, et quevous entendrez peut-être avec plaisir;

Un riche marchand de Londres avait deux fils, James et Richard. James s'accoutuma de bonne heure à toutes les douceurs que comportait la fortune de son père, et devenu plus grand, se fit remarquer par son faste. Il était recherché dans sa parure, fréquentait les lieux publics, avait un chasseur en livrée, et était membre des clubs les plus dispendieux. Chez son père, il fallait qu'un domestique fût uniquement occupé à le servir; il aurait rougi de boucler lui-même ses souliers, et si la chose dont il avait besoin était à l'autre extrêmité de sa chambre, il sonnait plutôt que de se lever pour l'aller prendre; il paraissait quelque temps au comptoir avant dîner; mais consacrait le reste du temps à l'indolence ou à l'amusement. Son frère était d'un caractère tout différent; il était vêtu modestement, aimait la vie domestique et ne faisait faire par les autres que ce qu'il ne pouvait pas faire lui-même.

Il était assidu au comptoir, et s'il avait du temps de reste, il l'employait à lire et à acquérir des connaissances utiles.

Ils étaient jeunes l'un et l'autre, et sans établissement, quand leur père mourut, ne leur laissant qu'un très-mince héritage; comme ils n'avaient pas assez de fonds pour continuer le même commerce, ils furent forcés de pourvoir d'une autre manière à leur entretien, et de diminuer leur dépense. James ne put suporter la privation de tous les plaisirs auxquels il s'était habitué; la vie n'eut plus aucun prix pour lui; il tomba dans une mélancolie profonde; hazarda son modique patrimoine à la loterie, et fut entièrement ruiné. Incapable de chercher des ressources dans l'industrie et la frugalité, il sollicita une commission dans un régiment nouvellement levé, qui s'embarqua pour l'Amérique, et peu de temps après, il fut emporté par la fièvre.

Richard dont les plaisirs avaient été fort peu diminués par le changement de fortune, conserva sa gaieté et s'accoutuma

sans peine à sa nouvelle position. Il entra en qualité de commis dans une maison qui avait eu des relations avec son père, et vécut frugalement du produit de son travail, il se logea décemment et se vêtit avec modestie, il ne lui en fallait pas davantage. Ses momens de loisir etaient employés comme auparavant. Un livre ou quelques amis lui procuraient des soirées agréables, insensiblement il gagna la confiance de ses chefs qui de temps en temps augmentèrent son salaire. Chaque accroissement fut pour lui une satisfaction, parcequ'il sentait vivement des plaisirs que l'habitude ne lui avait pas rendus insipides et nécessaires tout à la fois. Dans la suite il forma un petit établissement pour son compte, et vécut heureux dans l'état le mieux assorti à son caractère.

LA PRÉVENTION DÉTRUITE.

DRAME.

La scène est sur un grand chemin.

Arbury, Belfort *se promenans.*

Belfort. Dites-moi, je vous prie, quel est le propriétaire actuel de la terre de Brookby?

Arbury. C'est M. Goodwin.

Bel. Est-ce un bon voisin?

Arb. Il s'en faut bien; que n'est-il à cent milles d'ici, plutôt que de détruire l'agrément du voisinage!

Bel. Je suis fâché de ce que vous m'apprenez-là; mais qu'avez-vous à lui reprocher?

Arb. Nous différons sur tous les points. D'abord sa manière de penser, en fait de politique, est absolument opposée à la mienne; et c'est, comme vous le

savez, un obstacle qui exclut toute intimité.

Bel. Je ne suis pas entièrement de cette opinion. Mais quel autre reproche avez-vous à lui faire ?

Arb. Il n'est point chasseur, et refuse d'entrer dans l'association que nous avons formée pour protéger la chasse. Outre cela il n'a marqué aucun desir de devenir membre de quelques-uns de nos clubs.

Bel. Lui en avez-vous fait la proposition ?

Arb. Je ne sais pas si on la lui a faite directement; mais si cela l'eut arrangé, il lui eut été facile de se proposer lui-même. Et puis, je lui crois du penchant pour la lésine.

Bel. Comment l'a-t-il manifesté ?

Arb. Son genre de vie, sa dépense ne sont pas proportionnés à sa fortune. J'ai entendu citer plusieurs exemples de sa parcimonie.

Bel. Peut-être emploie-t-il la plus grande partie de sa fortune en aumônes.

Arb. Il n'en fait rien, j'en répondrais. La semaine dernière, un pauvre malheureux qui avait été ruiné par un incendie, se présenta à lui avec une liste où étaient inscrits les noms des principaux du voisinage ; il ne fit à ce malheureux d'autre réponse, sinon qu'il s'occuperait de l'objet de sa demande.

Bel. Et s'en est-il occupé en effet ?

Arb. Je l'ignore : mais je présume que cette réponse n'était qu'une défaite. Son prédécesseur avait un parc bien fourni de bêtes fauves, et envoyait quelquefois du gibier à ses voisins ; cet homme avare a vendu tous les daims qui embellissaient le parc, et les a remplacés par un troupeau de moutons.

Bel. Je ne vois pas grand mal à cela. Le mouton est si cher maintenant !

Arb. Assurément il a le droit de faire de son parc ce qu'il lui plaît ; mais l'em-

ployer à un tel usage, n'est pas, vous le savez, le moyen de se faire aimer. Quant à moi, j'ai des raisons de croire qu'il ne me voit pas de bon œil.

Bel. Il aurait grand tort, car de tous ceux que je connais, vous êtes celui que je crois le plus incapable de malveillance envers qui que ce soit. Mais à quoi jugez-vous qu'il ne vous aime pas?

Arb. J'en ai mille preuves : dernièrement il avait un cheval dont il voulait se défaire, cet animal me plut et j'en fis offrir un prix. Il ne s'apperçut pas plutôt que j'en avais envie, qu'il l'envoya à une foire assez éloignée de ce pays. Ma femme, comme vous savez, aime passionément les fleurs; l'autre jour elle se promenait à cheval près du jardin de M. Goodwin; elle y remarqua une nouvelle plante dont elle aurait bien voulu avoir quelque rejeton; elle en parla, bien malgré moi, à mon jardinier qui en fit part à celui de M. Goodwin; le second jardinier le dit à son maître, qui loin de se prêter à la fantaisie de

ma femme, défendit de toucher à cette plante. Peu de temps après, je renvoyai un de mes domestiques qui m'avait donné quelque mécontentement; comme il était à mon service depuis plusieurs années, et qu'il était d'ailleurs excellent sujet, mon intention etait de le reprendre s'il me demandait à rentrer, et je ne doutais pas qu'il ne le fît promptement; mais au lieu de se soumettre, il alla s'offrir à mon obligeant voisin qui, sans daigner prendre auprès de moi les moindres informations sur le caractère et sur la probité de cet homme, s'empressa de le recevoir chez-lui. En un mot il n'a rien du gentilhomme, et je ferais beaucoup de sacrifices pour être délivré de son importun voisinage.

Bel. Assurément rien de plus déplaisant à la campagne qu'un mauvais voisinage, et je suis fâché de vous voir si mal partagé à cet égard; mais voici un homme qui paraît avoir à vous parler (*un paysan s'approche.*)

Arb. Ah! c'est ce pauvre malheureux

qui a été incendié Eh bien Richard, en quel état sont nos affaires? qu'a produit la souscription?

Richard. Je vous remercie bien, monsieur, mes pertes sont presque toutes réparées.

Arb. J'en suis fort aise, mon ami. Mais la derniere fois que je vis ce papier, il ne contenait pas encore des souscriptions pour la moitié.

Rich. Cela est vrai, monsieur, mais vous vous rappellez peut-être ma demande à M. Goodwin. J'eus l'honneur de vous dire qu'il avait pris du temps pour examiner l'objet de ma supplique; eh bien, monsieur, voici ce qui est arrivé: le lendemain M. Goodwin eut la bonté de se transporter dans mon village, il prit chez les voisins des renseignemens très-détaillés sur les pertes que j'avais faites. Quelques jours après je retournai chez-lui; il me dit qu'il avait appris avec plaisir que j'étais un honnête homme, et que je méritais l'intérêt que les gentilshommes des environs

avaient pris à mon sort, et pour m'épargner le désagrément de solliciter de nouveaux secours, ce respectable monsieur, que Dieu le bénisse! me donna sur son banquier une traite de cinquante livres sterlings.

Arb. Cinquante livres sterlings!

Rich. Oui Monsieur, il a tout à fait rétabli mes petites affaires, et je vais maintenant acheter une nouvelle charette et un attelage.

Arb. Voilà une action bien noble assurément; je n'aurais jamais cru cela de M. Goodwin. Allons, bon Richard, je me réjouis de votre prospérité. Je suis persuadé que vous ressentez pour M. Goodwin beaucoup de reconnaissance.

Rich. Assurément, monsieur, et pour toutes les personnes bienfaisantes qui ont bien voulu venir à mon secours. Que Dieu vous comble de ses grâces monsieur. (*Richard sort*)

Bel. Il faut convenir du moins que l'avarice n'est pas le défaut de ce voisin.

Arb. Non, je m'étais trompé sur ce point; j'avais tort, et j'en suis fâché; mais comment des hommes si généreux n'ont-ils pas des manières plus aimables et négligent-ils d'obliger, lorsqu'il n'est question que de bagatelles?

Bel. J'avoue que c'est une pitié quand cela arrive.

Arb. Il lui en eut si peu coûté de témoigner quelque déférence au sujet de ce cheval ou de cette fleur!

Bel. A propos, voilà votre jardinier qui en apporte une bien belle dans un vase.

(*Le jardinier entre.*)

Arb. Eh bien Jacques, qu'est-ce que vous avez-là?

Le jardinier. Une fleur pour madame, de la part de M. Goodwin.

Arb. Comment l'avez-vous eue?

Le jard. Le jardinier de M. Goodwin m'a dit de l'aller prendre. Vous en eussiez joui plutôt, si M. Goodwin n'eût

attendu un moment favorable pour la transplanter.

Arb. J'espère qu'il lui en reste d'autres de la même espèce.

Le jard. Il n'en possède qu'un plant ou deux, monsieur ; mais ayant appris que madame les avait vus avec plaisir, il s'est empressé de lui offrir celui-ci, et je vous réponds qu'il est parfaitement beau. Voici un billet pour Madame.

Arb. Cela suffit, mon ami.

Bel. Il me semble que ce n'est pas là un manque de savoir vivre.

Arb. Certes, le procédé au contraire est très galant et j'y suis fort sensible. Peut-être, à la vérité a-t-il cru me devoir une petite réparation.

Bel. Il est possible ; mais cela prouve du moins qu'il sait sentir.

Arb. Je ne puis le nier. Ah ! voici Tom qui arrive d'Yorkshire avec des chevaux qu'il ramène de la foire. Arrêtons-nous pour lui parler. Eh bien Tom, commment a été la vente des chevaux à Market-Hill ?

Tom. Très-bien, monsieur.

Arb. Combien s'est vendue cette jument de M. Goodwin, dont j'avais fait une offre ?

Tom. Oh monsieur, ce n'était pas un cheval de monture; M. Goodwin le savait bien. Je n'ai jamais vu de bête si vicieuse; elle a manqué deux ou trois fois tuer le palefrenier; aussi avais-je reçu l'ordre de la proposer aux maîtres de poste et d'en tirer ce que je pourrais. Car c'était un très-bel animal et parfaitement sain.

Arb. Est-ce là, Tom, la véritable raison pour laquelle on a refusé de me la vendre?

Tom. Oui, monsieur, j'en suis sûr.

Arb. En ce cas, je sais bien bon gré à monsieur Goodwin d'une attention aussi délicate. (*Tom s'éloigne.*)
Voilà une conduite véritablement digne d'un gentilhomme, il faut l'avouer.

Bel. Oui, il y a dans ce procédé quelque chose de plus que de la politesse, on y remarque une bonté réelle.

Arb.

Arb. Cela est constant, je le vois et suis forcé de changer d'opinion sur son compte; je le fais avec plaisir, mais après tout, sa conduite au sujet de mon domestique a quelque chose d'inconcevable.

B l. Nous avons jusqu'ici de si bonnes raisons pour bien penser de lui, que je suis disposé à croire qu'il sera justifié sur ce point comme sur les autres.

Arb. Le voici ce domestique. Je suis étonné de lui voir porter encore ma livrée.

(*Ned approche ôtant son chapeau*).

Ned. Monsieur, je viens à vous humblement.

Arb. Que pouvez-vous avoir à me dire maintenant, Ned?

Ned. Demander pardon à monsieur de ma faute, et le supplier de vouloir bien me reprendre à son service.

Arb. Quoi! avez-vous déjà quitté votre nouveau maître?

Ned. Monsieur, M. Goodwin n'a jamais été mon maître ; il m'a seulement permis de rester chez lui jusqu'à ce que je pusse rentrer en grâce avec monsieur ; car, a-t-il dit, je suis assuré que ce gentilhomme a trop de générosité pour renvoyer un ancien serviteur sans qu'il lui en ait donné des sujets graves, et qu'il espérait que monsieur voudrait bien admettre mes excuses, lorsqu'il aurait calmé son juste ressentiment.

Arb. Vous a-t-il dit cela ?

Ned. Oui, monsieur, et m'a conseillé de venir sans délai vous demander pardon.

Arb. Il suffit. Allez à la maison, je vous parlerai à mon retour.

Bel. Actuellement, mon ami, que pensez-vous de la conduite de monsieur Goodwin ?

Arb. J'en ai une très-haute idée. Je ne puis exprimer tout le bien que j'en pense. Elle me sera une leçon pour l'a-

venir, et m'apprendra à ne jamais former de jugemens précipités.

Bel. Il est certain que pour avoir décidé qu'un tel homme n'avait rien du gentilhomme, il a fallu le juger bien légèrement.

Arb. Je l'avoue. C'est le malheur des caractères réservés d'être long-temps à se faire connaître; mais quand une fois ils sont connus, ils obtiennent presque toujours une estime véritable. Déjà même je me reproche de rester à une certaine distance de lui, et de me contenter de l'estimer de loin.

Bel. Pourquoi cela?

Arb. Vous savez que je suis d'un caractère très-ouvert, très-sociable.

Bel. Oui; mais peut-être que M. Goodwin l'est aussi.

Arb. S'il l'était, nous aurions déja fait connaissance.

Bel. Il est possible que ce soit quelque

motif de prévention, plutôt que d'insociabilité naturelle, qui l'ait forcé à se tenir à l'écart.

Arb. Cela se peut. Ce vil esprit de parti a, dans le pays où nous vivons, un tel empire, que les hommes du caractère le plus noble ont peine à s'en affranchir. Il empoisonne toutes les douceurs de la vie. Je vois venir à nous un exemple de ses pernicieux effets.

Bel. Quel est cet homme?

Arb. Un pauvre maître d'école, père d'une nombreuse famille, qui a perdu tous ses écoliers à cause de l'ardeur avec laquelle il a secondé notre parti dans la dernière élection. Je voudrais bien pouvoir faire quelque chose en sa faveur. C'est un très honnête homme, peut-être un peu trop vif.

(*Le maître d'école arrive*).

A présent, M, Penman, où en sont vos affaires?

Penman. Je vous remercie, monsieur,

elles ont été assez mal ; mais je me flatte qu'elles vont se rétablir.

Arb. J'en suis bien aise ; mais comment cela ?

Pen. L'école de Stoke se trouve vacante, et il est probable que je pourrai l'avoir.

Arb. Ha ha ! Vous m'étonnez ; je la croyais à la disposition du parti opposé.

Pen. Elle y est en effet ; mais M. Goodwin a bien voulu me donner une lettre de recommandation ; et cette marque d'intérêt de sa part suffira, j'espère, pour lever tous les obstacles.

Arb. M. Goodwin ! vous me surprenez singulièrement.

Pen. J'ai été également surpris, monsieur : il m'envoya chercher de son propre mouvement ; car je n'aurais jamais songé à lui demander moi-même une faveur. Il me dit qu'il était fâché que l'esprit de parti pût enlever à un homme son état, et que comme je me trouvais mal à mon

aise où j'étais, il tâcherait de me procurer une meilleure place. Alors il me parla de celle qui était vacante à Stoke, et offrit de me donner des lettres de recommandation pour les administrateurs.

Jamais je ne me suis senti aussi ému ; à peine pus-je lui répondre pour lui témoigner ma reconnaissance. Il me retint à dîner et me traita avec les plus grands égards. En vérité, je crois qu'il n'existe pas sur la terre un meilleur homme que monsieur Goodwin.

Arb. Vous avez, monsieur Penman, d'excellentes raisons pour parler ainsi ; mais conversa-t-il familièrement avec vous ?

Pen. On ne peut pas plus, monsieur. Il me parla beaucoup des affaires du parti dans son voisinage, et se plaignit de ce que des tracasseries de cette espèce tenaient éloignés d'honnêtes gens faits pour vivre ensemble. Je pris la liberté, monsieur, de vous nommer, il me dit qu'il n'avait pas l'honneur d'être de votre société ; qu'il faisait grand cas de votre personne ; qu'il avait pour vous la plus haute estime

et qu'il serait enchanté de trouver l'occasion de cultiver votre amitié.. Quant à moi, j'avoue, à ma honte, que je ne croyais pas qu'il pût y avoir un tel homme dans ce parti-là.

Arb. Adieu, M. Penman.

Pen. Je suis votre serviteur, monsieur.

Arb. (*après un moment de silence*). Allons, mon ami, partons.

Bel. Pour aller où?

Arb. Cela peut-il se demander? chez M. Goodwin. Après tout ce que j'ai vu, puis-je exister un moment sans lui faire l'aveu de mon injustice, et lui demander son amitié?

Bel. Je serais flatté de vous accompagner dans cette visite; mais qui nous présentera?

Arb. Dans une telle circonstance qu'importent les formalités et les vaines cérémonies! allons, mon ami, partons!

Bel. Très-volontiers. (*Ils partent.*)

CHOU POUR CHOU.

(*Tit For tat.*)

CONTE.

Il existe une loi aussi ancienne que le monde : la nature la grava dans le cœur de tous les hommes. Les latins la nommaient loi du talion : *lex talionis.* Si l'anglais manque de termes pour l'exprimer, il en connait au moins le sens : donnez un soufflet à votre voisin, il vous rendra un coup de pied qui vaudra mieux, et vous dira : chou pour chou. (*tit for tat.*) Il parait que l'éléphant regarde cette loi comme juste ; j'en citerai pour preuve une histoire arrivée dans la fameuse ville de Dehli.

Un Eléphant superbe faisait l'ornement des écuries du grand Aurengzeb. Un jour, le cornac de l'animal colossal, monté sur son cou, le conduisait à la rivière pour l'y faire boire et baigner. Il rencontre, chemin faisant, un de ses camarades qui le régale d'une noix de cacao bien mûre. Le cacao est un petit fruit assez joli ; mais l'amande en est

renfermée dans une gousse épaisse et dure. Notre homme travaille de cent manières, et des dents et des mains, pour parvenir à ouvrir ce fruit et en tirer l'amande; enfin, lassé, suant, n'ayant fait que de vains efforts, il perd patience, et s'écrie: qui m'apporte une pierre pour casser cette maudite noix? mais... attendez... j'ai ici un os solide qui pourra m'en tenir lieu. Aussi-tôt, moitié sérieux, moitié riant, il assène de grands coups de la noix sur le front du pauvre animal. L'éléphant a, dit-on, une manière de sentir assez analogue à celle de l'homme. Il distingue les paroles civiles d'avec les procédés offensans, une honnête plaisanterie d'avec un jeu barbare. Usez-en bien avec lui, il fera de son mieux pour vous servir fidèlement et avec zèle. Mais lui fait-on essuyer des traitemens insultans, qu'il n'a point mérités, il ne les pardonne point, les remarque, et sait en tirer vengeance.

Faire de ma tête une enclume! (disait sans doute en elle-même la pauvre bête) assurément ce ne fut point l'intention de la nature: aussi, mon maî-

tre vous en repentirez-vous. Puis secouant ses amples oreilles il reprend son chemin.

Le cornac le conduisit à la rivière, ayant oublié sa brutalité; mais elle était gravée dans la mémoire de l'éléphant. Celui qui *reçoit* le dommage y reste *sensible* : celui qui le *cause* l'oublie promptement.

Huit ou quinze jours s'étaient écoulés lorsque le cornac sort avec l'animal à triple étage. Ils traversent le marché entre deux rangs de boutiques et d'échoppes où étaient étalés des friandises et des joujoux. Tous deux enfin arrivent et s'arrêtent devant la boutique d'un fruitier où se trouvaient amoncelées des noix de cacao. Ah! dit en lui-même l'animal vindicatif: c'est maintenant à mon tour d'enseigner à casser les noix de cacao. Cornac, mon ami, vous en tâterez malgré vous et au détriment de votre tête. Aussitôt il enlève un tas de ces noix avec sa trompe, et en fait une si violente décharge sur la tête de son agresseur, que du même coup il les

brise toutes, et avec elles, la cervelle du malheureux cornac.

Jeunes gens, si jamais il vous prend envie de faire des niches à quelqu'un, souvenez-vous de l'aventure du cornac, et attendez-vous à la pareille.

LES EMBLÈMES.

Dialogue entre un Père et sa Fille.

Qu'est-ce qu'un emblème, demandait Cécilia à son père? J'ai trouvé ce mot dans ma leçon et je ne sais pas ce qu'il signifie. Un emblème lui répondit-il est une image sensible de quelque chose qui ne tombe pas sous les sens.

Cécil. Je ne suis guère plus avancée.

Le père Je vais tacher d'être plus clair. Il y a certaines idées que nous nous formons sans le secours des sens: la vertu, le vice, la disgrâce, l'honneur, le temps, la mort, ne sont pas des objets sensibles; mais des notions abstraites.

Cécil. Vous voulez dire que nous ne pouvons pas les sentir ni les voir ; mais que nous pouvons y penser.

Le p. C'est cela même. Or il peut se faire que nous voulions représenter une de ces idées par quelque chose de visible qui la rappelle à l'esprit du spectateur ; pour cela nous choisissons quelque circonstance dépendante de cette idée, et susceptible d'être exprimée par la Peinture, ou la Sculpture ; c'est ce qu'on nomme emblème.

Cécil. Je ne comprends pas comment cela peut se faire.

Le p. Un exemple rendra ma définition plus intelligible. Vous connaissez le palais de la justice, ou l'on juge les procès ? Pour le distinguer de tout autre édifice, il eût été facile d'écrire sur le portail : *Cour de Justice.* On s'y est pris d'une manière plus ingénieuse et plus élégante ; on a placé sur la face la plus considérable du palais, une figure qui en rappelle la destination et le sculpteur a donné à cette figure les at-

tributs propres à caractériser la Justice. Que fait, ou doit faire la Justice? Elle pèse scrupuleusement les deux côtés d'une cause; c'est pourquoi on la représente tenant d'une main une balance, et comme son office est aussi de punir le crime, elle tient de l'autre un glaive. Ainsi la figure de la justice est emblématique; la balance et le glaive sont les emblèmes.

Cécil. Je crois entendre à présent ce que c'est; mais pourquoi cette figure a-t-elle un bandeau sur les yeux?

Le p. Pour désigner l'impartialité des juges; ils doivent prononcer sur le fond de la cause d'après le droit des parties, sans acception de personne.

Cécli. Mais si la justice a les yeux bandés comment peut-elle se servir de la balance?

Le p. L'objection est très-raisonnable. Ces deux emblèmes sont incompatibles; pris séparément ils sont bons en eux-mêmes; mais réunis ils sont

contradictoires ; aussi un artiste qui a du jugement se garde-t-il bien de les associer ensemble. Aujourd'hui les figures de la justice ont dans les mains une balance et un glaive, mais n'ont plus les yeux bandés.

Cécil. Le bandeau de Cupidon n'est-il pas sujet au même reproche?

Le p. Oui, c'est une absurdité manifeste. Comment pourrait-il se servir de son arc sans faire usage de ses yeux?

Cécil. Mon livre de fables contient une figure de la mort ; elle est apparemment emblématique aussi?

Le p. Sans doute, autrement vous ne sauriez pas ce que c'est que la mort. Comment est-elle représentée ?

Cécil. C'est un squelette, qui tient d'une main une faulx et de l'autre une clepsydre.

Le p. Eh bien quel sens trouvez-vous à ces emblèmes ?

Cécil. Si elle n'a que les os, c'est

je crois, parce qu'il ne reste que cela d'un corps qui est depuis longtemps dans le tombeau.

Le p. Je le crois aussi; cependant ce squelette est moins un emblème qu'une suite réelle et sensible de la mort; mais la faulx ?

Cécil. Je m'imagine qu'elle est là pour rappeller que la mort moissonne indistinctement tous les êtres animés.

Le p. Nul autre instrument, en effet, ne pourrait mieux représenter le sceptre destructeur sous lequel les races des animaux tombent, comme l'herbe sous la main du faucheur; c'est une similitude employée dans l'Ecriture - Sainte.

Cécil. Quant à la clepsydre, elle est probablement destinée à rappeller à chacun que son heure est venue.

Le p. Oui, et c'est pour cela que tout le sable coule de haut en bas. N'avez-vous pas remarqué sur quelques monumens, une vieille figure avec des ailes

et une faulx, et dont la tête chauve n'a qu'une boucle de cheveux par devant?

Cécil. J'ai essayé de deviner ce qu'elle signifiait, mais je n'ai pu en venir à bout.

Le p. Je n'en suis pas surpris. Elle se rapporte au temps qui nous fournit les occasions d'agir. Il faut les saisir quand elles se présentent, autrement elles nous échappent pour ne plus revenir. De-là cette expression proverbiale : *prendre l'occasion aux cheveux.* Maintenant vous devez comprendre parfaitement ce que c'est qu'un emblème.

Cecil. Je commence à attacher quelque sens à ce mot; mais j'ai besoin encore de vos lumières. Les pains de sucre figurés sur les boutiques des épiciers et les figures de mortiers sur celles des apothicaires, sont-ce aussi des emblèmes?

Le p. Non pas à proprement parler, ce n'est que la peinture ou l'image des choses qu'on y trouve. Le pain de sucre est réellement dans la boutique de l'épi-

cier, et le mortier dans celle de l'apothicaire. Or ces objets tombent sous les sens, et l'emblème est l'image des choses qui n'y tombent pas. Il en est de même de quelques particularités inséparables de certains rangs ou de certaines professions, d'où l'on tire les emblèmes qui servent à distinguer ceux qui possèdent ces rangs ou exercent ces professions ; c'est ainsi qu'une couronne est l'emblème d'un roi, une épée celui d'un militaire ; une ancre, celui d'un marin, etc. etc.

Cécil. Je me rappelle aussi que le capitaine Heartwell, lorsqu'il vint nous voir, avait une ancre sur ses boutons.

Le p. C'était l'emblème de son office à l'amirauté.

Cécil. Cependant vous m'avez dit que l'emblème était un signe sensible d'une chose qui ne tombait pas sous les sens, et un capitaine de vaisseau n'est pas un objet invisible.

Le p. Il n'est pas invisible comme homme, mais il l'est comme comme officier de marine.

Cécil. Cette distinction m'embarrasse un peu.

Le p. Le grade d'officier est une chose qui peut appartenir à un grand nombre d'individus, tous différens entre eux par les traits du visage et par la forme extérieure ; on peut le donner ou l'ôter à quelqu'un sans rien changer à son extérieur. Si le capitaine Heartwell donnait sa démission, il vous paraîtrait le même homme qu'auparavant ; il se serait donc privé, dans ce cas là, d'une chose qui ne tombe pas sous les sens, c'est-à-dire d'une combinaison d'idées créées par l'esprit, et différentes de celles que font naître les objets qui tombent sous les sens.

Cécil. Me voilà un peu plus au fait.

Le p. J'ai ici quelques peintures emblématiques, voyons si vous pourrez les expliquer.

Cécil. J'essayerai dumoins, et cet exercice me fera grand plaisir.

Le p. La premiere représente un

homme arrêté sur le sommet d'une montagne escarpée, lequel voulant monter plus haut, dresse une échelle qu'il appuie contre un nuage.

Cécil. N'est-ce pas un ambitieux, que le peintre a voulu désigner?

Le p. A quoi le reconnaissez-vous?

Cécil. Cet homme est déjà parvenu à une grande hauteur; mais peu content du chemin qu'il a fait, il voudrait s'élever encore, et il se hazarde sur une échelle qui n'a qu'un nuage pour appui, et qui est suspendue sur un précipice.

Le p. Fort bien. Voici une autre peinture représentant un homme qui a les yeux bandés et qui traverse un torrent impétueux sur des pierres lisses et glissantes.

Cécil. Il ne peut manquer d'y tomber; c'est probablement un de ces hommes qui se précipitent dans les dangers sans songer comment ils en sortiront.

Le p. Un téméraire, c'est celà. Plus

loin, que veut dire cette main qui sort d'un nuage épais et qui met un éteignoir sur une lampe?

Cécil. La lampe désigne je crois la vie, et la main qui l'éteint ne peut être autre chose que la mort.

Le p. Vous avez raison. A présent examinez ce vieux bâtiment tombant en ruine et étayé de toutes parts, et le temps occupé à scier un des étais.

Cécil. Cet emblême doit être celui de la vieillesse.

Le p. Il n'y a pas de doute. La feuille qui suit, représente un homme appuyé sur une béquille rompue.

Cécil. Je ne devine pas ce que ce peut être.

Le p. C'est l'image de l'instabilité ou de la folle confiance. Quel est cet homme penché sur un cadran solaire avec une chandelle à la main ?

Cécil. Je ne devine pas davantage.

Le p. Faites attention qu'un cadran solaire est construit de manière à ne marquer l'heure qu'à la lumiere du soleil.

Cécil. Dans ce cas cet homme ne sait ce qu'il fait.

Le p. Aussi est-il l'image de l'ignorance; à côté vous appercevez un bâton plongé à moitié dans l'eau et qui parait courbé. Quel est cet emblême?

Cécil. Le bâton est-il réellement courbé?

Le p. Point du tout ; cette apparence dépend de la différence des milieux qui traversent la lumière.

Cécil. C'est donc l'illusion que le peintre a voulu désigner?

Le p. Précisément. Vous aurez moins de peine encore à deviner quel est ce pauvre hère qui court de toutes ses forces et qui se retourne pour regarder son ombre.

Cécil. Je suppose que c'est la crainte ou la peur.

Le p. Vous ne vous trompez pas, vous l'appellerez comme vous voudrez. Mais quel est cet autre qui sème dans un guéret ?

Cécil. Donnez-moi le temps de le considérer. Il y a dans la Bible une parabole sur la semence : la figure que vous me montrez pourrait bien avoir quelque rapport avec l'Instruction.

Le p. Ou, si vous le voulez, avec l'Espérance ; car personne ne sème sans l'espoir de recueillir. Et cette chandelle placée devant un miroir qui en réfléchit exactement l'image, que signifie-t-elle ?

Cécil. Voilà encore ma pénétration en défaut.

Le p. C'est un emblème de la Vérité, dont l'essence consiste à recevoir l'image fidelle des objets et à la réfléchir dans notre entendement. Le peintre a choisi un objet lumineux pour caractériser la

clarté qui accompagne la vérité. Que pensez-vous de cette colonne élevée et de ce fil tendu par un plomb, et suspendu parallélement à côté d'elle; ce qui dénote qu'elle est parfaitement perpendiculaire ?

Cécil. Je présume qu'elle représente la Droiture.

Le p. Ou la Rectitude. La force et la stabilité de la colonne indique la sécurité qui accompagne cette vertu. Vous voyez ici une femme qui devide un écheveau de fil embrouillé.

Cécil. Elle a besoin pour cela d'une grande patience.

Le p. Aussi est-ce la Patience que le peintre a voulu représenter. La poule qui couve à côté d'elle, est un autre emblême de la même vertu.

Mais quelle qualité de l'ame avait-il en vue en peignant cette charmante femme qui contemple avec tant d'affection les plantes qu'elle arrose ?

Cécil. La Charité, peut-être.

Le p. Ou si vous l'aimez mieux, la Bonté; car c'est peut-être la même chose. Enfin quelle est cette autre femme à l'air sérieux et réservé, qui met un doigt sur ses lèvres et tient une bride dans l'autre main?

Cecil. Le doigt sur les lèvres désigne le silence. La bride doit indiquer l'assujettissement, et je parierais que l'artiste a eu l'intention de caractériser une maîtresse d'école.

Le p. Je crois bien qu'il y a quelques maîtresses d'école douées de la vertu qu'on a voulu représenter, et qui est la prudence ou la discrétion. Mais nous voilà au bout de mon recueil, et je suis en général très-satisfait de la manière dont vous avez interprété les figures qu'il contient.

Cécil. Papa, permettez-moi de vous faire une question à ce sujet; dans toutes les peintures que vous avez eu la bonté de me montrer, et dans plusieurs autres

de

de ce genre que j'ai vues ailleurs, les belles qualités et les vertus sont toujours représentées sous la figure d'une femme. Quelle peut en être la raison?

Le p. C'est un hommage rendu à votre sexe. Le peintre, qui emprunte de lui ses plus nobles emblèmes, sent que les belles formes des femmes rendront ses allégories plus intéressantes ou ses images plus fidelles. Je crois que le premier motif a le plus d'influence sur son choix; mais je ne trouverai pas mauvais que vous pensiez que c'est le second qui y a le plus de part. Je puis même vous citer une autorité respectable en faveur de la préférence que méritent les femmes sous le point de vue moral. Un célèbre voyageur, qui avait parcouru presque toutes les contrées de l'Europe, et qui mourut dans une expédition qui avait pour objet de reconnaître la partie intérieure de l'Afrique, a rendu un hommage flatteur à la supériorité du caractère des femmes, tant sauvages que civilisées. Si vous me promettez de n'en être pas trop vaine je vous le communiquerai.

Cecil. Ah! je vous en prie.

Le p. Le voici ; lisez :

« J'ai erré long-temps dans différens climats et dans diverses contrées ; j'ai éprouvé les difficultés, la misère, les peines qui attendent par tout le voyageur sans protection.

En parcourant ainsi la surface du globe, j'ai observé parmi les hommes une grande diversité de caractères ; mais j'ai vu, par-tout, les femmes sensibles et bienveillantes.

Tous les sentimens tendres sont leur partage. La pitié est leur vertu. Elles guérissent les plaies du chagrin avec le langage de la compassion.

Elles ne font point acheter leurs bienfaits par des délais ou par d'injurieux soupçons. Elles ne repoussent point la misère suppliante ; elles donnent promptement et avec une grâce qui double le prix des secours.

Chef-d'œuvre de la nature, une femme obligeante, modeste, douce et gaie, est la même au milieu du luxe des cours et dans les déserts sauvages.

Lorsque j'étais dévoré de la soif,

exténué par la faim, et que la main d'une femme m'offrait un aliment ; la nourriture la plus grossière me semblait délicieuse, et l'eau pure était pour moi un cordial restaurant.

Un doux regard, un son de voix caressant, relèvent une ame abattue. Des feux de l'Inde aux glaces du pole, les femmes sont par-tout la consolation du voyageur. »

PLAINTES DES ENFANS DE LA TERRE.

ALLÉGORIE.

Sur une certaine partie du globe, tout alla si mal pendant une année, que la plupart des animaux et des végétaux se plaignirent à la terre leur mère commune. L'homme parla le premier : ô terre, dit-il, comment n'êtes-vous pas touchée des calamités qui accablent votre progéniture favorite ? le ciel est d'airain pour nous : les tempêtes détruisent les ouvrages de nos mains : le fer et l'eau semblent s'être réunis pour nous dévorer ; et au milieu de tous ces désastres, un mauvais génie souffle dans

nos cœurs la rage de nous entr'égorger; notre espèce entière paraît être condamnée à périr. O terre, intercédez en notre faveur, ou faites-nous rentrer dans votre sein.

Les autres animaux portèrent ensuite leurs plaintes par l'organe du cheval, du bœuf et de la brebis, leurs députés. Notre bonne mère, dirent-ils, écoutez ceux de vos enfans qui reposent sur votre sein, et tiennent immédiatement de vous leur subsistance. Nous sommes desséchés par la soif, brûlés par la foudre, battus par la tempête; les végétaux refusent de nous nourrir, nous sommes en proie à la maladie, et l'extrême rigueur avec laquelle l'homme nous traite, ajoute encore à tant de maux. Ils sont tels, que sans un prompt secours, il ne nous reste pas une année à vivre.

Les végétaux qui tapissent la terre de verdure, ceux qui couvrent les champs de moissons, et ceux qui étendent leurs rameaux dans les airs, s'écrièrent à leur tour : ô, vous dont le sein s'entr'ouvre pour nous, et dont le suc vital circule dans nos veines, ayez pitié de nous!

voyez comme nous sommes flétris par les vents, privés de la douce rosée du ciel, dévorés par des familles innombrables d'insectes malfaisans. Les troupeaux nous rongent jusqu'à la racine, et l'homme, dans sa fureur, nous ravage avant la maturité. Déjà quelques-unes de nos races sont presque anéanties; et si vous ne venez à notre secours, notre destruction totale est inévitable.

Mes enfans, répondit la Terre, j'existe depuis . . . bien des années, et à peine s'en est-il passé une seule sans que de pareilles plaintes ne se soient élevées, tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre. Cependant tout est resté à peu près dans le même état, et aucune race n'a péri. Les désastres d'une année sont compensés par la prospérité de l'année suivante. Les végétaux peuvent être quelquefois desséchés; mais la semence de leurs successeurs est en sûreté dans mon sein, en attendant l'influence d'une saison plus favorable. La faim, la maladie peuvent diminuer le nombre des animaux; mais il en reste toujours assez pour conserver les races, et repeupler

les demeures qui leur sont destinées. Quant à l'homme, qui aux fléaux résultans des loix immuables de la création, joint les maux qu'entraînent le vice et la folie, ses misères réveillent en lui la faculté d'améliorer son sort, en le rendant docile à la voix de la raison et de l'expérience, les seuls guides qui puissent le diriger dans la route du bonheur. Prenez donc patience; vous êtes nés pour la douleur comme pour le plaisir. Consolez-vous par la pensée, que celui qui vous a donné l'être, ne vous retirera pas sa protection au moment où vous en aurez le plus besoin.

LES POLTRONS.

Le jeune Francis traversait un village avec son précepteur. Ils furent poursuivis par deux ou trois chiens en fureur, qui leur montraient les dents, aboyaient comme s'ils avaient voulu les mettre en pièces, et semblaient à tout moment prêts à se jetter sur eux. De temps en temps Francis les menaçait de son bâton, ou prenait un pierre pour la leur jetter; aussitôt les chiens hargneux fuyaient à toutes

jambes, mais bientôt ils revenaient sur leurs pas. Cela dura jusqu'à la cour d'une ferme par où ils devaient passer pour continuer leur promenade. Un énorme mâtin était étendu au soleil. Francis craignait de passer près de lui, et se serrait contre son précepteur tant qu'il pouvait : le chien ne fit pas seulement semblant de les voir.

Ils passèrent ensuite près d'un troupeau d'oies, qui les assourdirent de leurs sifflemens, et les poursuivirent en allongeant le cou d'une manière grotesque. Francis riait, quoique bien tenté d'appliquer un coup de canne à celle qui conduisait la bande. Un peu plus loin ils rencontrèrent un troupeau de vaches paissant avec leur taureau. Francis n'était pas trop rassuré ; mais ces animaux continuèrent de paître, sans faire la moindre attention à eux. Il est heureux, dit Francis, que les mâtins et les taureaux ne ne soient pas aussi querelleurs que les roquets et les oies : mais quelle peut en être la cause ? C'est, répondit le précepteur, que les petits animaux se méfiant de leurs forces ou de leur courage, et se

sentant exposés aux attaques de ceux qu'ils rencontrent en leur chemin, s'imaginent qu'il est plus sûr de paraître attaquer ceux qu'au fond ils redoutent; au lieu que les animaux qui ont le sentiment de leurs forces, ne soupçonnent point de mauvais dessein chez les autres, et se tiennent calmes.

La même chose se voit chez les hommes: celui qui est foible se montre partout soupçonneux, querelleur, pétulant: il s'élève avec vacarme contre la force et le mérite qui le tiennent en respect, et se fait insolent par poltronnerie. Mais l'homme vraiment grand, est calme et modéré; il n'insulte personne et ne craint pas d'être insulté: il supporte même de légères attaques, content de pouvoir mettre l'aggresseur à la raison quand il le faudra.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le premier volume.

FIN DE LA TABLE.



